

Rachel Labastie, tisseuse de forces latentes

Double exposition de l'artiste :
dans les Serres du Botanique
et à la Galerie La Forest Divonne.



★★★★ Rachel Labastie. **Loom of the Land** Art contemporain OÙ Botanique, rue Royale 236, 1210 - Saint-Josse-ten-Noode www.botanique.be Quand Jusqu'au 26 octobre, du mercredi au dimanche de 12h à 18h.

★★★★ Rachel Labastie. **Enfoui, tissé, révélé** Art contemporain OÙ Galerie La Forest Divonne, Avenue Louise 130, 1000 - Bruxelles www.galerielaforestdivonne.com Quand Jusqu'au 25 octobre, du mardi au samedi de 11h à 19h.

Tout est lien. Liens visibles et invisibles entre les choses, entre les êtres, entre les temps. Avec une rare intensité, Rachel Labastie (Bayonne, 1979, vit et travaille à Bruxelles depuis 2011) explore ces correspondances secrètes en investissant simultanément la Galerie La Forest Divonne et les Serres du Botanique. Là où beaucoup d'artistes nous livrent un reflet de notre monde, elle en révèle les lignes de faille, les forces souterraines, les cicatrices enfouies. Traversée de paradoxes, son œuvre compose une cartographie

sensible de nos fragilités. Une méditation charnelle et politique sur ce qui demeure lorsque tout vacille.

L'artiste nous l'explique : "Tout ce que j'explore à travers les mots, à travers les matières, de façon plastique, c'est avant tout une démarche existentielle, une quête de l'humanité, de ce qui nous relie au temps, à l'histoire, à notre nature profonde." Chez elle, la matière et la forme composent un langage qui se transmet par le corps. "Je trouve la forme et après, je cherche le matériau qui va nous conduire au plus près de la sensation." Cette dialectique matière/forme irrigue toute sa pratique : argiles crues qui conservent l'humidité du vivant, verres suspendus fragiles comme des étreintes, tapisseries où organes et racines se confondent, arbres scarifiés dressés comme des corps blessés. Partout, une réflexion sur les liens visibles et surtout invisibles.

Tisser les métamorphoses

Le projet déployé au Botanique s'intitule *Loom of the Land*, un titre riche en résonances que l'artiste détaille en ces mots : "Le métier à tisser, loom, est pour moi le symbole de la patience et de la méticulosité de la création, tandis que land renvoie à la terre, cette matière primordiale qui m'accompagne constamment et porte en elle la mémoire, les origines et les connexions humaines. Mes sculptures, performances et tapisseries sont comme des fils entrela-

cés, des fragments qui se rassemblent pour raconter une histoire universelle. Ce processus de tissage, littéral et métaphorique, évoque tensions, héritages et métamorphoses, ponts entre passé et présent. Le titre est aussi emprunté à une chanson de Nick Cave and the Bad Seeds. Une sorte de ballade poétique qui raconte l'histoire d'un vagabond, qui parcourt le paysage en compagnie de sa bien-aimée."

Visibles dans les deux expositions, ses tapisseries – de rouge et de blanc – se présentent comme des cartographies organiques : des veines et des branches, des nerfs et des racines, des organes métamorphosés en végétaux, des forêts intérieures où l'intime rejoint le cosmique. Des œuvres nées d'une idée qui lui fit tourner la tête. "Depuis le début du monde, il y a la même somme de matière, mais elle est perpétuellement en transformation. À notre échelle humaine, si courte, nous n'apercevons qu'un état de cette matière. Notre monde m'apparaît comme une sculpture géante." Ce vertige s'incarne à merveille dans la tapisserie, dans ce tissage patient qui alterne les vides et les pleins, dans le frottement des fils, dans ce geste répété.

Dans les serres, nous croisons aussi des arbres blancs, dressés et scarifiés, striés de veines de bronze et de coulées calcinées. Chez Rachel Labastie, l'arbre n'est jamais motif naturaliste : il est squelette et cicatrice, mémoire debout mais vulnérable. La verticalité ne se maintient qu'au prix de fractures. Le bronze incrusté dans la blan-



L'ARTISTE

Rachel Labastie devant *Scènes d'intérieurs*, 2025, tapisserie laine et coton, 261 cm x 154 cm.

cheur agit comme une plaie métallique: l'arbre devient figure de l'humanité, blessée mais résistante.

Avec *Des forces*, l'artiste explore la fragilité suspendue. Des bras translucides en verre s'étreignent ou se retiennent, pendus à des sangles bleues. Le verre, fragile et tranchant, incarne la condition humaine: entre désir de reliance et menace de rupture, promesse de contact et risque d'éclat. La *Vénus aux pierres* poursuit cette archéologie de la mémoire. Ici, la beauté est fragmentaire, traversée de matière et de temps. Les mythes antiques se confrontent à la vulnérabilité contemporaine.

Cartographier les contraintes

À la Galerie La Forest Divonne, les céramiques cartographiques inscrivent l'humain dans des forces qui le dépassent: vents, courants, labyrinthes. L'artiste y superpose des plans de prison empruntés à Foucault et des tracés de cartes maritimes. Elle nous explique: "J'ai fusionné des images de prisons avec des cartes de navigation. Cela ramène au labyrinthe, mais avec une échelle imaginaire." Ces pièces révèlent déjà ce qui deviendra central dans ses clous de fondation: l'écriture, comme moyen d'ancrer une mémoire fragile dans la matière.

Dans le même espace, l'artiste présente l'un de ses gestes les plus puissants: la série des *Clous de fondation*. Inspirée des cônes mésopotamiens, enfouis dans les temples pour les consacrer, l'artiste détourne ce rituel millénaire. Elle explique: "J'ai découvert un objet qui porte les premières traces de l'écriture: le clou de fondation. Planté pour faire lien entre le sous-sol, le bâtiment et le ciel, il est à la fois document administratif et objet magique. Leur fragilité et leur rareté en font des trésors."

Rachel Labastie en a modelé de nouveaux, polis et patinés, en céramique sigillée. Mais ici, au lieu d'inscrire les hauts faits d'un souverain, elle grave lettre après lettre, avec de minuscules caractères d'imprimerie qui laissent apparaître les marges comme pour mieux incarner le geste, des poèmes dédiés aux "bâtisseurs invisibles" (musiciens, poètes, artistes, chercheurs et aidants) que l'artiste a elle-même composés: "Poètes, architectes dont les mots sont les briques d'un temple invisible, héros, passeurs qui œuvrent à édifier des contre-forces face à la brutalité du monde. Ils ont construit, ils construisent encore. Et ils restaureront pour toujours ce sanctuaire."

Dans chaque poème, une phrase revient telle une litanie incantatoire: ils ont construit, ils construisent encore. Et ils restaureront pour toujours... Ces clous rendent hommage non pas aux rois, mais à tous ceux qui tissent la cité par des gestes d'attention et de soin. L'artiste compose ainsi une contre-mythologie: les temples qu'ils consacrent sont invisibles, mais bien réels dans nos imaginaires.

Acupunctrice des territoires

Cette série trouve un prolongement dans la performance *Invisibles fondations*, présentée à la Nuit Blanche à Paris. L'artiste y érige un pentacle d'argile crue, y plante ses clous comme une acupunctrice de territoire, récite ses poèmes, passe du chant médiéval à une glossolalie. Chaque clou, doté d'un son propre, s'active à son passage, comme si l'objet parlait, comme si la terre rendait sa voix. "Dans cette performance, je m'ancre moi-même dans le pentacle pour devenir un sixième clou. Les sculptures ne sont pas seulement des œuvres à contempler: ce sont des objets rituels, habités d'une force." Une performance dont la capta-



Trois clous de fondations. Vue de l'exposition Rachel Labastie à la Galerie La Forest Divonne, 2025.

Visibles dans les deux expositions, ses tapisseries se présentent comme des cartographies organiques: des veines et des branches, des nerfs et des racines, des organes métamorphosés en végétaux, des forêts intérieures où l'intime rejoint le cosmique.

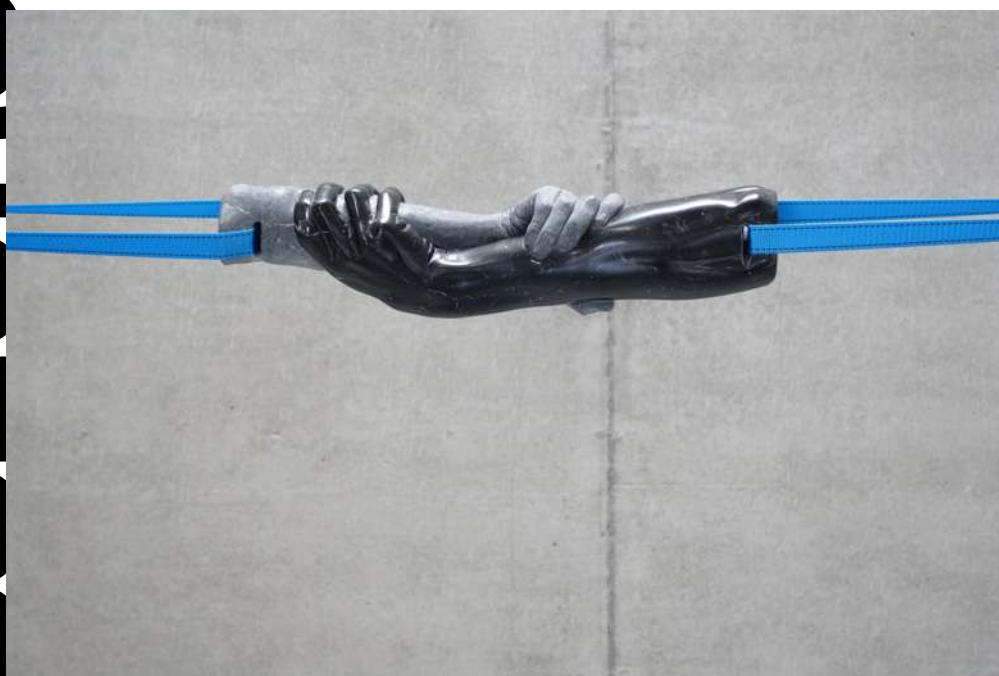
tion vidéo est présentée à la galerie.

À travers les arbres blessés, les tapisseries organiques, les verres suspendus, sa *Vénus* fragmentée et les clous de fondation, Rachel Labastie compose une véritable cartographie du lien. Ses œuvres sont des seuils: entre visible et invisible, matière et esprit, violence et soin. Elles rappellent que la créativité humaine n'est pas un luxe mais une condition de survie: "Depuis la nuit des temps, l'homme possède la créativité, et c'est pour cette raison que nous n'avons pas disparu. Car la créativité, ce n'est pas seulement s'exprimer poétiquement. C'est aussi trouver des solutions, pour survivre, se nourrir, se soigner, se chauffer. À mes yeux, la créativité, c'est aussi l'ingéniosité."

Pour Rachel Labastie, l'art n'est pas l'ornement du monde, mais ce qui nous permet de continuer à l'habiter, plus encore quand il est menacé. Et ses clous ne soutiennent pas des murs. Ils soutiennent notre capacité à croire encore à la poésie.

Gwennaëlle Gribaumont

DE L'OMBRE À LA LUMIÈRE



Rachel Labastie, *DES FORCES (DFMN 5)*,
2024, sculpture, marbre noir et sangles,
vue de l'exposition Labastie-Delprat
© Keramis

“Pour combien de duos d’artistes célèbres dans l’histoire de l’art moderne, l’épouse n’est-elle pas restée dans l’ombre de son époux?”, interpellait Ludovic Recchia, directeur et conservateur du Musée Keramis à La Louvière, le 15 novembre dernier lors de l’inauguration des nouvelles expositions présentées par le Centre de la Céramique de la Fédération Wallonie-Bruxelles. “Nous n’en sommes plus là, ce soir”, poursuivait-il alors. Ce sont en effet deux couples de générations différentes qui ont été invités à investir les espaces de ce centre d’art, aussi dédié au soutien à la création et à la recherche autour de la céramique: celui formé par Jeanne (°1939) et Georges Vercheval (°1934)¹, acteurs culturels engagés et militants de premier plan, et celui, qui nous concerne, forgé autour des pratiques artistiques de Rachel Labastie (°1978, Bayonne) et Nicolas Delprat (°1972, Rennes).

Alors que Rachel Labastie avait participé à l’exposition inaugurale du musée, en 2015, c’est ici au duo Labastie-Delprat que Ludovic Recchia a donné “carte blanche”, à l’occasion d’une exposition leur offrant l’opportunité — renouvelée, mais inédite en ce lieu — d’opérer un dialogue entre leurs pratiques artistiques respectives. Au sein de la *white box*, la galerie principale située à l’étage du musée, l’exposition *L’obscur objet des désirs les plus clairs* entend ainsi faire dialoguer des identités et des matérialités distinctes, dont la rencontre spatialisée trahit une complicité de l’intime que le couple cultive au quotidien. C’est dans la proximité inhérente à leurs ateliers, situés côte à côte à Anderlecht depuis 2011, que Rachel Labastie et Nicolas Delprat, qui se sont rencontrés à l’École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon, “unissent leurs forces, non pour livrer une œuvre commune, mais pour se soutenir chacun dans sa voie”².

Elle, sculptrice et céramiste, se saisit principalement de la terre — crue ou cuite — pour livrer des fragments d’intimité ou aborder des questions sociétales. Exécutant des œuvres sculpturales, Rachel Labastie glisse volontiers vers l’installation et investit ponctuellement le champ de la performance, comme à l’occasion de *Djelem Djelem* (2012), où la présence du corps dépasse — ou, pourrait-on dire, étire — le processus créatif. “La sculpture [ne réside] pas [tant] dans l’objet” — ensuite amené à rejoindre “l’espace qui nous comprend” —, mais bien dans l’expérimentation de la matière “au risque de l’échec”³. Prenant notamment appui sur les qualités intrinsèques de la terre qu’elle façonne à la main — prolongement du corps tout entier —, le corpus

**RACHEL LABASTIE
& NICOLAS DELPRAT**
**L’OBSCUR OBJET DES
DÉSIRS LES PLUS CLAIRS**
KERAMIS
1 PLACE DES FOURS-BOUTEILLES
7100 LA LOUVIÈRE
JUSQU’AU 2.03.25

**AUTOUR DES EXPOSITIONS
ACTUELLES:**
WWW.KERAMIS.BE/AGENDA

NICOLAS DELPRAT
EXPOSITION COLLECTIVE
**DANS LE FLOU, UNE AUTRE
VISION DE L’ART
DE 1945 À NOS JOURS**
SOUS COMMISSARIAT DE CLAIRE
BERNARDI ET EMILIA PHILIPPOT,
EN COLLABORATION AVEC
JULIETTE DEGENNES
MUSÉE DE L’ORANGERIE, PARIS
DU 30.04 AU 18.08.25

RACHEL LABASTIE
EXPOSITIONS PERSONNELLES

TRANSFO, LE CENTRE D’ART
D’EMMAÛS SOLIDARITÉ PARIS
SOUS COMMISSARIAT
DE MARC DONNADIEU
DU 5.05 AU 30.06.25

LE BOTANIQUE
BRUXELLES
DU 4.09.25 AU 26.10.25

¹ Le fonds Jeanne et Georges Vercheval compile des photographies et des œuvres d’amis céramistes (Marc Feuillen, Monika von Boch, etc.). Dans les années 1960-1970, Georges Vercheval réalisait des reportages inédits, investissant les ateliers d’artistes potiers. La valorisation de ce fonds, ainsi constitué, est confiée à Keramis.

² Les mots sont empruntés à Anne Kerner, commissaire de l’exposition *L’un tout contre l’autre, à l’épreuve du monde* présentée du 1^{er} octobre au 17 décembre 2022 à la Galerie Telmah (Rouen, France).

³ Draquet Michel, “Les prises de Labastie” (*The Storming of Labastie*) dans BIASINO Fabrice et al. [Coordination générale], *Rachel Labastie : Les Éloignées, Remedies*, Paris, Lienart Éditions, 2021, pp. 86-99.

⁴ Bernadac Marie-Laure, “Rachel Labastie” dans Ardenne Paul et al., *Rachel Labastie : Des forces*, Bordeaux, Éditions La Muette, Le Bord de l’eau, 2018, pp. 97-104.

⁵ Valeur que le visiteur peut d’ailleurs appréhender grâce à une ouverture laissée libre et assumée au niveau du mur intérieur de la *white box*.

⁶ Mitterrand François, “Préface” dans De hennezel Marie, *La Mort Intime. Ceux qui vont mourir nous apprennent à vivre*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1996 [1995], pp. 9-13.



Vue de l'exposition Labastie-Delprat
© Keramis

de l'artiste révèle l'intégration et la maîtrise d'autres matières parmi lesquelles la porcelaine, qu'elle modèle ou émaille, le verre, mais aussi le marbre, poli ou laissé à l'état brut. L'apparente *fragilité* de ces matériaux contrebalance la *violence* des sujets qui leurs sont en réalité associés : "nous [faisant ainsi] voir et sentir au-delà 'de l'apparence des choses'"⁴. Si la matière représente le langage premier de Labastie, l'artiste trahit un intérêt manifeste pour les mots — nourrissant son imaginaire de références littéraires (anthropologiques pour certaines, philosophiques voire sacrées pour d'autres) —, comme dans la série des *Clous de fondation*, initiée en 2023, qui introduit l'exposition actuelle.

Lui, peintre, saisit la question de la représentation de la lumière dans l'histoire de l'art, laquelle, depuis l'invention de la photographie jusqu'à sa matérialisation dès la seconde moitié du XX^e siècle, avec l'art minimal, a acquis un double statut, oscillant entre *sujet* et *objet*. S'inscrivant ainsi dans un certain *continuum*, Nicolas Delprat fonde par ailleurs sa pratique sur la *mémoire*, le souvenir d'une expérience, en particulier celle de l'expérimentation *impalpable* des œuvres de Dan Flavin (1933-1996) et de James Turrell (*1943). Et, capturant des bribes de souvenirs, parvient à figer sur la toile des sensations fulgurantes comme autant d'images, observées ou fantasmées. Ensuite, travaillant exclusivement sur fond noir, la production artistique de Delprat emprunte à l'univers cinématographique un agencement de séquences : que ce soit avec des ensembles — comme celui intitulé *Lost Control* (2024) —, que ce soit à travers le temps, avec les séries consacrées à Dan (Flavin) et James (Turrell) qui lui permettent de revenir sur une expérience — dont le souvenir tend inexorablement à se modifier tandis que sa propre technique a elle-même évolué — ou encore, grâce à des compositions en diptyque — comme *Dynamique 1 à 4* (2020) — ou plus, dans lesquelles l'artiste investit un autre espace-temps, celui du hors champ. Rejoignant ainsi la pratique de Rachel Labastie qui investit elle-même la sérialité, le corpus d'œuvres de Nicolas Delprat offre pour représentations autant de fragments de persistance rétinienne dans lesquels la lumière, à titre de protagoniste, incarne pleinement ses qualités architectoniques. Plus récemment, l'artiste élabore-t-il des compositions au sein desquelles une action, produite hors champ ou ayant laissé une trace, ajoute un plan plastiquement différent à l'ensemble et précise en quelque sorte la profondeur de champ. La peinture y est ainsi convoquée pour ses propriétés matérielles. Delprat a donc diversifié ses outils : au pistolet-peinture se sont ajoutés le pinceau et le rouleau. Laissant dès lors des traces apparentes — dans une certaine filiation avec Hans Hartung (1904-1989) —, l'artiste a progressivement assumé sa présence corporelle face à la toile de sorte qu'accompagnant l'expérience d'un geste spontané, coulures et éclaboussures se sont superposées à la peinture brumeuse appliquée en d'innombrables couches successives. À l'extrême maîtrise, Delprat confronte par conséquent l'inattendu. Comme l'ensemble des toiles — apprêtées sur châssis — restent *in fine* dépourvues de cadre, les œuvres composent une imagerie à la fois cohérente et riche, faite de plans larges ou plus resserrés, que l'artiste peut moduler au gré du contexte d'exposition. L'expérience vécue est ainsi renouvelée, tout en impliquant — comme une condition *sine qua non* — physiquement le visiteur.

Pour cette sixième exposition en duo, les artistes se sont pleinement emparés des lieux. Façonnant la galerie principale en un plan-libre, cette proposition inédite trahit une sensibilité commune pour l'espace où quelques cimaises, épargnées, participent d'un rythme que d'une séparation. Le dispositif scénographique, aussi discret soit-il, préfigure le respect inhérent à leur relation, synergie de l'intime et créatrice, dans laquelle le regard — que l'un porte sur la pratique de l'autre — se fait trait d'union. C'est peut-être

en dehors de l'espace même d'exposition, et notamment à l'entrée du musée, que ces diverses acceptions de la notion d'attachement s'expriment le mieux. Avec *DFMB 1* (2017) de la série *DES FORCES* — figurant deux avant-bras sculptés dans le marbre de Carrare, agrippés l'un à l'autre et dont l'action semble immuable tant elle se prolonge dans l'espace grâce aux sangles qui les mettent en tension —, Labastie nous invite à considérer le projet muséal dans son ensemble. Enrubannant deux halles jumelles de l'ancienne Manufacture Boch, Keramis, signé par le collectif d'architectes Codelenovi, participe vraisemblablement d'une mission de conservation à l'égard des trois derniers fours-bouteilles de Belgique, dont le classement avait été exigé en 2003. À l'action indéfectible s'ajoute ainsi la valeur immuable du temps.⁵ Deux autres pièces de la série *DES FORCES* (*DFMN 5* et *6*, 2024) viennent, quant à elles, souligner un espace orienté vers les collections permanentes. Ces interventions tiennent lieu de manifeste dans le travail de Labastie, où l'artiste invoque constamment les contraires. Renvoyant en l'occurrence à l'analogie d'une *étreinte-contrainte*, ici entre passé et présent, la série *DES FORCES* évoque en quelque sorte l'exacerbation des formes et des proportions, propre au maniérisme où le mouvement et la gestualité priment sur la pensée classique.

Cette notion de *mouvement* — commune à Labastie et Delprat — irrigue l'espace d'exposition en tant que tel. Le dispositif scénographique — tel qu'imaginé par les artistes — y induit une déambulation fluide, grâce à laquelle le visiteur emprunte ce même regard qui associe leurs pratiques respectives. En décomposant, dans l'espace, le quadriptyque intitulé *Lost Control* (2024), Nicolas Delprat s'affranchit d'un accrochage conventionnel et transgresse les limites de la toile pour que l'œuvre participe d'une expérience de visite. Évoquant, dans un premier lieu, une fenêtre ouverte sur l'extérieur, l'absence de paysage en fait alors un sujet universel — situé hors du temps — que l'artiste détourne ensuite en une composition résolument abstraite. Opérant un basculement au sein de l'espace pictural, Delprat transpose ainsi le phénomène vers l'espace tridimensionnel dans lequel le polyptyque semble répondre aux ouvertures, planes et obliques, qui jalonnent le mur extérieur de la *white box*. Là où dans cette configuration le déplacement induit se fait lien, Rachel Labastie dénonce, quant à elle, le caractère ambivalent des relations d'asservissement. Alors même que Delprat invite le visiteur à traverser *Lost Control* (2024), l'individu chemine inconsciemment le long de l'imposante *Entrave collective*, exécutée par Labastie en 2012. Étendue sur plus de dix mètres de long et surélevée de quelques dizaines de centimètres par un assemblage de palettes, l'œuvre — réalisée en porcelaine modelée — occupe en réalité une place centrale au sein de l'exposition. Le raffinement de la porcelaine dénote non seulement avec la brutalité inhérente à l'objet, mais nous invite à réinterroger les qualités longtemps associées à la société dite "civilisée" et, finalement, nous confronter aux prisons sociales et familiales qui demeurent.

Respectivement, Rachel Labastie et Nicolas Delprat se font les témoins, ou les *passeurs*, d'expériences humaines. La puissance de leurs productions réside peut-être plus encore dans l'apparente simplicité des représentations qu'ils proposent. "Représentation", ici, est le mot juste", disait François Mitterrand à l'occasion de la Préface de *La Mort Intime*. "Rendre présent à nouveau" ce qui toujours se dérobe à la conscience : l'au-delà des choses et du temps, le cœur des angoisses et des espérances, la souffrance de l'autre, le dialogue éternel de la vie et de la mort"⁶.

Marion Cambier

Instable, Rachel Labastie



Instable de Rachel Labastie, avec la collaboration de Christian Prunello (conception cimaise) et En attendant (lumière et sonorisation).

PERSONNALITÉS - Artistes

Par **Marie Deparis-Yafil** Publié le 4 juin 2024 à 9 h 00 min

Depuis presque trois ans, la commissaire d'exposition Marie Deparis-Yafil introduit régulièrement l'art contemporain au Mémorial de la Shoah. Son travail curatorial s'inscrit au sein de la réflexion menée dans cette institution qui se concentre sur l'Holocauste et l'antisémitisme mais réfléchit également aux génocides d'autres populations (Hereros et Namas, Arméniens ou Tutsi) et aux persécutions des populations nomades. Ainsi, dans le cadre de la Nuit Blanche qui s'est tenue ce week-end, Marie Deparis-Yafil avait invité l'artiste Yannick N. Kamanzi, pensionnaire au Théâtre National de la Danse de Chaillot, à présenter *The Black Intore* sur le drame rwandais. Elle avait également convié la sculptrice et performeuse Rachel Labastie (1978) à activer son œuvre *Instable*. L'entretien qui suit revient sur les enjeux de cette performance.

Nous utilisons des cookies pour vous garantir la meilleure expérience sur notre site web.



Marie Deparis-Yafil : J'ai souhaité vous inviter dans le cadre de la Nuit Blanche car il y a peu d'artistes contemporains issus des populations sinti, tzigane, yéniche ou rom, ou, en tout cas, leur visibilité et la visibilité de leur histoire sont quasi nulles dans les

institutions dédiées à l'art. Pouvez-vous nous parler de l'œuvre *Instable* que vous avez performée au Mémorial de la Shoah ?

Rachel Labastie : Cette performance parle de la mémoire, de la tradition de la vannerie, spécialité des Yéniches, et du chant « Djelem, Djelem », devenu l'hymne des nomades. C'est un hommage à ma grand-mère et je suis particulièrement touchée d'avoir pu le lui rendre en ce lieu.

M.D.Y. : Cette performance est assez complexe. Elle se déploie autour de trois axes : un sol en argile, un chant, et une roue qui tourne. Comment l'avez-vous préparée ?

R.L. : C'est en effet une œuvre qui demande une longue préparation en amont et, en premier lieu, un important travail de modelage pour la réalisation du sol en argile. Celui-ci est constitué de six pans de 4,50 m x 0,80 m. L'argile est finement estampée sur du tissu avant d'être entièrement démoulée de son support. La face visible porte la trace du tissu mais, cachée au revers, il y a l'empreinte des milliers de gestes qui l'ont façonnée. Une fois installées au sol, les plaques d'argile sèchent et peuvent recevoir la performance.

M.D.Y. : Oui, dans cette surface d'argile, qui symbolise la terre à arpenter, celle à fouler pour aller ailleurs, est déjà inscrite l'idée de travail, de temps du travail, de la matière et du geste. Une fois déroulée et installée au sol, l'argile reste crue, mais sèche, et c'est ce qui permet d'y dessiner, par craquèlement, la forme de votre voyage, n'est-ce pas ?

R.L. : Oui, lorsque j'entre en scène, d'abord, je marche. En brisant la terre, mes pieds nus dessinent un cercle. C'est un espace symbolique, un territoire d'où je peux faire venir un chant.

M.D.Y. : J'ai lu quelque part que la culture yéniche, orale davantage qu'écrite, était une culture dans laquelle prédominait quelque chose de l'ordre du secret au point qu'il n'existe pas d'œuvres l'abordant. Pouvez-vous nous parler de ce chant ?

R.L. : Il s'agit d'un chant appelé « Djelem, Djelem », qui signifie quelque chose comme « Je suis parti, je suis parti... ». Ce chant, je l'invoque dans un premier temps par sa mélodie, ensuite arrivent les voyelles et enfin les paroles, lentement, qui se répètent comme une ritournelle. Par ce travail, je modèle ce chant pour lui donner quelque chose de formellement organique. Il est en langue romani. En avril 1971, à Londres, s'est tenu le 1er Congrès international des Roms. Pour cette occasion, le musicien serbe yougoslave Žarko Jovanović a réécrit les paroles d'une vieille chanson d'amour, probablement d'origine roumaine, très populaire parmi les Roms. Dans son nouveau texte en romani, langue issue du sanskrit, Jovanović évoque la déportation et le massacre des Roms. Lors de cette grande réunion, cette fameuse chanson, « Djelem Djelem », a été unanimement adoptée comme hymne des Gitans, des Tziganes, des Yéniches ou des Manouches, reconnus dès lors comme un peuple à part entière.



Instable de Rachel Labastie, avec la collaboration de Christian Prunello (conception cimaise) et En attendant (lumière et sonorisation).

M.D.L. : C'est d'une beauté hypnotique comme venue des profondeurs des temps et qui, avec vos mouvements et celui de la roue qui tourne, ouvre à quelque chose de l'ordre du rituel. Est-ce intentionnel ?

R.L. : Oui, ce rituel, je l'ai créé en hommage à ma grand-mère maternelle. Elle est née nomade, puis s'est sédentarisée. Elle a nourri mon enfance de ses histoires d'enfant de la Grand-route. La communauté des Yéniches a des origines indécises. Sa langue, le yéniche, est un mélange de langues alémaniques, de yiddish et de romani.

M.D.Y. : Il y a aussi cette roue en osier dont le mouvement fait, en effet, écho à la route, à la marche, au déplacement, au voyage, le lot quotidien des Yéniches... mais dont la matière fait référence à la vannerie, une spécificité culturelle yéniche développée depuis le début du XIXe siècle.

R.L. : Cette roue en osier fait aussi le lien avec le rapport particulier que les Yéniches entretiennent avec la nature ; cette notion de rapport global, intime, holistique, au vivant. Mais elle fait bien sûr écho au geste de la vannière qui ourdit son panier et perpétue ainsi la gestuelle du plus vieil artisanat humain. Les membres de ma famille yéniche étaient effectivement des vanniers avant de devenir photographes ambulants. Cette roue en osier qui tourne lentement parle entre autres de cette lignée, de cette errance familiale menée durant plusieurs générations.

M.D.Y. : Votre travail a été exposé dans de nombreux FRAC, centres d'art et musées français. Il a aussi beaucoup été montré à l'étranger (Espagne, Pays-Bas, Turquie, Cameroun, Australie) et a, par ailleurs, fait l'objet d'une importante exposition personnelle au Musée Royal des Beaux-Arts de Belgique et à l'abbaye de Maubuisson en 2021-2022. Quelles sont vos prochaines actualités suite à cette Nuit Blanche ?

Nous utilisons des cookies pour vous garantir la meilleure expérience sur notre site web.

☐ J'accepte ☐ Je refuse [Politique de confidentialité](#)

R.L. : Du 15 juin au 9 septembre, je participerai à l'exposition que Nicolas Surlapierre présentera au Musée des Beaux-Arts de Rouen. C'est une exposition collective qui s'intitule « Le perroquet Harelle » et qui donnera lieu pour les sept artistes à la création de nouvelles pièces qui trouveront leur place dans les sept bibliothèques de la ville à l'occasion du festival d'art contemporain *Rouen impressionnée*.

art contemporain art politique Marie Deparis-Yafil Mémorial de la Shoah Nuit Blanche performance Rachel Labastie Yannick N. Kamanzi

MÉTA - Les objets de l'art

Rencontre dans les tableaux miroirs de Pistoletto

Marie Carcenat / 6 février 2025

MÉTA - Autoportrait en artiste

Auto portrait à la GoPro : Fabien Boitard

Orianne Castel / 27 janvier 2025

MARCHÉ

Les Augures : un collectif qui accompagne les acteurs culturels dans la transition écologique

Pauline Lisowski / 21 janvier 2025

PERSONNALITÉS - Commissaires d'exposition

Entretien avec Pauline Lisowski

Solène Reymond / 13 janvier 2025

TRAFIC

Nous utilisons des cookies pour vous garantir la meilleure expérience sur notre site web.

J'accepte Je refuse Politique de confidentialité





Rachel Labastie

GALERIE LA FOREST DIVONNE

L'art de relier

« J'aime faire parler la matière, pose Rachel Labastie. Elle possède un langage en elle-même, dans le non-dit, car c'est le corps qui la ressent en premier. » Ces propos en tête, on identifie les différentes strates significatives qui se superposent dans les œuvres réunies (de 1 500 à 19 000 €) se structurant autour de quatre mots-clés : matière, histoire, tension et temps. Ici, tout prend presque toujours sens dans un jeu d'oppositions. Les *Entraves* en porcelaine renvoient au raffinement d'un monde qui s'abreuve de ce nouvel « or blanc » que les Portugais exportent à travers le monde, au moment où prospère l'esclavage. Plus grandes que nature, elles s'affichent comme des bijoux, des ornements précieux, autant que comme des instruments emblématiques d'une torture systémique. Autre matériau signature de Rachel Labastie : l'argile crue qui ne sèche pas grâce à un mélange conçu par l'artiste elle-même, renvoyant à un état intermédiaire qui renferme tout le champ des possibles. L'artiste façonne des pieds aux ramifications végétales que l'on serait tenté de rapprocher du mythe d'Apollon et de Daphné. L'ambiguïté sous-tend également *Des forces* puisqu'on ne sait pas si ce qui relie les avant-bras est l'amitié ou la domination. Dans la dernière série, « Les Vénéneuses », Rachel Labastie s'approprie les traditionnelles tapisseries millefleurs médiévales

pour camper trois femmes de la Révolution française sur un fond de plantes vénéneuses. « À travers cette série, je cherche à faire ressurgir des visages féminins historiques tout en gardant en vue le fond d'un imaginaire constitué de stéréotypes dépréciatifs destinés à évacuer le "sexe faible" d'une sphère publique où sa place n'est jamais considérée comme

acquise. » Une façon de redessiner les contours de celles qui ont été effacées.

« Rachel Labastie. (Re)lier »
Rue de l'hôtel des Monnaies, 66
Jusqu'au 21 octobre 2023
📍 galerielalaforestdivonne.com



En haut :
Vue de l'exposition
« Rachel Labastie. (Re)lier »
Galerie La Forest Divonne.
De gauche à droite :
Rachel Labastie,
Les Vénéneuses : Madame Roland ; *Les Vénéneuses : Olympe de Gouges* ;
et *Les Vénéneuses : Théroigne de Méricourt*,
2023, tapisseries haute lisse et porcelaine modelée,
230 x 50 cm chacune.
À droite : *Des Forces*, 2020.

Ci-contre :
Au premier plan : *Sans titre*,
2023, argile crue et bois.
Au mur : *Le Cœur du corps*,
2022, argile crue sur papier.

© Photo C. Camille Simon/Courtesy de l'artiste et galerie La Forest Divonne/Adagp, Paris 2023.

À toutes les chaînes de nos existences



L'ARTISTE ET GALERIE LA FOREST DIVONNE

"Théroigne de Méricourt", 2023, tapisserie de haute lisse et porcelaine modelée.

L'histoire n'est jamais figée. Nous en réécrivons les lignes à mesure que nous prenons du recul et modifions notre regard sur l'histoire.

Rachel Labastie exprime de multiples formes d'attachement, écartelées entre douceur et brutalité.



★★★★ Rachel Labastie. (Re)Lier Art contemporain Où Galerie La Forest Divonne, rue de l'Hôtel des Monnaies 66, 1060 Saint-Gilles www.galerielaforestdivonne.com Quand Jusqu'au 21 octobre, du mardi au samedi de 11h à 19h.

C'est l'histoire d'une rencontre. Il y a deux ans, nous faisons la connaissance de Rachel Labastie. Lieu du rendez-vous ? Les Musées royaux des Beaux-arts où son exposition monographique, s'inscrivant dans le cycle d'art contemporain *Remedies*, la présentait avec éclat au public belge. Elle était alors la deuxième femme, après Agnès Guillaume, à exposer en solo dans cette institution. Et déjà, la force d'une évidence : l'artiste nous séduisait – et impressionnait – par la cohérence et la diversité de sa démarche, par l'originalité et la profondeur de son propos, par sa détermination à exprimer, sans faille et sans fausse pudeur, les sujets qui lui tiennent à cœur, par sa faculté inouïe à jongler avec les matières, travaillant tour à tour la céramique, le tissage, l'argile brute, l'osier ou les cendres.

Cette première exposition monographique à la Galerie La Forest Divonne nous offre l'occasion d'éclairer sa production, très riche sur le plan conceptuel. Se répondent plusieurs séries d'esthétiques et de disciplines faussement disparates. En effet, de manière plus ou moins évidente, toute sa production est traversée par des liens subtils ou par la même volonté de relier. Nous relier les uns aux autres, nous relier à notre histoire, à notre environnement, à notre nature profonde...

D'après l'historien et critique d'art français Jean-Lucien Sanchez : *"L'art de Rachel Labastie est sa manière d'être au monde. Pour elle qui a grandi dans l'une des hétéronomies les plus dures qui soient, au sein de laquelle nul élan personnel n'a été accepté, l'imaginaire aura longtemps constitué son unique 'cellule de liberté', le seul refuge dans lequel elle pouvait s'autoriser à vivre selon son goût. Et si Rachel Labastie réfute d'être 'de genre féminin' dans sa manière de regarder le monde, elle se sent en revanche constamment ramenée à son genre par la société."*

Première découverte, premier coup de cœur : sa série intitulée *Les Vénéneuses*. L'artiste entame une galerie de portraits, déclinant en tapisserie l'image de trois figures féminines historiques de la Révolution française, lesquelles se distinguent par leurs revendications ou positionnements féministes : Théroigne de Méricourt, Olympe de Gouge et Madame Roland. L'arrière-plan, symbolique à souhait, revisite la tradition de la forme fleurie en réunissant, sur un fond bleu puissant, un ensemble soigneusement choisi de plantes vénéneuses et de fleurs mortelles. Les visages présentent quant à eux différents degrés d'avancement. L'une semble presque terminée, l'autre paraît en cours de réalisation. Dans les deux cas, un leurre. En figurant physiquement le processus de création, l'artiste nous rappelle que l'histoire, et *a fortiori* celle de ces femmes, est continuellement en cours d'écriture. L'histoire n'est jamais figée. Nous en réécrivons les lignes à mesure que nous



Vue de l'exposition à la galerie La Forest Divonne.

L'ARTISTE ET GALERIE LA FOREST DIVONNE

preons du recul et modifions notre regard sur l'histoire. Dans la partie inférieure, des fuseaux de porcelaine, comme autant de couteaux symbolisant les offenses perpétrées à l'encontre de ces femmes qui furent discréditées en raison de leur genre.

Fragile et violent

Toujours en porcelaine, les *Entraves* de Rachel Labastie nous invitent à briser nos chaînes intérieures (peut-être plus fragiles que nous le croyons). La plasticienne explique ce travail à la fois sensuel et effrayant : *"J'ai reproduit par moulage en porcelaine blanche des fers d'esclaves que j'ai pendus à de gros clous d'acier. En tant que sculpteur, le choix du matériau est pour moi décisif, il doit s'accorder intimement au sujet traité. Dans ce cas précis, j'ai choisi une matière fragile et précieuse qui évoque aussi pour moi la vulnérabilité de l'existence humaine : la porcelaine. Cette merveilleuse matière qui évoque quelque chose de l'ordre du "civilisé", "du lien social" indissociable de la mise en place de certaines formes de servilité."* Des entraves comme des bijoux ou des accessoires d'une poésie qui questionne les calvaires contemporains.

Explorant sans relâche la question du lien qui retient, Rachel Labastie présente une série intitulée *Des Forces*. Soit des avant-bras en prise l'un avec l'autre. Qu'ils soient de marbre blanc de Carrare, de marbre noir de Bilbao ou de verre translucide, tous expriment la dualité d'une étreinte qui traduit, tour à tour, autant l'amour que la violence et la brutalité, l'attachement que la séparation forcée, la dépendance ou la nécessité de se séparer. Dans tous les cas de figure, la tension est palpable. Ces *Forces* sont majoritairement suspendues par des sangles d'arrimage industrielles traçant des segments bleus dans l'espace. Ces éléments donnent à l'exposition une touche scénographique assez remarquable, tout en répon-

dant symboliquement au discours de l'exposition (ces sangles servant elles-mêmes à attacher, à suspendre, à lier). Ses pièces évoluent ici à l'horizontale, plus loin à la verticale. Leur position dépend intimement des matières employées. Quand il est question de verre, c'est l'aspect ascensionnel qui est privilégié. Quand il s'agit de marbre, l'artiste choisit de les placer dans un état de lévitation.

Le lien s'invite encore dans ses tissages intitulés *Scènes d'intérieur*. Intérieurs de nos êtres. On décèle dans cet enchevêtrement de formes, de rhizomes, des parties humaines mêlées à des motifs végétaux. La démonstration que "Tout est dans tout". Les éléments s'interpénètrent. Rachel Labastie explique : *"J'ai tissé la tenture en fil de laine et de coton rouge et brun. J'ai essayé de me rapprocher de la couleur de mon argile. Je me suis inspirée de l'intérieur d'un corps humain, dont les organes transformés évoquent des plantes poussant "organiquement" à l'intérieur des terres. Jeu de miroirs et de métamorphose nous rappelant humblement notre place fragile, vivante et éphémère au monde."*

Terres éternelles

Enfin, nous retrouvons quelques-unes des pièces qui incarnèrent, il y a trois ans au même endroit, nos portes d'accès vers son univers : ses argiles qui ne sèchent pas. La plasticienne a mis au point cette argile unique qui conserve sa souplesse, son caractère modelable. Une terre éternellement transitoire. Elle a développé cette matière – invitation tactile extrêmement sensuelle – parce qu'elle ressentait une certaine frustration en voyant l'argile sécher, se craqueler mais surtout se figer en termes de possible. Autre particu-

larité, elle place cette terre dans des caissons démontables ou des retables. Le contenant fait partie intégrante de l'œuvre. Cette question de l'objet que l'on peut emporter avec soi, et par extension la dimension du voyage, trouve un écho dans son histoire familiale : un intérêt pour la culture nomade qui lui vient directement de sa grand-mère d'origine gitane.

"En tant que sculpteur, le choix du matériau est pour moi décisif, il doit s'accorder intimement au sujet traité."

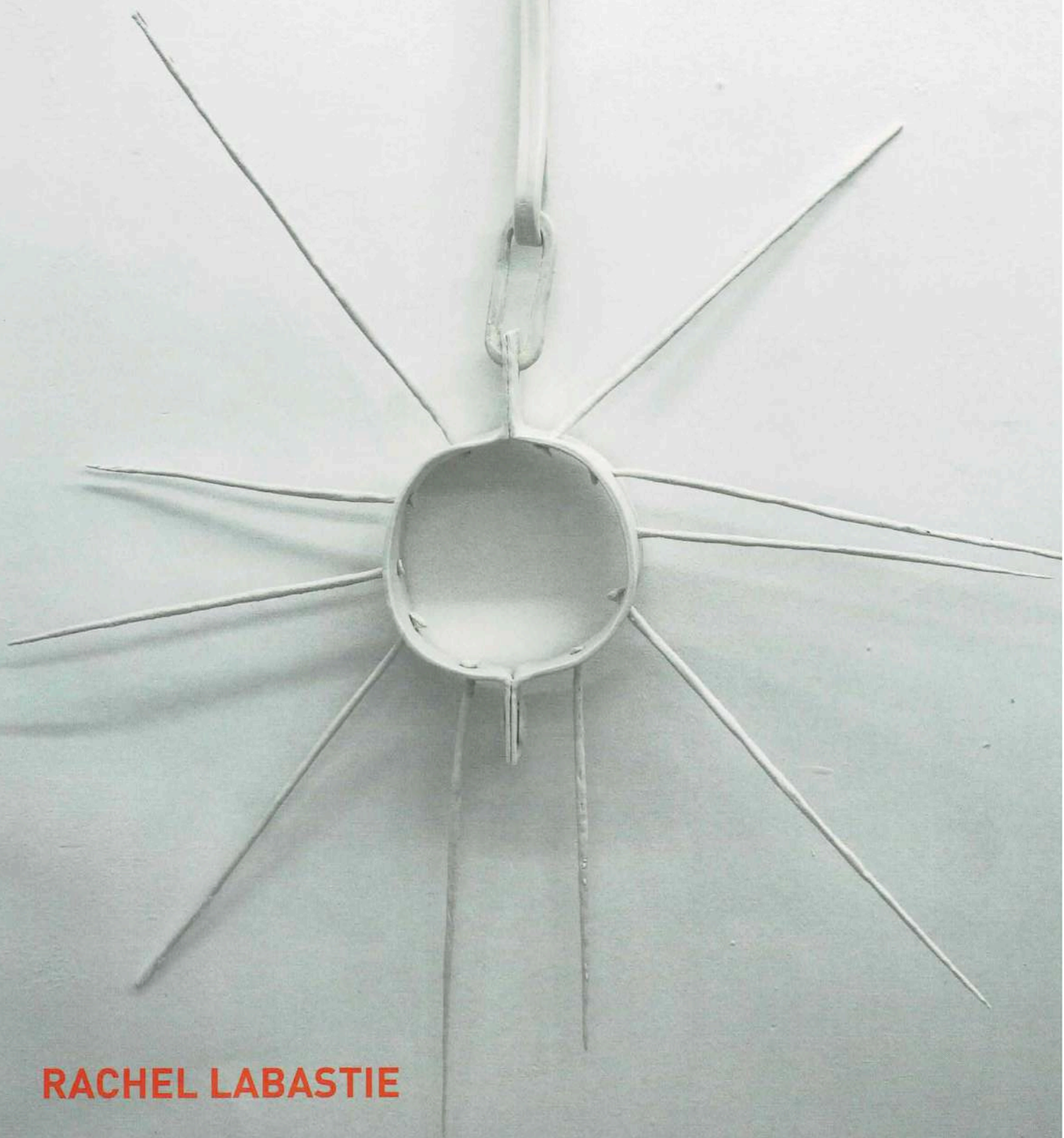
Rachel Labastie

Spécialiste de l'artiste, Barbara Polla éclaire cet héritage : *"L'intérêt passionné, presque obsessionnel, que Rachel Labastie porte aux femmes "éloignées", déplacées, reléguées, emprisonnées, et les recherches intenses qu'elle conduit sur les éloignées, viennent de très loin. Elles ramènent l'artiste auprès de ses aïeux éloignés, de sa grand-mère yéniche, nomade [...] jamais considérée à sa place, sauf quand elle chantait l'hymne des Tziganes [...] en tordant de l'osier au bord des rivières, au bord des chemins."* Cet extrait de la

monographie *Rachel Labastie* (Liéart Éditions, 2021, p.72) permet de mesurer à quel point la charge des traditions familiales pèse sur sa création. L'appartenance à une communauté est une question qui apparaît constamment dans son travail. Reviennent avec insistance la question du foyer et celle du feu. Cet endroit qui permet – et permet encore – aux hommes et aux femmes de se rencontrer, de se nourrir, de se réchauffer... Voilà toutes les histoires que Rachel Labastie nous raconte. Entre l'ombre et la lumière, la douceur et la brutalité, l'individuel et le collectif, les entraves et la liberté... Autant de dualités exprimées par une diversité de techniques, d'esthétiques et de discours. Un peu à l'image du capharnaüm de nos vies.

Gwennaëlle Gribaumont

la revue de la
céramique et du **verre**



RACHEL LABASTIE



RACHEL LABASTIE DONNER CORPS AUX EXILÉES

Longtemps enfouie, parfois remisee, l'histoire des femmes s'écrit enfin et replacer leur parcours dans la mémoire collective devient aujourd'hui un véritable enjeu. Ce dont témoigne avec finesse et intelligence Rachel Labastie, à travers *Les Éloignées*, une série tout en porcelaine. En se plongeant dans l'histoire des 519 détenues déportées en Guyane au ^{xx}e siècle, elle remet en lumière le triste sort de ces bannies de la société.

PAR CHRISTINE BLANCHET

Originaire de Bayonne, Rachel Labastie (née en 1978) a fait de la terre (grès, céramique et porcelaine) son médium de prédilection. Elle l'utilise pour dénoncer la violence du monde et « *poser un regard critique sur les modes d'aliénation physique et mentale produits par une société encline à contrôler les corps et les esprits* ». En 2022, elle s'empare du thème de la déportation des détenues françaises exilées par le gouvernement français, entre 1887 et 1905, dans ce département d'outre-mer. Unies aux forçats, elles devaient assurer le peuplement de cette colonie. « *Cette série trouve son origine dans un voyage que j'ai fait en Tasmanie en 2018, raconte l'artiste. En visitant prisons et bagnes, devenus des sites historiques comme Penitential Chapel à Hobart et Cascades Female Factory, j'ai découvert la déportation de multirécidivistes de petits délits organisée par le gouvernement britannique : les hommes fournissaient la main-d'œuvre, les femmes leur ventre. À mon retour, j'ai appris que la France avait pratiqué ce même type de déportation en Guyane et en Nouvelle-Calédonie. J'ai alors fait une rencontre décisive avec l'historienne Odile Krakovitch, qui a retrouvé à l'île de Ré des archives liées à l'organisation de plusieurs dépôts de prisonnières françaises envoyées sur la côte nord-est de l'Amérique du Sud. De leur passage, il ne restait plus que quelques lettres et dossiers, toutes les photographies ayant disparu.* »

Confrontée à l'absence visuelle de ces 519 femmes répertoriées, Rachel Labastie a alors l'idée d'utiliser les archives de la police nationale contenant les photographies de délinquantes fichées à la même époque. « *L'idée était que ces femmes prêtent leur visage à leurs consœurs pour que je puisse raconter leur histoire, celle de victimes d'une politique étatique. En voulant les faire disparaître par tous les moyens, l'État, qui pratiquait une sorte de proxénétisme encadré, a admis son échec.* » La céramiste a donc créé de grands médaillons où apparaissent les visages des exilées, évoquant les camées, portraits iconiques que les dames issues de la bourgeoisie portaient autour du cou. Elle oppose à la dureté de l'image judiciaire la blancheur de la porcelaine et la préciosité du bijou. C'est dans son atelier bruxellois que Rachel Labastie a réalisé le modelage des chaînes et des crochets supportant les portraits. Quant aux photographies confiées par les archives nationales de la police, elles ont été envoyées dans un laboratoire afin de préparer les transferts. « *Je voulais que l'image soit fondue dans la matière* », précise-t-elle, avant de poursuivre : « *Je voulais offrir à ces femmes la délicatesse de la porcelaine.* » Elle a donc fait un biscuit qu'elle a émaillé et cuit à petit feu afin de révéler chaque visage par transfert. « *Il est important de redonner de la lumière aux femmes du passé, car elles nous transmettent leur force et leur courage. Il ne faut pas effacer le passé, le meilleur comme le pire, pour en tirer des leçons et avancer. Vouloir l'éradiquer, comme les talibans qui détruisent les bouddhas, c'est une forme de fascisme.* », déclare Rachel Labastie. Avec *Les Éloignées*, le message artistique reste plus que jamais politique et engagé.

—
Série *Les Éloignées*, 2021,
porcelaine émaillée, 190 x 100 x 40 cm.

—
RACHEL LABASTIE
www.rachellabastie.net



Rachel Labastie. (Re)Lier

jusq. 21-10

Galerie La Forest
Divonne
Bruxelles
www.galerielaforestdivonne.com



Sculptrice et performeuse, Rachel Labastie (1978) explore la céramique, le tissage et de nombreux matériaux inhabituels tels que l'argile brute, l'osier ou les cendres. Son art est à la fois profondément ancré dans la matière et très riche sur le plan conceptuel. Par sa pratique artistique, elle poursuit la recherche d'une vérité profonde de l'humanité, enfouie parfois sous

le poids de l'histoire, et souvent sous les artifices de nos vies. L'artiste nous invite à nous plonger dans ce qui relie l'humanité, dans ce qui nous relie dans le temps à notre histoire et à notre nature. Marie-Laure Bernadac : « Entre liberté et enfermement, entre envol et chute, départ et enlèvement, violence et fragilité, tout le travail de Rachel Labastie se situe dans cet entre-deux, un état transitoire de transformation, de métamorphose, qui nous fait voir et sentir au-delà "de l'apparence des choses". Ce mélange subtil de forces contraires, qui a le pouvoir de perturber notre perception du monde en révélant son ambivalence, s'opère grâce à trois éléments fondateurs de sa démarche artistique : l'engagement physique du corps de l'artiste, l'expression du matériau et le travail manuel, artisanal, qu'elle met constamment à l'épreuve. » (gg)

Rachel Labastie, *Sans titre*, 2023, argile qui ne sèche pas et bois, 80 x 80 x 60 cm. © de l'artiste / Courtesy Galerie La Forest Divonne – Prix : 2.000 et 25.000 €

Waqas Khan et Jaffa Lam

jusq. 13-01-2024

Axel Vervoordt Gallery
Wijnegem
www.axelvervoordt.com



L'Axel Vervoordt Gallery met la lumière sur deux artistes orientaux. Le Pakistanais Waqas Khan (1982) crée avec minutie des dessins de grand format faits de minuscules points et lignes. Du minimalisme méditatif, pour ainsi dire. Après ses débuts à Hong Kong, l'artiste chinoise Jaffa Lam (1973) présente sa première exposition personnelle en Europe, où elle a déjà participé à des événements tels que Manifesta 12, à Palerme. Elle utilise depuis plusieurs décennies des matériaux usagés comme les vêtements et le bois. Surtout connue pour ses grandes œuvres textiles réalisées en collaboration avec des couturières hongkongaises ayant perdu leur emploi, ses nouvelles œuvres évoquent la force d'une communauté, l'histoire et la migration. L'œuvre textile *The Sail* se compose de vêtements blancs d'amis ayant quitté Hong Kong. L'artiste crée ainsi un lien entre la ville chinoise et Anvers, à la manière de l'ancienne compagnie maritime Red Star Line. (cv)

Jaffa Lam, *Bleaching / Piu*, 2018/2023, étoffe, vêtements d'occasion collectés dans le district de Kwun Tong à Hong Kong, dimensions variables, présentée dans le théâtre Shouson au Hong Kong Arts Centre, le 14-07-2018. © de l'artiste / Courtesy Axel Vervoordt Gallery – Prix : Jaffa Lam à partir de 12.000 € ; Waqas Khan à partir de 15.000 €

Eric Croes. La nuit est une Femme à barbe

jusq. 28-10

Sorry we're closed
Bruxelles
www.sorrywereclosed.com

Fasciné par le ciel étoilé, Eric Croes (1978) nous invite à parcourir avec lui les tracés de ses constellations intimes. Il y a le Ciel mais aussi l'Enfer. L'artiste nous fait voyager de l'un à l'autre (les deux se complétant à merveille), opérant dans le même temps un renversement : le Ciel se trouve présenté au rez-de-chaussée alors que l'Enfer s'empare de l'étage. Le magnifique escalier de la galerie sert de lieu de passage. L'Enfer n'est plus le lieu du mal, de la bassesse, et le Ciel n'est plus le lieu du bien. Dans les deux endroits, des êtres se mélangent, s'aiment, se désirent, copulent et cohabitent, mettent en lumière toute leur complexité, oscillent entre plaisir et péché. À l'image de la Femme à barbe, figure tutélaire dont l'hybridité rappelle que chaque mystère est multiple et chaque interprétation toujours plurielle. Toute l'exposition est construite en miroir, dans un jeu de reflets fascinants qui démultiplie les échos : les étoiles répondent aux diables, les golems aux totems... Et chaque sculpture cache un "verso", un "envers" qu'il nous faut découvrir : une queue enlacée, un baiser volé, un côté pile, une autre face... (gg)



Eric Croes, *Golem Castel*, 2023, céramique émaillée, 67 x 42 x 57 cm. © photo : Hugard and Vanoverschelde – Prix : entre 5.000 et 35.000 €



Culture & Savoirs

EXPOSITION

La violence de la porcelaine

À l'abbaye de Maubuisson, dans l'Oise, Rachel Labastie évoque un épisode occulté de déportation des femmes au XIX^e siècle en opposant la création au silence.

La porcelaine, c'est fragile. Les éléphants en savent quelque chose. Rachel Labastie travaille en finesse et à contre-emploi. On avait découvert à Dinard, il y a presque une dizaine d'années, le paradoxe de ses menottes et entraves, donc, en porcelaine blanche. Elle a choisi la terre, le kaolin, à modeler avec toute sa souplesse, pour figurer la violence des fers. C'est comme une opération alchimique, ou une métaphore plastique qui vient rendre plus sensible encore la contrainte des corps. Née en 1978, travaillant en Belgique, elle a déjà à son actif nombre d'expositions. Elle est cette année et jusqu'en février 2022 l'invitée de l'abbaye de Maubuisson, dans l'Oise. Fondée par Blanche de Castille, elle accueillait des moniales jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, en ayant compté parmi ses abbesses Angélique Arnauld, la grande figure féminine du jansénisme au XVII^e siècle. L'abbaye est désormais un centre important d'art contemporain.

Rachel Labastie, dans ce lieu de clôture, a choisi d'évoquer, avec *les Éloignées*, un épisode singulier et occulté

de l'histoire : la déportation en Guyane, de 1887 à 1905, de prisonnières françaises pour les unir à des forçats afin d'assurer le peuplement du territoire. Petites délinquantes, simples prostituées, elles furent 519. Il n'y a d'elles aucune photo, leur identité même est ignorée, on ne sait si elles eurent des enfants, ce qu'ils pourraient être devenus, et c'est seulement par quelques travaux d'historiens qu'on connaît les grandes lignes de cette ignominie.

Étapes d'un martyr ignoré

C'est avec des photos de prisonnières qui leur furent contemporaines que l'artiste a réalisé des camées, en porcelaine blanche encore, accrochés à des porte-bijoux en bois de chêne. C'est avec cette même porcelaine qu'elle a réalisé une entrave de cou. Il s'agissait d'un collier de fer couronné de longues piques, de telle sorte que les esclaves qui avaient tenté de s'enfuir une première fois, ceux que l'on appelait les Nègres marrons, se prenaient dans la végétation s'ils récidivaient. Elle l'a réalisé, on peut aussi le noter, pendant le premier confinement, quand on prenait conscience, dans la sidération, de la nécessité de tenir l'autre à distance, de notre propre



La violence de la porcelaine

Famille du média : **PQN**
(Quotidiens nationaux)

Périodicité : **Quotidienne**

Audience : **349000**

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



Edition : **07 décembre 2021**

P.20

Journalistes : **MAURICE**
ULRICH

Nombre de mots : **663**

Valeur Média : **13500€**



Femme proue, porcelaine, bois, 2021. Catherine Brossais

dangerosité. Un peu plus loin, toujours dans le même matériau, on découvre une longue chaîne d'entraves collective... Avec de la paraffine et de la terre, elle a modelé des mains jointes, comme dans une prière, un geste de colère retenue ou de résignation. Une photo reproduite dans un livre de l'historienne Odile Krakovitch, *les Femmes bagnardes* (Olivier Orban, 1990), est ici imprimée sur du papier de soie. Une religieuse coiffée d'une grande cornette surveille une prisonnière travaillant la terre. On ne peut oublier que la foi, ou ce qui en tenait lieu, fut parfois complice de l'oppression, y compris au nom de la morale et des bonnes mœurs.

Rachel Labastie travaille aussi la terre crue et l'argile qui ne sèche pas. Elle a réalisé ainsi des panneaux portant des cicatrices ou comme l'empreinte d'un

sexe féminin violenté. *La Femme proue*, une sculpture figurative, a été réalisée avec le concours d'artisans porcelainiers de Limoges, à qui a été laissé le choix de construire le visage à partir, là encore, de photos de prisonnières... On ne peut décrire chacune des œuvres proposées dans les différentes salles de l'exposition. Il s'agit d'autant d'étapes d'un martyre ignoré, dans le mépris des corps et de l'esprit, de la privation de liberté à la violence. Rachel Labastie ne crie pas, elle ne proclame pas, elle donne à voir, elle exhume du silence le souvenir de celles qui ne pouvaient parler, littéralement interdites et profanées. Elle oppose aux bourreaux la grâce de la création. ●

MAURICE ULRICH

Jusqu'au 27 février. Rens. 01 34 33 85 00.
abbaye.maubuisson@valdoise.fr



Rachel Labastie, *Série Caisnes*, C2A, 2017, sculpture, bois, argile crue qui ne sèche pas, 70 x 70 x 70 cm. Tableau caisse, série *le cœur du corps*, LCDC 3, LCDC 4, LCDC 5, 2021, bois, argile crue qui ne sèche pas, 148 x 98 x 12 cm, *Remedies*, MRBA, Bruxelles, vue d'exposition
Photo © Kristien Daem

Deux expositions monographiques donnent la mesure de la générosité et de l'ampleur esthétique et allégorique de la démarche de RACHEL LABASTIE grâce à une belle sélection d'œuvres de ces douze dernières années à Bruxelles (*Remedies*, aux Musées royaux des Beaux-Arts) et à un nouveau projet à l'Abbaye de Maubuisson (F) (*Les Éloignées*), lequel engage d'inédites perspectives dans son travail.



RÉSONANCES ET SORORITÉS

RACHEL LABASTIE AIMÉ MPANE REMEDIES

SOUS COMMISSARIAT
DE SOPHIE HASAERTS
MUSÉES ROYAUX DES BEAUX-ARTS
DE BELGIQUE
3 RUE DE LA RÉGENCE
1000 BRUXELLES
JUSQU'AU 13.02.22

"Par des cheminement bien différents, les œuvres d'Aimé Mpane entrent en dialogue avec celles de Rachel Labastie dans une interrogation commune des symptômes développés au sein de nos sociétés. Ils créent un véritable espace de conscience et questionnent les remèdes possibles, autour de l'œil central du Patio, articulé sur deux étages du Musée."

LES ÉLOIGNÉES

ABBAYE DE MAUBUISSON
AVENUE RICHARD DE TOUR
F-95310 SAINT-OUEN-L'AUMÔNE
JUSQU'AU 27.02.22

Il est des œuvres qui, plus que d'autres, appellent à une perception tactile. Une perception nécessairement frustrée dans un contexte d'exposition mais qui, cependant, nourrit les regards de sensations, de mémoires, d'hypothèses tactiles propres à susciter chez les spectateurs et spectatrices des résonances avec d'autres sens, des imaginaires symboliques et narratifs, des interprétations esthétiques, critiques et politiques. Ainsi de la trentaine de sculptures de Rachel Labastie (née à Bayonne (FR) en 1978 ; vit et travaille à Bruxelles), actuellement exposées aux Musées royaux des Beaux-Arts de Bruxelles (MRBA), qui déploient une large palette de potentiels sensibles et symboliques des matières employées (argile crue, céramique, grès, marbre, bois...), depuis leur mise en œuvre jusqu'à leur mise en dialogue dans l'espace d'exposition.

RÉSONANCES

Chaque ensemble d'œuvres de Rachel Labastie convoque des sensations visuelles, tactiles et symboliques complexes dans leurs agencements et perceptions. Les bas-reliefs en argile rouge qui s'inscrivent dans le cadre d'un tableau semblable à un coffre en bois ouvert, s'offrent au premier abord dans la chaleureuse et sensuelle générosité de leur matière malaxée, portant au regard les empreintes des doigts de l'artiste qui, à travers des gestes simples et bruts, y a modelé la figure d'une vulve (*Le cœur du corps*, 2021). La fraîcheur de l'argile crue, que l'on peut respirer et qui, en raison de l'aspect non figé de la matière, contredit la chaleur rougeoyante de la surface des tableaux, tandis que, non loin, la représentation d'un calice dans la même argile humide couvrant le panneau central d'un petit triptyque aux allures de retable instille un glissement symbolique entre vulve et calice, et réciproquement. Dans la liturgie chrétienne, le calice est le vase

sacré, symbole de sacrifice et de sang versé du Christ, posé sur l'autel puis élevé par le prêtre devant le retable, durant la célébration de la messe. Dans les retables de Labastie, la figure du calice renvoie à celle du verre à pied qui accompagne les caisses de protection en bois d'objets et d'œuvres désignés comme fragiles, mais aussi à celle de la vulve présente dans *Le cœur du corps*, en résonance avec la définition botanique du calice — une structure végétale protectrice du développement et des organes reproducteurs des fleurs. Si les caisses en bois protègent les surfaces fragiles d'argile fraîche, elles signifient aussi, potentiellement, la protection de la vulve, tout en conférant à celle-ci un statut non dénué d'ambiguïtés de symbole à vénérer.

D'un tout autre aspect, les *Entraves* en porcelaine (série en cours depuis 2008), dont un ensemble consacré occupe un des murs de l'exposition *Remedies*, peuvent au contraire glacer sur un plan sensoriel, en raison de leur blancheur et de l'imaginaire sonore qu'elles suscitent (l'entrechoquement des maillons provoquant un son à la fois creux et aigu, presque métallique), comme sur un plan mental, de par la symbolique de coercition et d'emprisonnement qu'elles véhiculent (entraves de pieds, de bras, de cous). Toutefois, les *Entraves* engagent aussi une perception complexe en ce qu'elles superposent à la prime froideur qui peut nous saisir les qualités tactiles, douces et sensuelles, de leur délicate matérialité et du doigté avec lequel elles ont été réalisées (chaque mailon porte l'empreinte des pouces qui l'ont modelé). Enfin, quand on a eu la chance de les manipuler à l'occasion d'un montage d'exposition, il est frappant de ressentir un grand contraste entre la légèreté visuelle des *Entraves* et leur poids tangible, que renforcent la concentration et l'attention qu'on y porte afin de ne pas les abîmer¹.



Rares sont les œuvres de Labastie qui se présentent à l'entendement de façon relativement univoque, empruntant à des représentations symboliques inscrites dans différentes traditions (la roue en osier comme allégorie du temps, les ailes en grès comme allégorie de l'envol et de la désaliénation, l'ossuaire disposé en foyer comme allégorie du lieu de transmission des récits des morts). La plupart offrent une ouverture de significations et d'agencements narratifs que chaque exposition monographique redistribue. Dans le cadre de *Remedies* aux MRBA, chaque ensemble d'œuvres engage des questions de rituel, de transmission et de soin symbolique de problématiques politiques et spirituelles complexes : la question des liens familiaux et communautaires, qui peuvent protéger comme entraver l'individu, les résistances aux dispositifs institutionnels de contrôle et d'emprise physique et mentale sur les corps et les esprits, le sentiment d'errance permanente malgré les transmissions de récits familiaux, communautaires, historiques... Il y a deux ans, un agencement différent de la plupart de ces œuvres avait été proposé lors de l'exposition *Sans feu ni lieu* à Eleven Steens à Bruxelles². Leur articulation ouvrait alors à des réflexions sur les mythes archaïques et encore bien actuels de l'errance et du foyer, nourris notamment par les récits nomadiques transmis par la grand-mère yéniche de l'artiste, nomade sédentarisée

Rachel Labastie, *Tableaux caisses*, série *Cœur du corps*, LCDC 3, LCDC 4, LCDC 5, 2021, bois, argile crue qui ne sèche pas, 148 x 98 x 12 cm, *Remedies*, MRBA, Bruxelles, vue d'exposition
Photo © Kristien Daem

Rachel Labastie, *Charlotte*, 2021, sculpture, porcelaine et bois de chêne, 190 x 100 x 50 cm in *Remedies*, MRBA, Bruxelles, vue d'exposition
Photo © Kristien Daem



issue d'une communauté aux origines indécelées, à l'instar de tous les sous-prolétaires errants d'Europe Centrale, comme en témoignent les porosités linguistiques et culturelles du yéniche avec les langues alémaniques, le yiddish et le romani.

SORORITÉS

Ce qui permet les différentes mises en récit et en résonance des œuvres lors de chaque exposition tient donc à la fois de la pluralité des potentiels allégoriques des matières, des symboles, des processus de création, d'association et de montage engagés par Labastie. Y concourt aussi largement la multiplicité de ses sources et de ses motifs réflexifs : emprunts de symboles et de dispositifs de représentation à la liturgie chrétienne, inventions empiriques de rituels païens et chamaniques (notamment les remarquables *Bâtons* de tessons de céramique cuits en 2017 lors d'une "cérémonie vernaculaire" dans un four primitif au cœur d'un ancien village abandonné de Navarre en Espagne³), transmissions de récits nomades et rejet des enfermements communautaires/pastoraux/sectaires, relation aux matériaux et éléments naturels et politiques du soin (ce que soulignent ses récentes participations aux expositions collectives *I remember Earth* au Magasin à Grenoble en 2019 et *Aterrir* au Centre d'art contemporain de la Ferme du Buisson à Noisiel en 2021⁴), goût pour ce que le réalisateur franco-chilien Alejandro Jodorowsky appelle la "psychomagie", une technique grâce à laquelle il ambitionne d'aider les individus à se libérer de leurs entraves inconscientes.

Une nouvelle source est venue récemment nourrir la démarche de Labastie et la conduire à développer son projet actuel pour l'Abbaye de Maubuisson. Invitée en 2018 par sa galeriste suisse Barbara Polla à participer à l'exposition *A Journey to Freedom* au Tasmanian Museum and Gallery of Art à Hobart dont elle était commissaire, Labastie y visita des prisons, dont la Female Factory où des femmes britanniques déportées, utilisées pour le peuplement de la colonie, vivaient dans des conditions désastreuses⁵. Par la suite, elle découvrit les récits de déportation en Guyane de femmes françaises de "mauvaise vie", au tournant des XIX^e et XX^e siècles, pour contribuer avec les bagnards au peuplement de la colonie amazonienne. Ces "reléguées", que Labastie renomme *Les éloignées* pour son exposition, étaient confiées aux sœurs de l'abbaye de Saint-Joseph de Cluny, du même ordre (cistercien) que les sœurs qui vivaient à Maubuisson. Du voyage à fond de cale (qu'évoque la grande sculpture en porcelaine et bois représentant la figure de proue d'un navire) à la fosse commune, en passant par leur réification reproductrice, le destin tragique de ces femmes engage l'ensemble de l'exposition dans un clair motif de sororité. Cette inclinaison conduit la sculptrice à rendre hommage à ces inconnues, à ces "petites vies" dont aucune archive photographique n'existe et auxquelles elle confère des visages en s'appropriant des clichés policiers anthropométriques contemporains de leurs déportations, imprimés sur de vastes camés en porcelaine disposés sur des montants en bois à la configuration ambiguë : potences ou présentoirs à bijoux ?

Dès lors, la présence d'un *Grand retable au calice* en argile crue dans le parcours des *Éloignées* ne peut-il qu'évoquer le symbole de l'organe reproducteur des femmes, obsession patriarcale et politique de contrôle, de reproduction et de colonisation. De même, l'*Entrave collective* en porcelaine qui se déploie au sol de l'abbaye, inspirée du modèle d'une longue chaîne de fers de pieds d'esclaves, symbolise-t-elle le collectif de femmes asservies.

Tristan Trémeau

1 Mémoire tactile, encore très présente, du montage de l'exposition *Troubles topiques* dont j'avais assuré cet été le commissariat au Centre Tour à Plomb à Bruxelles (7 juillet - 28 août 2021). <https://tristantrémeau.blogspot.com/2021/06/troubles-topiques-exposition-au-centre.html>

2 <https://www.elevensteens.com/rachel-labastie>

3 <https://www.sculpturenature.com/exposition-huarte-rachel-labastie-nicolas-delprat-igulbati/>

4 Exposition visible jusqu'au 30 janvier 2022.

5 <https://thefemalefactory.org.au/>

Famille du média : Médias spécialisés
grand public

Périodicité : Mensuelle

Audience : 223000

Sujet du média : Culture/Arts
littérature et culture générale



Edition : Decembre 2021

Journalistes : Stéphanie

Piada

Nombre de mots : 102

Valeur Média : 2530€

EN BREF

Par Stéphanie Piada

Saint-Ouen-l'Aumône / Abbaye de Maubuisson

Ces «éloignées», ou «reléguées», sont ces femmes condamnées pour des délits mineurs et envoyées au bagne en Guyane, entre 1887 et 1905. Rachel Labastie leur redonne vie et corps en modelant des sexes féminins dans des retables en argile crue, en reproduisant des entraves plus grandes que nature ou en empruntant dans des archives plus récentes des visages qu'elle reproduit sur des porte-bijoux monumentaux aux allures de guillotines.

«Rachel Labastie – Les éloignées» jusqu'au 27 février • av. Richard de Tour • 95310 Saint-Ouen-l'Aumône • 01 34 33 85 00 • abbaye-de-maubuisson.fr



Rachel Labastie *Les Éloignées*, 2021



SAINT-OUEN-L'AUMÔNE / BRUXELLES

Rachel Labastie. Les Éloignées

Abbaye de Maubuisson / 3 octobre 2021 - 27 février 2022. Bozar / 15 octobre 2021 - 13 février 2022



Intitulée *les Éloignées*, l'exposition de Rachel Labastie (France, 1978) à l'Abbaye de Maubuisson trouve son origine dans un voyage en Tasmanie où le gouvernement britannique, au 19^e siècle, envoya des femmes en détention comme il peupla l'Australie voisine de bagnards. Revenue en France, l'artiste s'est aperçue que notre pays, au même moment, avait expédié en Guyane, comme des marchandises, des femmes ayant commis de petits délits pour qu'elles s'unissent à des bagnards à des fins de peuplement. Lesquelles femmes étaient encadrées par des religieuses appartenant à l'ordre de Cluny. Que ces *Éloignées* reviennent dans cette abbaye royale de Maubuisson qui, à partir du 13^e siècle, abrita une communauté de moniales cisterciennes, n'est pas innocent. Il ne subsiste aucune photographie de ces déportées, qui finirent dans l'anonymat de la fosse commune. Labastie leur donne en quelque sorte une image. La première salle expose des œuvres en argile crue, dont un retable comprenant l'empreinte d'un calice. C'est une argile qui ne sèche point, comme la lance saigne continuellement dans le cycle arthurien (et l'on sait la métaphore sexuelle et féminine qu'y joue le vase sacré du Graal lorsqu'il recueille la sainte hémoglobine). D'ailleurs, un peu plus loin, d'autres tableaux à l'argile boursofflée évoquent des vulves ou des cicatrices. Deux jambes féminines en argile, au corps tronqué, surgissent de la matière. Elles font écho à deux jambes de

marbre que l'artiste avait créées pour un lieu magique près de Bayonne, aujourd'hui disparu, la Petite Escalère. Plus loin, une structure de bois, agrandissement de ces portants qu'on rencontre dans les bijouteries, supporte des camés et des chaînes de porcelaine. Ceux-là sont imprimés de visages féminins anciens que, faute d'images gyanaises, l'artiste s'est procurés auprès des archives nationales. Ce sont des délinquantes parisiennes saisies de manière anthropométrique par l'identité judiciaire. Elles « prêtent » ainsi leurs traits à leurs sœurs d'infortune. Sur une longue estrade de palettes Europe (transport oblige), est disposée une longue chaîne d'entrave en porcelaine blanche rappelant que ces femmes étaient envoyées dans la colonie pénitentiaire au fond de la cale d'un bateau. Je me suis souvenu d'une visite à l'atelier de Robert Longo, à New York, où l'artiste m'avait montré le projet d'une planche de surf reproduisant le dessin d'un bateau négrier. Contre un mur de la même salle, est adossée une curieuse œuvre. Elle consiste en la figure de proue d'un navire, comme remontée du fond de l'océan. Faite de porcelaine, elle a été fabriquée par des compagnons du tour de France, pays qui a exilé ces femmes sous des cieux certes ensoleillés mais infernaux. Cette sculpture est une drôle de chose dans un corpus peuplé d'objets ou de fragments corporels, mais où la figure humaine brille par son absence.

Richard Leydier

Entitled *Les Éloignées* [Women sent Away], the exhibition of the work of Rachel Labastie (b. 1978, France) at Maubuisson Abbey originated in a trip to Tasmania, where in the 19th century the British government sent women to prison, just as it had populated neighbouring Australia with convicts. Back in France, the artist realised that our country had at the same time sent women who had committed petty crimes



to Guyana as merchandise to be married to convicts for purposes of colonisation. These women were supervised by nuns belonging to the Order of Cluny. It is no innocent coincidence that these *Éloignées* return to the royal Maubuisson Abbey, which from the 13th century was home to a community of Cistercian nuns.

No photograph remains of these deportees, who ended up in the anonymity of the mass grave. Labastie gives them a sort of image. The first room displays works in raw clay, including an altarpiece with the imprint of a chalice. It is a clay that does not dry out, just like the spear that bleeds continuously in the Arthurian cycle (and we know the sexual and feminine metaphor played by the Holy Grail when it collects the blood of haemoglobin). Moreover, a little further on other paintings in blistered clay evoke vulvas or scars. Two female legs in clay, with truncated body, emerge from the material. They echo two marble legs that the artist had created for a magical place near Bayonne, now no longer existing, the Petite Escalère.

Further on, a wooden structure, an enlargement of the racks you find in jewellery shops, supports cameos and porcelain chains. These are printed with old female faces that, for lack of Guyanese images, the artist obtained from the national archives. They are Parisian delinquents captured anthropometrically by the judicial authorities. They thus "lend" their features to their sisters in misfortune. On a long platform made of European pallets (transport obliges), there is a long chain of white porcelain shackles, reminding us that these women were sent to the penal colony at the bottom of a ship's hold. I remembered a visit to Robert Longo's studio in New York, where the artist had shown me the design for a surfboard reproducing the drawing of a slave ship. Against a wall in the same room a curious work leans. It consists of the figurehead of a ship, as if raised from the bottom of the ocean. Made of porcelain, it was made by friends from all over France, the country that exiled these women to sunny but hellish climes. This sculpture is a strange thing in a body of work populated by objects or body fragments, but where the human figure is conspicuous by its absence.

De haut en bas from top:

Rachel Labastie. Retable. 2021.

De la série from the series

Les Éloignées. 2021. (Ph. CDVO Catherine Brossais)



RACHEL LABASTIE - Les Éloignées

D'une abbaye du passé à une autre du présent, Rachel Labastie évoque avec l'exposition *Les Éloignées* le sort de femmes dans l'exil et l'instrumentalisation des corps. A l'Abbaye de Maubuisson, le parcours tout en sobriété met en scène un ensemble de récits entre violence et fragilité.



Rachel Labastie Série Les éloignées, porcelaine émaillée, 2021, CDVO Catherine Brossais

C'est après une résidence en Tasmanie que Rachel Labastie apprend que l'État français, à l'instar des Anglais, a lui aussi envoyé dans les colonies, notamment en Guyane, des femmes, condamnées pour des petits délits, dans le but de servir de ventres à peupler ces territoires conquis.

L'artiste, dont le travail évoque pour beaucoup les liens qui nous unissent, avec toute l'ambivalence que cela peut représenter, attachement et emprise, enchaînement et conditionnement, ne pouvait que s'intéresser à cette histoire de femmes reléguées dans une contrée lointaine, forcées à enfanter et dont même les noms ont disparu. Lorsque durant ses recherches elle apprend que les femmes étaient gardées par des religieuses de l'ordre de Saint Joseph de Cluny, le projet de l'exposition trouve à l'Abbaye de Maubuisson une résonance particulière.

Au fil du parcours, l'artiste essaime des œuvres dans des matières et des formes au ressort symbolique troublant. L'argile crue, de sa propre fabrication, ayant la particularité de ne pas sécher, est comme une pâte qu'on malaxe, qu'on griffe, qu'on serre, rappelant dans la série des *Tableaux coïsses* une chair proche de « l'origine du monde » ou de la blessure.

De même, la porcelaine joue sur l'ambiguïté. Précieuse et douce lorsqu'elle est utilisée pour les grands médaillons sur lesquels apparaissent des visages de femmes, faisant penser aux portraits anthropométriques, mais froide et dure, lorsqu'elle modèle des maillons de chaînes, des crochets, des entraves, tous faits à la main par l'artiste. Presque cynique est la signalétique moderne des caisses de transport si l'on songe aux conditions de voyage de ces femmes, comment elles ont été (mal)traitées. Quant aux structures en bois où sont suspendus les médaillons, ils peuvent se voir aussi bien comme des portants de bijoux que comme une potence.

Cette double lecture des œuvres, ainsi que la présence des objets de la religion : retable, calice, mains en prière, cœur, renforce la dimension dramatique de l'ensemble. Aussi, quand surgit au milieu de la salle des religieuses la *Femme proue*, œuvre réalisée en collaboration avec des artisans, dans l'excellence du savoir-faire, on ne sait pas si dans sa pose penchée, les mains liées, la tête baissée, la femme est prête à chuter, telle une condamnée, ou si au contraire, priante, vaillante, elle se redresse, dans un élan de délivrance, un appel à la résistance.

Marie Gayet



Rachel Labastie Femme proue, porcelaine, bois, 2021, CDVO Catherine Brossais

Les Éloignées, Rachel Labastie

Jusqu'au 27 février 2022

Abbaye de Maubuisson,

Avenue Richard de Tour, Saint-Ouen-l'Aumône (95).

—Saint-Ouen-l'Aumône (95)

LES ÉLOIGNÉES, SI LOIN, SI PROCHES DE LABASTIE

Abbaye de Maubuisson
Jusqu'au 27 février 2022

À l'abbaye de Maubuisson, ancienne abbaye cistercienne du XIII^e siècle devenue centre d'art contemporain, la sculptrice Rachel Labastie propose une exposition monographique *in situ* qui croise la mémoire du lieu (l'une des toutes premières abbayes de femmes) avec son histoire personnelle. Ayant vécu une majeure partie de son enfance dans une secte dite apocalyptique, expérience pour le moins traumatisante, Rachel Labastie crée une œuvre singulière axée sur le thème de l'enfermement, dont le médium principal est la sculpture au feu. Dans cet écrin architectural protecteur qu'est l'abbaye, l'artiste croise le destin de 519 « reléguées de Guyane », ce sont elles *Les Éloignées*, à savoir des bagnardes françaises déportées par le gouvernement en Guyane entre 1887 et 1905 pour repeupler cette colonie, avec celui d'une communauté de religieuses, les sœurs de l'abbaye de Saint-Joseph de Cluny, contraintes de se transformer en gardiennes de prison pour les surveiller. Au sein du site religieux, Labastie offre au regard un corpus réduit d'objets sculptés et de symboles (bottes, chaînes, médaillons...) jouant sur l'ambiguïté des formes, à la fois séduisantes et dérangelantes. À l'image de cette superbe *Entrave de cou* réalisée en porcelaine modelée, qui, de loin, fonctionne, via ses pics blancs centrifuges, tel un soleil irradiant, alors qu'en s'approchant, on s'aperçoit qu'il s'agit en fait d'un collier passé aux prisonniers pour qu'ils se prennent dans la végétation en cas d'évasion. Une exposition profondément humaine. —VINCENT DELAURY

✚ « **Les Éloignées, Rachel Labastie** », abbaye de Maubuisson, avenue Richard-de-Tour, Saint-Ouen-l'Aumône (95), www.valdoise.fr/agenda/10625/369--les-eloignees-de-rachel-labastie.htm



Rachel Labastie, *Entrave collective*, porcelaine modelée, 110 X 80 cm, 2012. © CDVO Catherine Brossais.

[Twitter](#)[Facebook](#)[RSS](#)[Connexion](#)[Accueil](#)[Événements](#)[Artistes](#)[Lieux](#)[Magazine](#)[Vidéos](#)[English](#)[Français](#)[Articles](#)[Suivant](#)

Rachel Labastie, *Entraîne collective, vue de l'exposition Les Éloignées*, abbaye de Maubuisson, 2021
© CDVO Catherine Brossais

RACHEL LABASTIE — ABBAYE DE MAUBUISSON

Reportage Le 25 janvier 2022 — Par Pauline Lisowski

Invitée pour une carte blanche à l'Abbaye de Maubuisson, Rachel Labastie fait ressurgir l'histoire des reléguées de Guyane, des femmes condamnées pour acte de délinquance et envoyées dans ce territoire. L'artiste emploie le terme *Les éloignées* pour évoquer deux communautés de femmes, ces prisonnières et les religieuses qui furent également enfermées. Pour cette exposition, elle a mené une enquête en prenant le temps de faire des recherches historiques et de contacter des personnes pouvant lui apporter des éléments pour l'éclairer sur ce fait historique.

« Rachel Labastie —
Les
Éloignées », Abbaye de
Maubuisson du 3
octobre 2021 au 27
février 2022.
[En savoir plus](#)

Ses œuvres majoritairement en céramique et en terre crue ponctuent ce lieu, véritable écrin pour les artistes. « La matière porte du sens » précise Rachel Labastie. Elle façonne elle-même son argile et s'attache à varier les températures de cuisson de sa terre afin de lui donner différents aspects. Au travers de la pratique du modelage, l'ensemble de ses gestes se révèle dans la matière. Ses œuvres provoquent un sentiment paradoxal : leur modelage attire notre attention, or, le récit

Utilisez les flèches gauche et droite de votre clavier pour passer d'une page à l'autre

[Derniers articles](#)[Tout voir](#)

Topographies de la
lumière — Espace
Topographie de l'art,
Paris

Vendredi 14 janvier



Aterrir — La terre au
centre — La Ferme du
Buisson, Noisiel

Jedi 16 décembre



En images — Les gens
d'Uterpan, MABA de
Nogent-sur-Mame

Mardi 7 décembre



Karim Kal, Nengi
Omuku — La Galerie,
centre d'art
contemporain de Noisy-
le-Sec

Mercredi 1 décembre

[Dernières critiques](#)[Tout voir](#)

Joseph Beuys — Musée d'Art Moderne
de Paris

Musée d'Art Moderne de la ville de
Paris

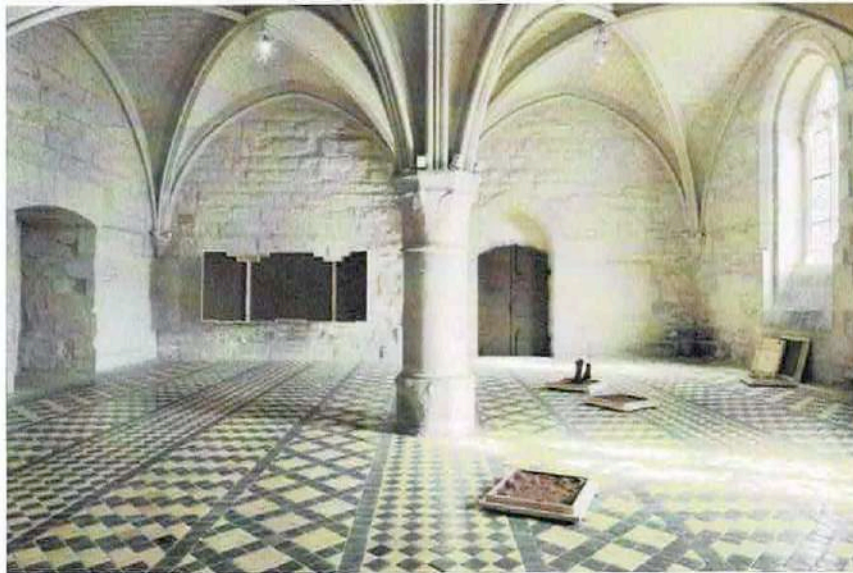
Karel Appel — Galerie Lelong & Co.
Galerie Lelong & Co

[Dernières vidéos](#)[Tout voir](#)

Philippe Cognée, *Came dei fiori* —
Galerie Templon Grenier St Lazare

Zineb Sedira — *Jeu de Paume*, Paris

démarche de l'artiste.



Rachel Labastie, Vue de l'exposition Les Eloignées, abbaye de Maubuisson, 2021
© CDVO Catherine Brossais

Dans le parloir, ses travaux évoquent des premiers signes de la religion et le déplacement de ces femmes, qui furent ensuite surveillées. Un ensemble de tableaux caisses peut nous faire penser à leurs mouvements, à leur tentative de s'échapper tout en étant prise dans l'argile crue encore fraîche. Une longue entrave de cou réalisée en porcelaine, d'apparence à la fois délicate mais aussi évoquant toutes sortes de blessures possibles, suscite un certain trouble. Le calice est présent dans un grand retable constitué d'argile dont l'humidité est préservée. Cette forme se retrouve également dans un ensemble de dessins en argile crue ornés d'or, telles des icônes. Dans une alcôve, une sculpture en paraffine de deux mains évoque un geste de prière... Ces mains sont celles de l'artiste qui prend soin de faire apparaître le corps, par fragment. En ce sens, elle privilégie une lecture ouverte de son travail et tout un chacun peut y projeter un récit et diverses images.

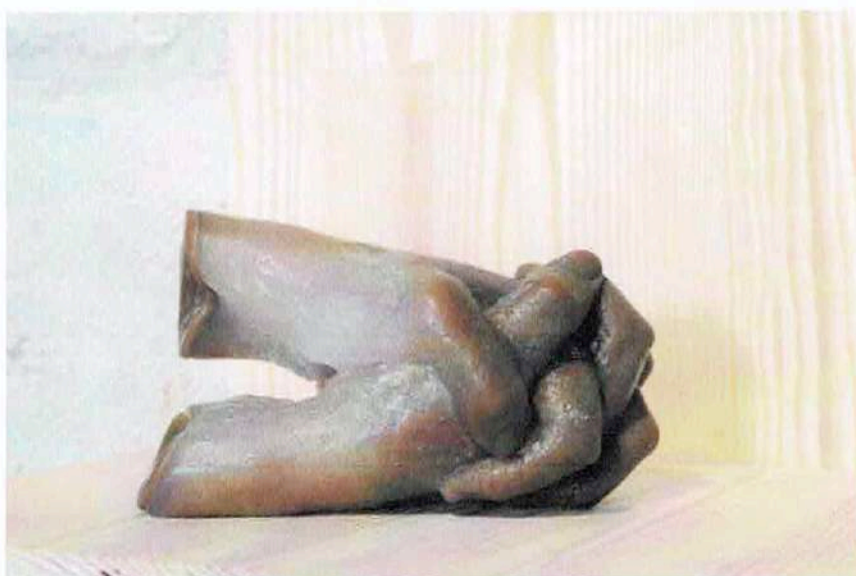
Dans la salle du passage au champs, Rachel Labastie donne des visages à ces femmes qui furent transportées loin de chez elles et dont leur statut fut évincé (aucune image n'existait jusqu'alors). Réalisées à partir de photographies judiciaires, des sculptures de camées, procurent des identités possibles à celles qui furent écartées de la vie civile. Suspendus sur un présentoir en bois, ses portraits maintenus par des chaînes suggèrent des bijoux ou rappellent des chaînes de prisonnières. À proximité, des dessins de maisons, travaillés au jus de terre sur papier font écho à l'habitat que ces femmes ont laissé derrière elles. La terre porte en elle les souvenirs de leurs territoires.



Rachel Labastie, *Le Cœur du corps*, vue de l'exposition *Les Éloignées*, abbaye de Maubuisson, 2021
© CDVO Catherine Brossais

Dans la salle des religieuses, l'artiste continue de dévoiler ces « éloignées ». Un personnage féminin apparaît à travers une proue de bateau, créée en collaboration avec le CRAFT de Limoges et avec les Compagnons du Devoir. Les premiers ont façonné la figure en porcelaine tandis que la création du pied en bois fut confiée aux seconds. Cette œuvre rend hommage au savoir-faire français et rappelle la traversée de ces femmes. Au sol, sur des palettes en bois, une entrave collective en porcelaine, matière qui évoque la fragilité, rappelle les liens qui unissaient ces femmes, éloignées de la vie en société. On songe à leur déplacement, à une tentative de rapprochement ou d'éloignement. Aux murs, des tableaux caisses nous font penser aussi bien à l'organe féminin qu'aux transformations que subit leur corps. Face à cette terre crue qui dessine des plis, des sensations ambiguës peuvent naître en chacun de nous.

Les visages de ces éloignées jalonnent les autres salles de l'abbaye, comme si leur présence surgissait au fur et à mesure des gestes de l'artiste. Dans les latrines, l'éclairage est accentué sur l'eau, tel un écho au voyage vers la Guyane. Notre regard peut ensuite s'arrêter sur un cœur noir gravé, qui rappelle la vie de toutes ces femmes que l'artiste a pris soin de révéler.



Rachel Labastie, *Mains*, vue de l'exposition *Les Éloignées*, abbaye de Maubuisson, 2021
© CDVO Catherine Brossais

Remarquons que l'exposition est ouverte sur le parc de l'abbaye. Les œuvres se découvrent comme des indices, des témoignages de présences féminines. Leurs matières travaillées par les mains de l'artiste captent la lumière qui varie tout au long de la journée. Des sensations tactiles surgissent alors en nous.

Rachel Labastie aborde l'idée d'enfermement, de contraintes et de déchirement avec beaucoup de finesse et de délicatesse. Elle prend soin d'affiner sa connaissance de la terre comme matériau exprimant le temps qui passe. Différentes histoires de femmes reviennent progressivement à la surface dans cette abbaye, l'une des premières qui fut occupée par une communauté de religieuses. Son exposition peut ainsi nous toucher profondément tant son sujet est sensible et invite à relire un pendant de l'histoire.

Tweet

Lettre hebdomadaire

Agenda, derniers jours : recevez le meilleur de l'actualité dans votre boîte aux lettres.

Abonnez-vous

Réseaux sociaux

Rejoignez la communauté Slash sur les réseaux sociaux.

Facebook Twitter

Flux RSS

En attendant que la page présentant tous nos flux soit prête, découvrez notre flux RSS général.

Flux RSS général

Lieux d'art, prenez part à l'aventure Slash et bénéficiez d'une plateforme de communication unique.

En savoir plus

Les événements en cours

Les expositions qui se terminent

Les vernissages à venir

L'agenda

Les artistes

Les lieux

À propos de Slash

Nous contacter

LES GRENADES

In Rachel Labastie We Trust, l'art et les histoires pour se construire



22 janv. 2022 à 13:18 · 6 min

Par Jehanne Bergé pour Les Grenades

Les Grenades

Société

PARTAGER



Dans la série *In... We Trust* (en français : "Nous croyons en"), Les Grenades vont à la rencontre de femmes arrivées là où personne ne les attendait. Aujourd'hui, nous retrouvons Rachel Labastie, une artiste et sculptrice qui questionne le monde à travers la matière.



Accueil



Vidéo



Audio



Mon choix



Menu

Publicité

C'est aux Musées Royaux des Beaux-Arts que le rendez-vous est donné. *"J'ai été invitée par la commissaire d'exposition Sophie Hasaerts à exposer mes œuvres. Je suis seulement la deuxième femme de l'Histoire du musée à y avoir une exposition-solo",* introduit l'artiste.

Dans l'entrée du musée, au rez-de-chaussée, sa sculpture *Charlotte*, à la mémoire de Charlotte Corday accueille les visiteurs et visiteuses. Des entraves de porcelaine sont montées sur un socle en chaîne qui évoque à la fois un porte-bijoux et un échafaud. *"Le musée m'a demandé de réaliser une œuvre qui entre en dialogue avec une des pièces de la collection. J'ai choisi le tableau de David, La mort de Marat. Je voulais profiter de cette tribune pour parler du rôle politique des femmes pendant la Révolution française."*


Accueil
Vidéo
Audio
Mon choix
Menu



Charlotte, Musées Royaux des Beaux-Arts © Tous droits réservés

"Ça donne de la force de connaître les femmes qui nous ont précédées"

À travers son travail, Rachel Labastie interroge notre rapport à l'histoire, aux récits.

"J'essaye de retrouver l'histoire de nos prédécesseuses, mais celle-ci est compliquée à lire parce qu'elle a été écrite par des hommes. Heureusement, des historiennes ont effectué un travail de relecture du passé, et ce, en mettant en avant des figures de femmes. L'histoire que l'on raconte est fondamentale pour qu'on se construise en tant qu'individu. Ça donne de la force de connaître celles qui nous ont précédées."

Aussi, la domestication des femmes est au cœur de ses réflexions. L'artiste conseille par ailleurs [*l'ouvrage Caliban et la sorcière : femmes, corps et accumulation primitive*](#), écrit par Silvia Federici.

[►►► Retrouvez en cliquant ici tous les articles des Grenades, le média de la RTBF qui dégoupille l'actualité d'un point de vue féministe](#)

En nous dirigeant vers la salle de son exposition solo, elle nous parle d'un autre de ses projets à découvrir en ce moment à l'Abbaye de Maubuisson, près de Paris. Cette

19e siècle. *"Je revisite l'histoire. Les traces de ces femmes ont disparu. J'ai fait un travail autour du camée à partir de portraits anthropométriques, ainsi, des femmes de la même époque prêtent leurs traits à celles qu'on appelait les reléguées."*

Quand on lui demande d'où lui vient cet engagement, elle répond avec simplicité : *"Quand on est femme et qu'on essaye d'avancer, on se confronte à plein de choses et l'engagement vient à nous."*

L'art pour soigner

Aux Musées Royaux des Beaux-Arts, [son travail](#) est proposé en miroir à celui d'Aimé Mpane, artiste belgo-congolais. Leurs œuvres permettent de nourrir l'esprit, de soigner, d'où le titre du projet : *Remedies*. Sur deux étages, la scénographie invite à la réflexion, mais aussi à prendre une profonde inspiration.

C'est très compliqué de gagner la confiance. Il y a une tendance à minimiser notre travail...

L'art de Rachel Labastie s'exprime dans une large diversité de matériaux : le marbre, le bois, l'osier, terre, l'argile, la porcelaine et le grès. Face à nous, à l'entrée du patio, deux grandes ailes modelées en grès. *"C'est une sculpture que j'ai réalisée en 2008. Dans mon travail, j'interroge la dualité de la condition humaine. Les ailes évoquent la transcendance et leur matérialité les place dans un rapport au poids."*



Accueil



Vidéo



Audio



Mon choix

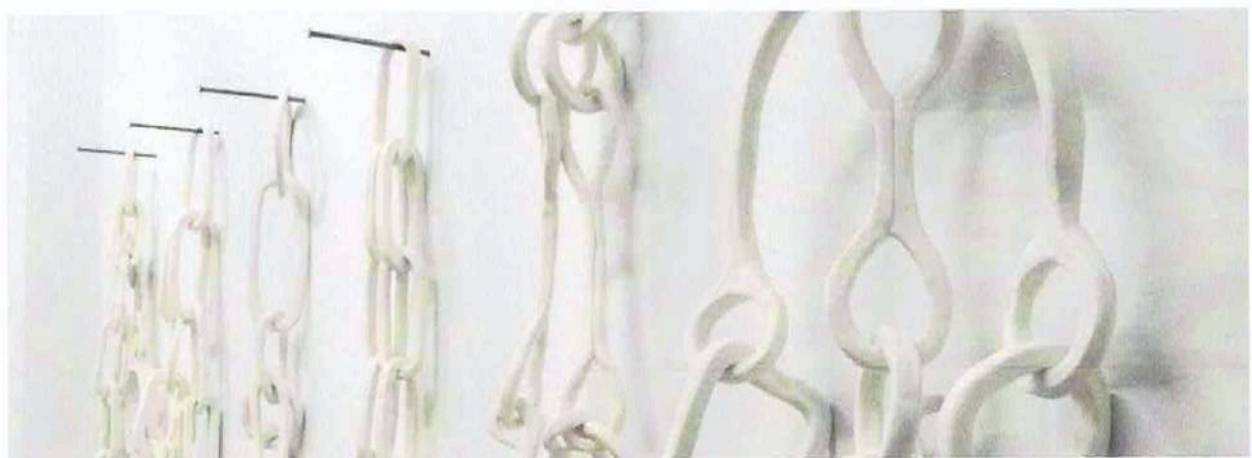


Menu



Rachel Labastie, portrait aux ailes. Nicolas Delprat

Sur le mur suivant, une série de chaînes de porcelaine, *Les Entraves*. "J'ai fait de nombreuses recherches autour des entraves d'esclaves. Je voulais mettre en tension la barbarie de l'outil de contrainte du corps et la porcelaine qui est connotée 'civilisée'. C'est intéressant de rappeler cette dualité. On peut faire le lien aux femmes, au conditionnement social, à la domestication... Cette œuvre parle aussi de nos prisons intérieures..."



Entraves. Nicolas Delprat

Autour du feu

L'artiste se dit fascinée par le travail de la cuisson. *"Je suis intéressée par les textures que je peux obtenir en jouant avec les températures."* Le feu tient par ailleurs une grande place dans sa vie, avec toute la symbolique qu'il comporte.

C'est devant son œuvre *Le Foyer* faite d'os modelés en grès qu'elle nous raconte son lien particulier au premier élément... *"Le foyer, c'est la famille, mais c'est aussi le cercle du feu. Chez les nomades, c'est autour du foyer qu'ils se réchauffaient, mangeaient et se racontaient les histoires. Ma grand-mère a été très importante dans ma vie. Elle était d'origine yéniche, ce sont les gitan·nes du nord de l'Europe. Ils étaient vanniers ambulants avant de devenir photographes ambulants. Quand j'étais enfant, elle m'a dit 'le jour où les gitans ont perdu le feu, ils ont perdu leur âme'. En grandissant, j'ai compris que le feu était le lieu de rassemblement et de la transmission des histoires, et le perdre, c'était perdre la transmission orale..."*



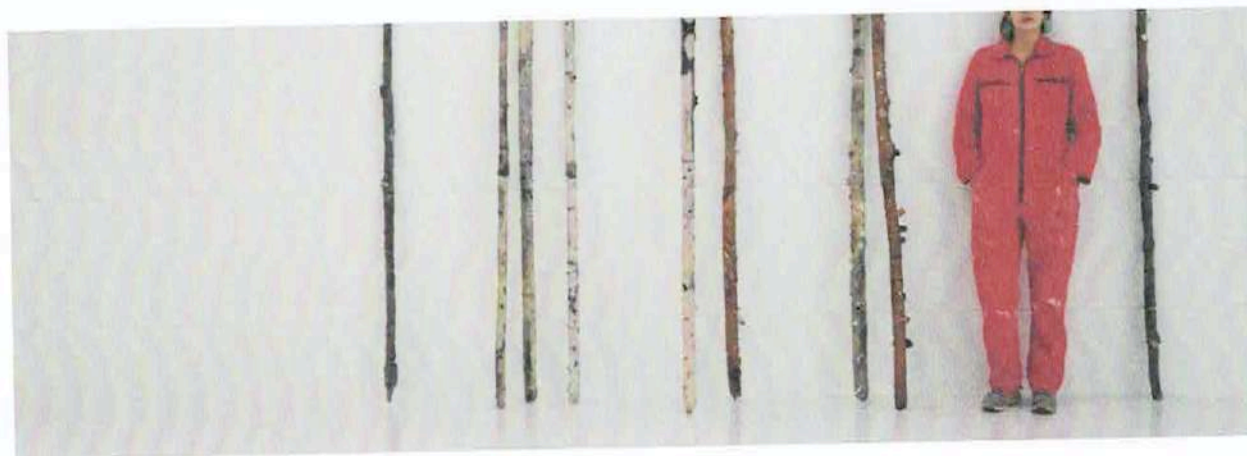
Le Foyer Nicolas Delprat

Sur un autre mur, nous découvrons une série de bâtons, symboles de nomadisme. Cette œuvre porte aussi en elle des récits, des mémoires. En 2017, Rachel Labastie se rend dans un village espagnol abandonné en Navarre, et y récolte, à la manière d'une archéologue, des morceaux de céramique. *"J'ai retrouvé une multitude de petits éléments. J'ai modelé les grands bâtons en argile et j'ai incorporé tous les morceaux de céramique. Ensuite, on a imaginé une cérémonie vernaculaire pour la cuisson... C'était un vendredi soir de pleine lune. J'ai creusé un trou de trois mètres que j'ai tapissé de tuiles. J'y ai mis mes sculptures recouvertes de bois et j'ai lancé le feu."*

Aujourd'hui, quand elle raconte cette expérience, les frissons lui parcourent encore le corps. *"Par hasard, j'ai appris que la place où j'avais décidé d'installer le foyer était l'endroit exact où vivait autre fois une céramiste qui fut bannie du village."*

Le foyer, c'est la famille, mais c'est aussi le cercle du feu. Chez les nomades, c'est autour du foyer qu'ils se réchauffaient, mangeaient et se racontaient les histoires

Dans son travail, la sculptrice interroge notre rapport au corps, et ce, notamment à travers ses œuvres autour de la vulve. *"Il y a toujours la trace du corps dans mon travail, toujours ce rapport à la transformation."*



Portrait aux bâtons, 2019 Nicolas Delprat

Créer, une nécessité

Parmi les pièces des Musées Royaux des Beaux-Arts, les œuvres de femmes se comptent sur les doigts de la main. De plus en plus de voix s'élèvent néanmoins pour une meilleure visibilité du travail des femmes artistes. Les lignes sont en train de bouger, mais les stéréotypes demeurent. *"C'est très compliqué de gagner la confiance. Il y a une tendance à minimiser notre travail... C'est difficile d'avoir accès à la tribune"*, confie notre interlocutrice.

Nous continuons notre conversation autour d'un café, à quelques pas du musée. Rachel Labastie revient pour nous sur son parcours. C'est dans le Sud-Ouest de la France qu'elle grandit au sein d'une famille franco-espagnole ; ses parents travaillent alors dans le bâtiment. *"Je me sentais bien quand je créais des choses, quand je dessinais. C'était mon espace de liberté."*

►►► [Pour recevoir les informations des Grenades via notre newsletter, n'hésitez pas](#)



Accueil



Vidéo



Audio



Mon choix



Menu

Au lycée, elle suit des cours de peinture. *"Des étudiants de philosophie sont venus. Mon travail les a touchés et ils m'ont proposé d'exposer mes œuvres."* Ces étudiant·es, ainsi que le corps professoral la poussent à continuer dans cette direction. *"Moi je ne m'étais jamais imaginé ça, parce que je ne viens pas d'un milieu social où on se dit que c'est possible de vivre de l'art."*

Elle se lance dans des études de sculpture aux Beaux-Arts de Lyon. *"C'était très macho comme enseignement. Je n'avais quasi que des profs hommes. J'étais mise à part, mais j'ai fait tout mon cursus et j'ai continué. C'est en autodidacte que j'ai appris la céramique en rencontrant, en discutant et en faisant"*.

Si aujourd'hui, l'artiste est connue et reconnue, les débuts n'ont pas toujours été simples. Il a fallu persévérer. *"Pour moi, créer était et est toujours une nécessité. Pour garder l'équilibre, j'ai besoin d'être habitée par mes projets, de penser à mes matières."*

Son arrivée en Belgique, elle remonte à il y a 11 ans. *"J'adore Bruxelles. C'est une ville-port, il y a des gens de partout."* Depuis, dans son atelier installé à Anderlecht, elle frappe, cogne, malaxe, transforme, crée... et le résultat de son langage parle au cœur.

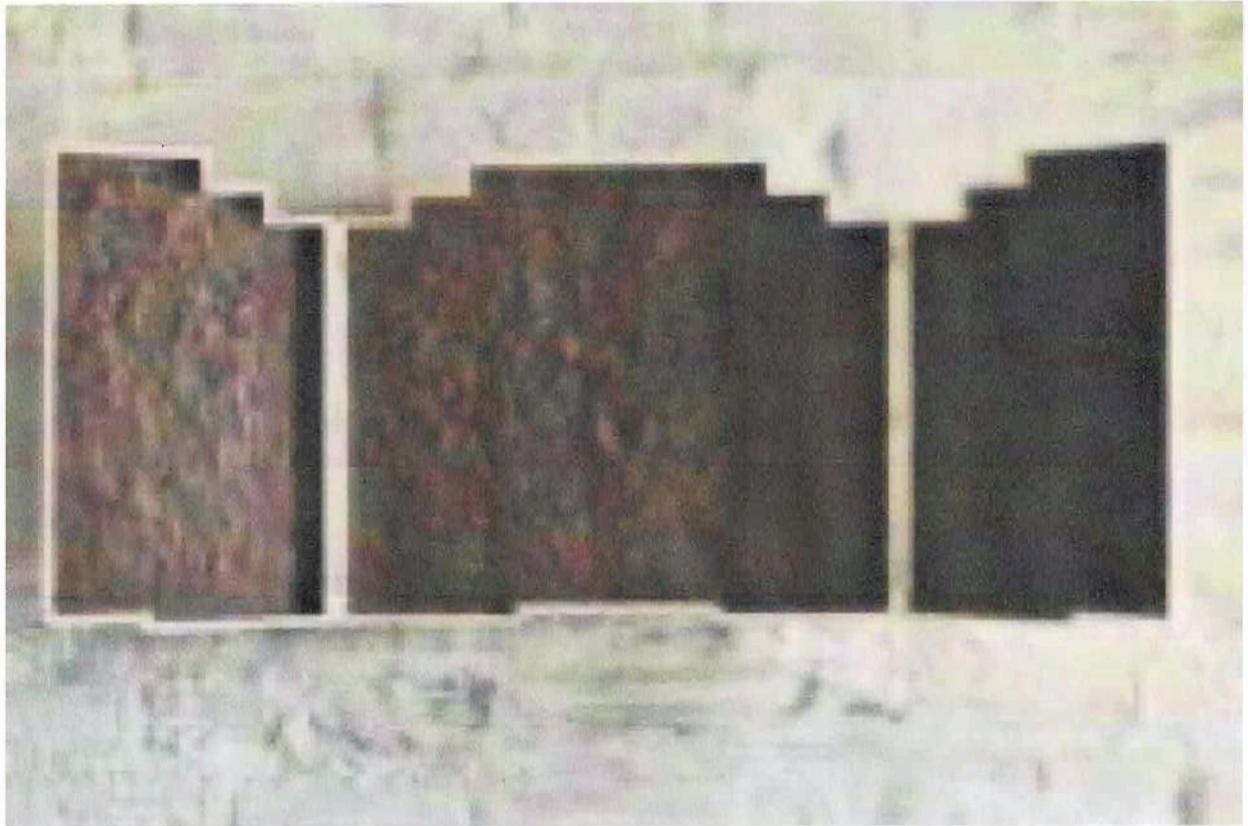
Croyez-nous, cette passeuse d'histoires n'a pas fini de faire résonner les récits !

Pour découvrir [son travail](#), rendez-vous à l'expo *Remedies* à découvrir jusqu'au 13 février 2022 aux Musées Royaux des Beaux-Arts. À lire, également le double catalogue des expositions *Remedies* et *Les Eloignées* qui dénoncent l'aliénation mentale et physique en œuvre dans la société.

Rachel Labastie ou la mémoire à tire-d'aile

artshebdomedias.com/article/rachel-labastie-ou-la-memoire-a-tire-daile/

21 février 2022



Deux lieux de renom, L'Abbaye de Maubuisson, avec Les Eloignées, ainsi que les Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, à Bruxelles, avec Remedies, ont donné conjointement à Rachel Labastie une belle visibilité et sa place dans l'histoire de l'art. L'artiste revient sur les thématiques qui la préoccupe depuis le début de sa carrière avec des œuvres variées, en lien avec les espaces chargés d'histoire qui les accueille.

Dans sa dernière série, Rachel Labastie s'emploie à réhabiliter des anonymes de l'histoire pour leur rendre une respectabilité. A celles que les méandres de l'oubli ont englouti, elle s'attache à redonner une forme, à défaut d'une identité. C'est par l'aspect de camées qu'elle va restituer une place à des femmes éloignées de la société. Ancien joyau bourgeois constitué d'une pierre fine ciselée présentant une figure en relief, qui évoque également les médailles, cet attribut rappelle la préciosité des bijoux et leur traditionnelle association à la nature féminine. Ces formes évoquent également les

médallions miniatures, portés en sautoir ou posés sur un chevet pour immortaliser les traits de l'être aimé. Cependant l'artiste les réalise dans une échelle plus importante et qui, de ce fait, revient à les mettre sur le même rang que des portraits de profil qui reprennent la posture académique où le modèle de noblesse et de gravitas, pose dans une attitude sereine et satisfaite gravé ou peint pour l'éternité et souvent réalisé au cours de la Renaissance à l'occasion d'une demande en mariage. La convention du portrait classique s'en trouve bousculée dès lors que l'on apprend que les visages reproduits dans cet ensemble proviennent d'archives policières. Les jeunes femmes qui figurent dans les mandorles précieuses réalisées en porcelaine blanches sont en réalité des repris-es de justice jetées dans les prisons de la fin du XIX^e siècle et début XX^e pour des faits souvent bien peu répréhensibles. Ces figures sont utilisées en substitution d'autres visages de femmes qui, elles, ont bel et bien disparu, dans l'anonymat le plus complet puisque envoyées en Guyane pour s'unir de force avec des bagnards. Qui va aimer ses femmes ? Qui prendra soin d'elles ? Qui les gardera en mémoire ? Par son choix du sujet et la forme qu'elle lui donne Rachel Labastie les sort des oubliettes, elles qui étaient en disgrâce dans la société se voient réhabilitées et sauvées.

Dans *Le cœur du corps*, une boîte de bois constituée d'une caisse de transport, l'artiste emplit l'espace d'argile crue qui ne sèche pas et dans un geste précis marque en son centre une trace en forme d'entaille à mains nues qui évoque autant une vulve qu'une cicatrice. Dans le même esprit elle réalise un *Retable* en associant trois caisses dont la forme rappelle vraiment les triptyques de devant d'autel avec des volets qui se referment. L'artiste place un calice dans la partie centrale qui rappelle le motif codifié des transporteurs peint sur les caisses en bois et qui indique la fragilité du contenu, mais aussi symbolise la transmutation qui opère dans le vase sacré au cours de l'eucharistie, et évoque l'ensemble des feuilles qui protège le pistil l'organe femelle des plantes à fleurs et donc la fleur en développement.

Plus loin, des haches sont plantées dans le mur pour convoquer de façon allusive une certaine forme de violence dont elles ne peuvent être porteuses étant elles-mêmes terriblement fragiles puisque réalisées en céramique dont la forme s'est courbée à la cuisson.

Dans l'ensemble de son corpus d'œuvres se dégagent deux formes récurrentes : le cercle et la ligne droite. *La Roue d'osier* qui tourne sur elle-même, le *Foyer*, l'*Entrave de cou*, les *Entraves* (poignets ou chevilles), et dans une autre mesure, *Ailes* comme les camées des *Eloignées*, toutes ces pièces témoignent de l'importance de la ligne arrondie. Et ce n'est pas par hasard si le cercle, symbole le plus répandu dans la nature, chargé d'une signification universelle, une des premières formes tracées par les humains, sans commencement ni fin, évocateur des cycles du monde naturel, symbole d'éternité, de perfection et d'infini, prend une place prépondérante dans le travail de Rachel Labastie. Comme pour contrebalancer l'importance de la courbe, la ligne droite reste dominante dans l'ensemble des autres pièces de l'artiste. Cette ligne, à l'oblique ou à la verticale symbolise le mouvement et le dynamisme. Son sens de lecture revêt une importance capitale puisqu'elle se positionne en synonyme de progression et d'ascension, elle tire vers le haut et élève l'esprit. Cette forme apparaît dans les supports des *Eloignées*, comme des porte-bijoux, dans les *Bâtons*, dans les tableaux caisses, dans les *Entraves* lorsqu'elles sont présentées fixées au mur, dans *Des Forces* où les mains jointes en

marbre de Carrare sont mises en tension à l'aide de sangles de plastique bleu. En leur donnant forme, la sculptrice a besoin d'éprouver la résistance et la nature de chaque matériau. Elle utilise le marbre, le verre, le bois, l'osier, la terre crue et cuite, l'argile sèche ou humide, le grès, la céramique, la porcelaine par un travail artisanal et ancestral qui l'intéresse tout particulièrement. Pour elle, chaque matière porte un sens, une émotion qui va permettre de transmettre au plus juste la sensation qu'elle souhaite nous laisser percevoir. Nous l'avons compris, Rachel Labastie parle de matériau, de matière, de transformation, de poids, d'espace, et aborde ainsi les questions fondamentales de la sculpture et la dualité incarnée dans la matière en transformation. Elle aime le rapport au temps et à l'expérience qu'induit la céramique, la terre crue ou cuite. De cette de la lutte incessante et immémoriale de l'homme avec la matière, elle produit des objets qui interrogent sur la condition humaine,

l'identité et les notions d'aliénation. Temps, entrave, enfermement, vanité, mais aussi liberté, transmission, héritage, partage, force du lien, importance du feu, du foyer au sens de la maison, de la famille sont les thématiques qui reviennent dans l'ensemble de son œuvre et dans le fil de ses réflexions. Les deux expositions dialoguent l'une avec l'autre et sont réunies dans un superbe livre qui assure la continuité du regard que l'artiste porte aux objets et au monde en accentuant cette réflexion nouvelle sur la présence/absence du corps de ces femmes écartées du monde. A Bruxelles, la direction du musée a également invité l'artiste à choisir une œuvre de la collection et réaliser une pièce en rapport. Rachel Labastie s'est concentrée sur le célèbre *Marat assassiné* peint par David et a présenté son pendant intitulé *Charlotte* sur le même principe que les *Eloignées*. Elle s'est basée sur le procès qui a été fait à Charlotte Corday où l'accusée avait toutes les peines du monde à faire admettre que son crime était d'ordre politique. Il était en effet impensable en cette fin du XIX^e siècle que la femme soit dotée d'une pensée politique alors qu'elle était perçue simplement capable d'acte de pure folie ou conduite par la jalousie. Ainsi cette œuvre pose en postulat cette affirmation : « La femme a le droit de



Portrait aux ailes de Rachel Labastie. ©Rachel Labastie, photo Nicolas Delprat, courtesy de l'artiste ; galerie Analix Forever, et Adagp, Paris

monter sur l'échafaud ; elle doit avoir également celui de monter à la Tribune », de l'article 10, de la Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne, écrite par Olympe de Gouges en 1791.



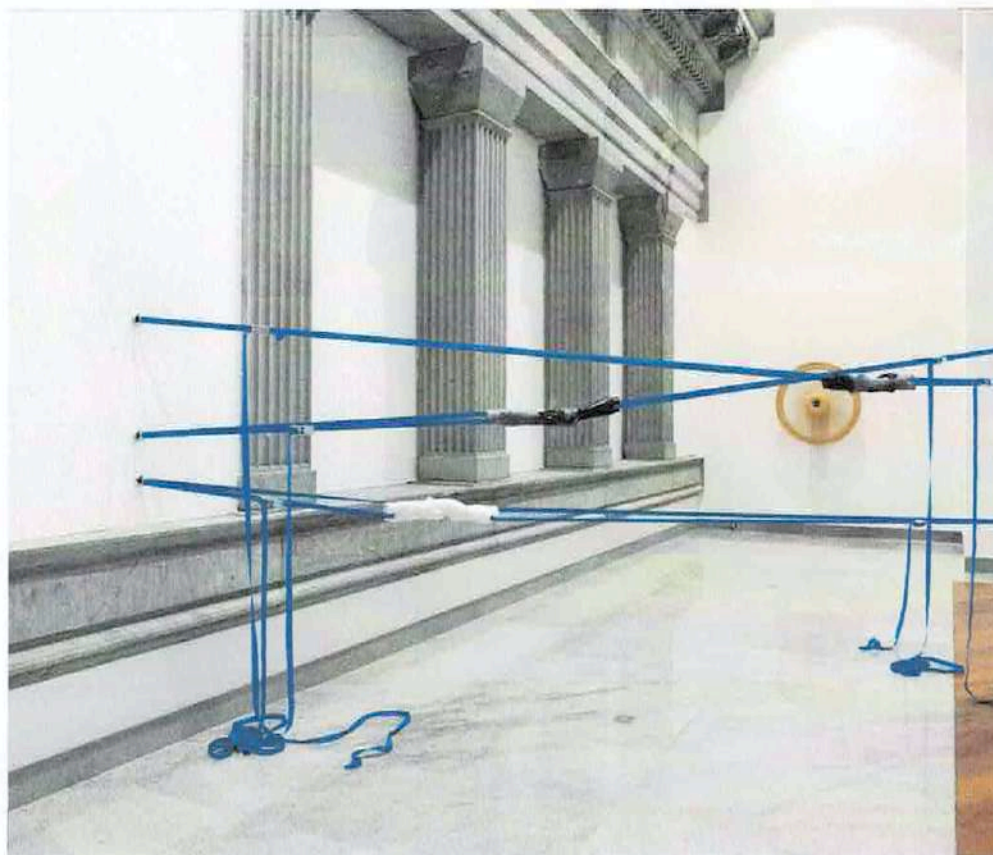
Charlotte, Rachel Labastie, 2021. ©Rachel Labastie, photo Kristien Daem, courtesy de l'artiste ; galerie Analix Forever, et Adagp, Paris

Contact> *Les Eloignées*, jusqu'au 27 février, Abbaye de Maubuisson, Saint Ouen l'Aumône. Livre : *Rachel Labastie, Les éloignées, Remedies, Lienart éditions*, 2022

Image d'ouverture> *Retable*, Rachel Labastie, 2021. ©CDVO Catherine Brossais, courtesy de l'artiste ; galerie Analix Forever, et Adagp, Paris

Rachel Labastie, Remedies

Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique



Rachel Labastie, Remedies

J'ai découvert l'artiste, Rachel Labastie, lors d'une très impressionnante exposition sur le littoral de Biarritz, à Anglet, en 2016 (1), sous la direction de Paul Ardenne. La barque rougeoyante qu'elle avait façonnée, qui gisait sur la lande immense, non loin de la mer, reste présente dans notre mémoire. Profondément liée aux éléments naturels : terre cuite, grès, céramique, le bois, la porcelaine modelée, elle prend à bras le corps toute une panoplie d'éléments pour construire son univers, ses fictions et sa perception du monde à travers un regard critique et ludique, d'une certaine manière. Chaque exposition, conçue ces dernières années, est une occasion pour nous de découvrir ses diverses préoccupations stylistiques et conceptuelles. Ses objets sculptés, ses céramiques, ses bois, ainsi que son installation intitulée "Des Forces" : des bras de marbre tendus, qui délimitent un espace du musée et participent d'une scénographie pleinement réglée.

Pour cette exposition, à Bruxelles, dans un cadre magnifique, elle a déployé un ensemble thématique, qui évoque les contraintes physiques et mentales dans nos sociétés. Ses éléments de réflexion et ses matériaux se combinent pour refléter des préoccupations personnelles et publiques, historiques pourrait-on dire, plus larges. Se dégage de ce déploiement plastique une grande force et une attention particulière dans les détails des œuvres présentées (une trentaine environ), liées directement à l'immersion de son corps dans la sculpture. Sa résidence aux Musées royaux l'a porté vers un dialogue très particulier avec un tableau de la collection permanente, "La mort de Marat" de Jacques-Louis David (1793), qu'elle a choisi et qui ouvre

J'ai découvert l'artiste, Rachel Labastie, lors d'une très impressionnante exposition sur le littoral de Biarritz, à Anglet, en 2016 (1), sous la direction de Paul Ardenne. La barque rougeoyante qu'elle avait façonnée, qui gisait sur la lande immense, non loin de la mer, reste présente dans notre mémoire. Profondément liée aux éléments naturels : terre cuite, grès, céramique, le bois, la porcelaine modelée, elle prend à bras le corps toute une panoplie d'éléments pour construire son univers, ses fictions et sa perception du monde à travers un regard critique et ludique, d'une certaine manière. Chaque exposition, conçue ces dernières années, est une occasion pour nous de découvrir ses diverses préoccupations stylistiques et conceptuelles. Ses objets sculptés, ses céramiques, ses bois, ainsi que son installation intitulée "Des Forces" : des bras de marbre tendus, qui délimitent un espace du musée et participent d'une scénographie pleinement réglée.

Pour cette exposition, à Bruxelles, dans un cadre magnifique, elle a déployé un ensemble thématique, qui évoque les contraintes physiques et mentales dans nos sociétés. Ses éléments de réflexion et ses matériaux se combinent pour refléter des préoccupations personnelles et publiques, historiques pourrait-on dire, plus larges. Se dégage de ce déploiement plastique une grande force et une attention particulière dans les détails des œuvres présentées (une trentaine environ), liées directement à l'immersion de son corps dans la sculpture. Sa résidence aux Musées royaux l'a porté vers un dialogue très particulier avec un tableau de la collection permanente, "La mort de Marat" de Jacques-Louis David (1793), qu'elle a choisi et qui ouvre l'exposition dans le grand hall du musée. Une œuvre imaginée comme un "hors-champ". Une nouvelle interprétation, une évocation avec un point de vue singulier : montrer la tête de Charlotte Corday, céramique en médaillon - celle qui assassina Marat.

Plusieurs séries d'œuvres constituent cette exposition : les Entraves, les Bâtons, les Forces, les sculptures réalisées notamment à Carrare, les tableaux-caisses, les Pieds, les ossements et têtes réalisés en grès avec une installation de céramique qui évoquent d'une certaine manière la condition humaine. Les bâtons, qui sont piqués de tessons de céramique, proviennent d'un séjour en Espagne (Navarre). Cette artiste prolifique emploie divers matériaux : le bois noble, l'osier, la terre, l'argile, la porcelaine, le grès, le marbre, qui distillent une atmosphère qui nous plonge dans une sphère d'éléments singuliers qui évoquent un écosystème attractif par sa forme de "naturalisme". Les pieds de femmes en argile sont bien ancrés dans les socles ; le retable renvoie simultanément à un espace profane et à un espace sacré, où le verre, le calice instaure une fragilité. Sur un mur, nous avons des haches en céramique grise qui sont plantées dans la pièce principale de l'exposition. Non loin, dans un espace circonscrit, ce sont les "Forces", ces bras de marbre tendus avec des sangles bleues. Cette œuvre dans son ensemble respire la sensualité, l'approche physique de l'artiste, son corps projeté dans la matière utilisée... Les mains de Rachel Labastie révèlent une force qui habite toutes ses créations.

Je voudrais citer à son propos, l'historien d'art, Henri Focillon (1881-1943), dans son remarquable *Éloge de la main*. Il écrivait que "la possession du monde exige une sorte de flair tactile. La vue glisse le long de l'univers. La main sait que l'objet est habité par le poids, qu'il est lisse ou rugueux... L'action de la main définit le creux de l'espace et le plein des choses qui l'occupent. Surface, volume, densité, pesanteur ne sont pas des phénomènes optiques. C'est entre les doigts, c'est au creux des paumes que l'homme les connut d'abord." Il continuait par ces mots : "Je ne sépare la main ni du corps ni de l'esprit. Mais entre esprit et main, les relations ne sont pas aussi simples que celles d'un chef obéi et d'un docile serviteur. L'esprit fait la main, la main fait l'esprit."

Cette profonde pensée est à l'œuvre chez Rachel Labastie. Faisons un flash-back dans le

temps pour évoquer quelques mots de Robert Lebel qui disait à propos de la conception d'une œuvre d'art que : "toute expression est proposition d'une conduite, toute interrogation recherche d'une conduite." Dont acte ! Je vous invite à découvrir le travail de cette artiste qui ne cesse d'ouvrir les portes vers l'infini.

*Patrick Amine
Bruxelles, novembre 2021*

Rachel Labastie, Remedies, du 15-10-2021 au 13-02-2022
Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique
Rue de la Régence, 3 - 1000 Bruxelles - tél. : +32 2 508 32 11
Commissaire de l'exposition : Sophie Hasaerts.

Et en ce moment à l'Abbaye de Maubuisson (France) : LES ELOIGNEES - 3/10/2021 - 28/02/2022. (1)2016 - Anglet - La littorale, Biennale d'Anglet, France, commissaire Paul Ardenne.

Note :

Nous pouvons voir dans les expositions des Musées Royaux : Amé Mpane, le premier artiste congolais à exposer aux Musées royaux, il partage son temps entre Kinshasa, sa ville natale, et Bruxelles, son lieu de résidence, ce qui lui permet de poser un regard dynamique sur l'histoire de l'art mais aussi sur l'histoire des civilisations. A l'invitation des Musées royaux de choisir un chef-d'œuvre à revisiter parmi ses collections, la réponse s'est imposée à Aimé Mpane : Quatre études de la tête d'un Maure (1614), de Peter Paul Rubens. Et une exposition notamment de l'artiste, Fabrice Samyn, à voir.

www.fine-arts-museum.be

BILLET DE BLOG 27 FÉVR. 2022



guillaume lasserre

Travailleur du texte

[Abonné-e de Mediapart](#)

Rachel Labastie, la matière au corps [✎ Éditer](#)

Retour sur la récente double actualité de la sculptrice française installée à Bruxelles où les Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique invitaient à une traversée dans treize années de création tandis que l'Abbaye de Maubuisson évoquait avec « les éloignées » le travail sur l'exclusion des femmes au XIX^e siècle. Deux expositions qui parlent de résistance humaine et de résilience.

[Signalez ce contenu à notre équipe](#)



guillaume lasserre

Travailleur du texte

[Abonné-e de Mediapart](#)



guillaume lasserre

Travailleur du texte

[Abonné-e de Mediapart](#)

Rachel Labastie, la matière au corps

Par Guillaume Lasserre

On a du mal à y croire mais Rachel Labastie (née en 1978 à Bayonne, vit et travaille à Bruxelles) est seulement la seconde artiste femme à qui les Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique consacrent une exposition monographique. Sous le commissariat artistique de Sophie Hasaerts, elle est l'une des deux faces de

« *Remedies* », double exposition personnelle qu'elle partage avec Aimé Mpane, premier artiste congolais invité à exposer dans l'institution royale. Presque simultanément, elle présente à l'Abbaye de Maubuisson, en région parisienne, une histoire de déportation, celle par le gouvernement français des prisonnières en Guyane, orchestrant par le biais de la création artistique le retour de ces « *Éloignées* » pour leur rendre un peu de leur existence.

Rachel Labastie a pour matière de prédilection la terre, celle qui nourrit, la matrice d'où tout naît et où tout retourne, ce qui ne l'empêche pas de travailler un large éventail de matériaux, du marbre au bois, de l'osier à l'argile crue, de la porcelaine au grès. Car c'est bien la matière qui occupe la place centrale de son art. Créant des formes à la fois séduisantes et dérangementes, l'artiste joue sur l'ambiguïté pour affirmer un regard critique.

Parler de la mémoire

À Bruxelles, Sophie Hasaerts effectue une sélection parmi les œuvres réalisées entre 2008 et 2021, proposant ainsi une traversée dans le travail des treize dernières années de l'artiste. L'exposition débute avec une paire d'ailes (2008) iconique, des ailes d'ange que le poids semble clouer au mur, celle de Rachel Labastie, celle de la création. Elle est modelée en grès que l'artiste travaille avec des pains d'argile, ce qui donne l'effet de poids. Cette première pièce est la seule de l'exposition qui soit émaillée. Une sélection d'entraves en porcelaines, série commencée en 2008 et toujours en cours, prolonge le parcours.

L'artiste travaille sur l'archivage. Les « *Entraves* » donnent forme à l'idée de l'entrave « *et nous permettent de penser leur réalité, premier pas vers une libération qui reste hypothétique*^[1] » écrit Barbara Polla dans le catalogue qui accompagne les deux expositions. L'artiste présente ici une typologie à la fois poétique et dénonciatrice de l'esclavage autant que de la prison, et au-delà, de l'illusion d'un monde sans entrave que celles-ci soient familiales, physiques ou politiques, économiques, idéologiques ou mentales. Chaque pièce est modelée à la main. Le choix de la porcelaine, matériau raffiné, civilisé, ne rend les pièces que plus perverses. Une « *entrave de cou* » (2020) exécutée en deux matériaux, porcelaine et argile crue, part d'une forme existante, le tour de cou que l'on mettait aux esclaves fuyards. Le rapport au corps s'exprime ici par son absence et ses contraintes.

Un foyer (2011) envisagé telle une vanité, présente les premières représentations du corps, qui apparaît dans son travail par fragments. Au centre de l'âtre, des ossements proviennent indubitablement de plusieurs corps humains. Le cercle formé par le foyer

devrait être le lieu du rassemblement, de la transmission de l'histoire. Il est ici le lieu de la destruction humaine, le foyer cannibale. Tous les éléments sont issus de la même matière terre, ce qui les différencie, c'est la cuisson. L'artiste cuit les plaques à très faible température, environ 700 degrés, avant de les éclater, puis de les recuire à 1200 degrés. Fascinée par l'archéologie, elle entretient un rapport particulier à la transformation. La série « *Des Forces* » donne à voir des avant-bras, deux par deux à priori de personnes différentes, qui se serrent, ici en marbre blanc de carrare, là en marbre noir poli, là encore en marbre noir brut. Les avant-bras sont mis en tension à l'aide de sangles qui ne sont autres que celles utilisées dans le transport d'œuvres d'art.

Hommage à sa grand-mère maternelle yéniche[2], « *Djelem Djelem* » donne à voir une grande roue en osier – matériau de prédilection de la communauté – qui tourne lentement telle une métaphore du temps et du voyage, un « *voyage circulaire comme celui de Sisyphe, un voyage pour survivre, partir et revenir*[3] » écrit encore Barbara Polla. L'artiste parle ici d'une histoire qui la constitue au plus profond d'elle-même, en révélant la violence inhérente à la précarité des populations nomades. L'œuvre parle également du matériau. Rachel Labastie entretient un rapport particulier à l'artisanat, plus spécifiquement à l'osier, dernier artisanat humain.

Fruit d'une résidence organisée par COOP, association pour la promotion de l'art contemporain au Pays Basque, les « *Bâtons* » (2017) réalisés à partir de morceaux de céramique trouvés à Egulbatî ravivent le souvenir du village de Navarre abandonné. Les bâtons de céramique liés à l'argile sont cuits dans le village. L'artiste y réalise un four sommaire en creusant dans la terre un grand trou qu'elle tapisse de tuiles. Pour l'occasion trou qu'elle tapisse de tuiles, Pour l'occasion, elle organise une cérémonie vernaculaire autour d'une veillée.

Habiter la terre

Pour la série des « *tableaux caisses* », Rachel Labastie travaille sur des fonds de caisse de transport devenus châssis, une argile qui ne sèche pas, une terre vivante. En quelques gestes, elle évoque une vulve – la couleur rouge renvoyant à la chair – dans une pièce qu'elle prend soin d'intituler « *le cœur du corps* », érigeant ainsi le sexe féminin en essence même du corps. Véritable alchimiste, l'artiste passe énormément de temps à fabriquer. Pour elle, la création est un combat au sens où elle engage dans un rapport physique avec la matière. Pour la composition de son retable, elle reprend la forme du verre stylisé, illustration du sigle international « fragile » apposé sur les caisses de transport donnant aussi le sens dans lequel l'objet doit être saisi, pour en faire un calice, simplement par déplacement, en l'installant au centre de l'œuvre, au cœur de cette argile crue. En un geste, l'iconographie des symboles internationaux devient sacrée et, à travers elle, la dimension de la création artistique. Présentée au mur, une série des haches vient terminer l'exposition bruxelloise. Elles s'inscrivent dans le prolongement du bras, les déformations provenant de la cuisson.

Dans le hall des musées royaux est installée une œuvre réalisée en dialogue avec l'un des chefs-d'œuvre des collections de l'institution. « *Charlotte* » (2021) fait le lien avec l'exposition de l'Abbaye de Maubuisson. Elle propose une lecture alternative d'un moment de l'Histoire, le contre-champ en quelque sorte du fameux tableau que Jacques-Louis David peint en 1793, « *Marat assassiné* ». Avec cette pièce, rappelant dans sa forme

un porte-bijou autant qu'un échafaud, une potence, une guillotine, Rachel Labastie engage une réflexion sur la façon dont les femmes sont perçues dans la société, précisément ici sur la dépréciation du rôle de leur « pensée politique dans les révolutions sociétales passées et présentes », comme si l'on niait aux femmes la possibilité du crime politique en les enfermant dans le crime passionnel. Sur l'armature en bois courent deux chaînes en porcelaine prenant naissance dans les entraves posées au sol, et se terminant en camées. Sur l'un est représentée la figure de Marie-Charlotte de Corday d'Armont (1748 – 1793), meurtrière de Marat, sur l'autre est apposée sa signature.

En même temps que l'exposition bruxelloise, Rachel Labastie investit une ancienne abbaye cistercienne devenue centre d'art contemporain du Département du Val-d'Oise, en région parisienne. À l'Abbaye de Maubuisson, l'artiste choisit de rendre compte des conditions de vie de deux communautés de femmes exclues de la société au XIX^e siècle. Condamnées pour petite délinquance, les « reléguées de Guyane » étaient envoyées dans ce qui était encore une colonie française pour épouser les forçats. À leur arrivée, elles étaient confiées aux sœurs de l'Abbaye de Saint-Joseph-de-Cluny. L'artiste fait de l'abbaye de Maubuisson un lieu ambivalent contenant plusieurs récits, de l'exil forcé au voyage, à la transformation des corps. Un retable d'argile crue, une entrave, conduisent à la série de sculptures « *les éloignées* », portraits de femmes représentées dans des camées en porcelaine. Ils sont inspirés des photos d'identité de prisonnières détenues à Paris à la même époque car il n'existe aucune archive photographique des reléguées. Avec cette œuvre, Rachel Labastie rend hommage à ces femmes invisibilisées, déchues de leur état civil. Elles furent 519 à subir ce sort entre 1887 et 1905. Arrivées dans la calle du bateau, elles finirent leur vie dans une fausse commune.

Rachel Labastie développe un travail artistique viscéral, chargé d'une mémoire personnelle qui, dans un jeu permanent de forces contraires, interroge les notions d'enfermement, de servitude et de transmission. « Les thèmes de servitude et de transmission. « Les thèmes de l'artiste ne sont ni neutres ni innocents. Ils parlent de la violence du monde, et montrent que l'artiste ne se contente pas de réévaluer un travail artisanal, ancestral, d'engager son corps dans la sculpture, d'éprouver la résistance et la nature de chaque matériau au prix d'un réel effort physique et d'une patience infinie, mais que son art vise à bouleverser notre perception du monde et des choses[4] » écrit Marie-Laure Bernadac. Entre mémoire et rituel, l'artiste compose une œuvre qui pose un regard critique sur les modes d'aliénation, physique ou mentale, produits par notre société. « Rachel Labastie doit l'estime qu'inspire sa création à un choix résolu : la mise en forme de la force[5] ». L'artiste envisage l'art comme un espace de résistance, un lieu de combat avec la matière qui ne peut s'achever que dans l'épuisement. Pour Rachel Labastie, la création plastique s'apparente à un sacerdoce, une manière d'être au monde.

[1] Barbara Polla, « Une musique qui vient de loin », in *Rachel Labastie, Les Éloignées, Remedies*, publié à l'occasion des expositions *Remedies* au Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, et *Les Éloignées* à l'Abbaye de Maubuisson, 2021.

[2] En France, les Yéniches sont aussi appelé « Tsiganes suisses » en raison de leur langue mélangeant l'allemand, le suisse allemand et le romani. Ils sont présents en Suisse, Allemagne, Autriche et France, privilégiant des régions germaniques comme l'Alsace pour la France. La population est d'environ 300 000 personnes. [3] Barbara Polla, *op. cit.*

The Spirit of the Eye

A personal analysis of our visual worlds

≡ Menu

Rachel Labastie, the art of the matter

□ F.Donini Ferretti □ Contemporary Art □ 2 mai 2019 □ 3 Minutes
Sans feu ni lieu, at Eleven Steens, 25 April 2019 – 29 June 2019

I visited by chance rather than by design the show of Rachel Labastie, at Eleven Steens, and have no regrets: this young artist with a nomadic background of *yéniche* origin is moving, convincing, and remarkably articulate.

A youth of many hardships, brightened by the presence and wisdom of a beloved grand-mother, has instilled in this solar personality a purposefulness, an honesty, and an understanding of the contradictions and vicissitudes inherent to human life that are little short of admirable amidst the mixture of cynicism and ideological stubbornness, whether real or feigned, which characterize much of a generation.





Rachel Labastie works with matter: clay, ceramics, terracotta...and of course fire, the *god* of transformation, of transmutation: she is rooted in the real world. But she also expresses very subtle and powerful ideas, rather than concepts. For nomads, the hearth is where stories are told, families kept together, and tradition transmitted: fire welds the past with the present, and the members of the group one to the other. But fire is also the medium of transformation of the raw into the cooked, to quote Lévi-Strauss, the water into steam, the clay into a brick or a vase.

The work of Rachel Labastie is entirely built around paradoxes of the matter, which force us to meditate about the possibility of a synthesis, a middle way, an equilibrium between the high and the low, the good and the evil, freedom and power which is ultimately the *torn* nature of the human condition.

We see a tree branch made of clay, which would normally bend but does not; we see hands holding each other while powerful forces, materialized by lashing straps, tear them apart, and these hands and arms are made of glass or ceramics which express fragility; we see slaves shackles made out of ceramics – and *which* slavery are we witnessing here ? – as if they could be broken at will, but are not; we see blackened terracotta skulls and bones in the hearth as if death manifested itself at the very heart of the ritual of life; we see a wooden church which is without windows or doors, but manifests the undying aspiration of humans to find a meaning to their lives, even though perhaps this meaning is impenetrable, or the institution which is in charge of showing a path is closed on itself. We see axes planted into the wall, their handles bent by the effort, and these axes are made of ceramics...





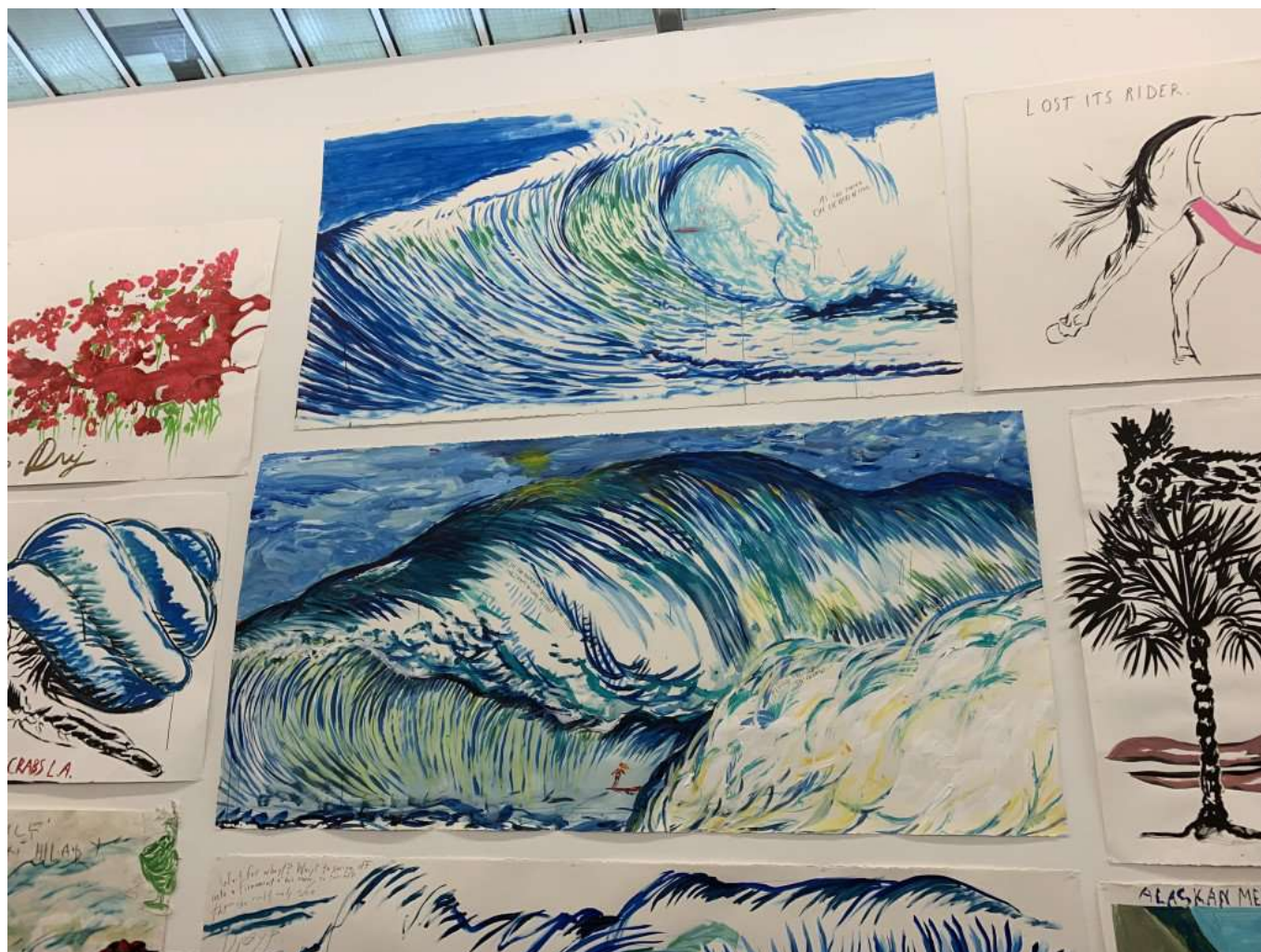
The plasticity of uncooked clay, which forms a manner of carpet on which the artist walks during her performance, while singing the gipsys' hymn *djelem djelem* with an impressively powerful voice, is all together a reminder of time passing – a *vanitas* if you will – as we never tread the same soil, a metonymy of humans *made of clay* according to the myth of Genesis, and an exhortation to act our lives, since such is the clay that what we are to model. Rachel Labastie has mastered many of the techniques which involve cooking and modelling clay, or firing ceramics; never does she seem to indulge into any *ornament*. The power of her intuitions is never diminished, enhanced or concealed by any *embellishment*, or by the artifice of any *trope*; no colour is added to the original colour of matter itself. One could call it an *honesty* of art, if by honesty we intend precisely that the idea or the emotion is a genuine concern and emotion of the artist herself, and that she conveys it without the weaponry of any seduction. Her rethorics mostly consists in the contrast or complementarity between the intrinsic qualities of the materials used and the meaning they are meant to express.

Publié par F.Donini Ferretti



[Voir tous les articles par F.Donini Ferretti](#)

[Propulsé par WordPress.com.](#)



18 OCTOBRE 2019 / DANS ACTUALITÉS, EXPOSITIONS / PAR LEYDIER RICHARD

DANS LE PANIER D'ARTPRESS : R. PETTIBON ET R. LABASTIE

ŒUVRES FICTIVEMENT ACHETÉES PAR RICHARD LEYDIER.

RAYMOND PETTIBON, GALERIE ZWIRNER, PARIS, ET RACHEL LABASTIE, GALERIE ANALIX (GENÈVE), GALERISTES, CARREAU DU TEMPLE, PARIS, 18-20 OCTOBRE 2019.

Suite de notre série, artpress remplit encore son panier : en galerie, chez David Zwirner, tout juste installé à Paris, et à Galeristes.

On m'a demandé de choisir une œuvre que je pourrais acheter en cette semaine d'inaugurations, j'en ai sélectionné deux. Bien sûr, il s'agit de tomber amoureux, et non d'envisager un investissement.

Mercredi soir a ouvert, à Paris, la galerie parisienne de David Zwirner, le galeriste new-yorkais. Il s'est installé dans les anciens locaux de ce qui fut la galerie du très respecté Yvon Lambert, puis la VNH Gallery. Le lieu était bondé. Sûrement beaucoup de gens de la mode, attirés par les paillettes. Ils savaient que Zwirner est quelqu'un d'important, mais ils n'avaient peut-être jamais entendu parler de Raymond Pettibon, dont les dessins ornaient, du sol au plafond, les murs de cette nouvelle adresse. Tout juste savaient-ils encore peut-être que Pettibon avait autrefois réalisé des pochettes de disques pour Sonic Youth ou Black Flag. Or, Pettibon est un immense artiste, sa rétrospective au New Museum de New York, il y a trois ans, le montrait. Ici, on trouvait notamment des dessins de surfeurs que j'aurais bien emportés avec moi. Autant je parviens à reconnaître les vagues représentées dans les dessins de Robert Longo, savoir s'il s'agit de Teahupoo (Tahiti) ou de Pipeline (Hawaii), autant celles de Pettibon m'apparaissent davantage comme des fantômes, une métaphore de l'adversité de la vie.

Au salon Galeristes, je suis tombé en arrêt devant un triptyque de Rachel Labastie sur le stand de la galerie Analix, laquelle consacrait l'intégralité de son espace à l'artiste pour un solo show. Labastie a réalisé ces nouvelles œuvres en terre après avoir visité la grotte de Lourdes. Elles sont faites d'une argile que l'artiste fabrique et qui ne sèche pas. Elle rejoue ici le retable religieux, et l'œuvre conserve le souvenir de cette paroi rocheuse devenue lisse à force d'être caressée par des mains pieuses. La terre garde la trace d'un calice ayant contenu un *sana sacré*. Dans d'autres tableautins, la terre s'ouvre sur un trou qui évoque autant

des stigmates qu'une vulve. Ou bien l'artiste a imprimé des gravures après avoir frappé une plaque de cuivre avec une hache.

Richard Leydier



Rachel Labastie, stand galerie Andlix (Genève), Galeristes, Carreau du temple, Paris, 2019

Couv. : Raymond Pettibon, galerie Zwirner, Paris.

AUCUN COMMENTAIRE

Désolé, le formulaire de commentaire est fermé pour l'instant.

Search for:

[newsletter](#) [mentions légales](#) [confidentialité](#) [à propos](#) [contact](#) [abonnement](#)

artpress



INTERVIEWS

SYLVAIN LEVY, collectionneur

Collectionneurs depuis plus de trente ans, Sylvain Levy, sa femme Dominique et, désormais, leur fille Karen s'investissent dans la DSL collection consacrée à l'art contemporain asiatique.

➔ Quelle est votre définition du collectionneur ?

Aujourd'hui, on a tendance à qualifier un collectionneur par des chiffres... Je collectionne depuis 34 ans avec ma femme Dominique. Au début, collectionner était un parcours. La collection était un voyage qui permettait de s'enrichir spirituellement.

➔ Quels sont vos critères de réussite ?

Pour une collection qui s'ouvre au public comme la nôtre, il faut d'abord qu'elle soit influente, accessible et singulière. C'est aussi et surtout un vrai projet culturel dans lequel on essaie de mélanger harmonieusement trois choses : une aventure familiale, une collection que l'on essaie de garder la plus contemporaine possible en la limitant à 380 œuvres et en la renouvelant à 10 %, et enfin une qui reste dans son temps avec l'utilisation des nouvelles technologies.

➔ Vous collectionnez l'art chinois contemporain...

J'ai un parcours dirigé vers la Chine, une vision qui m'est propre et qui n'a pas d'autorité. Car dans l'art il n'y a pas de vérité. Nous nous sommes mis à collectionner l'art contemporain chinois car nous considérons que l'art est le miroir d'une société. Aujourd'hui encore plus, la société chinoise connaît des transformations techniques en



© COURTESY VADA

➔ Comment communiquez-vous sur votre collection ?

À travers un musée virtuel, des prêts le plus souvent possible... Ce qui est important c'est de devenir une plateforme d'idées, que DSL devienne une identité culturelle contemporaine et atemporelle.

➔ Vous participez à la foire Asia Now...

Le marché est "focusé" sur les mêmes artistes donc on a besoin de nourrir la diversité. Asia Now en fait partie. L'Asie très présente économiquement est culturellement quasi absente dans les institutions et dans les foires. C'est pourquoi on soutient Asia Now...



Sylvain et Dominique Levy ont constitué l'une des plus grandes collections d'art contemporain chinois au monde.

Desiree Tham. *Feng Shui Objects*, 2019.

termes de vitesse et de dimension. Une énergie qui peut être créatrice et destructrice d'ailleurs. L'art contemporain de cette société reflète cette énergie.

RACHEL LABASTIE, artiste

La galerie Analix Forever consacre un solo show intitulé *Envers et contre tout* à l'artiste Rachel Labastie à la foire Galeristes. Nominée pour le prix FILAF/Galeristes, prix du meilleur livre d'art contemporain, Rachel Labastie présente une superbe sélection de son travail sur la totalité du stand.

➔ Que présentez-vous sur le stand ?

Je montre un choix d'œuvres parmi mes créations les plus récentes : dessins, gravures, sculptures dans mes matériaux de prédilection, le verre,

l'argile crue, le marbre, la paraffine et la céramique. Dans mon travail, le rapport au corps est très important. Car il est à la fois présent et absent par les traces qu'il laisse sur la matière.

➔ Quelle est la pièce la plus accessible du stand ?

C'est *Mains*, une sculpture en

argile représentant des mains jointes dont on ne sait pas si elles sont en position de prière ou de lutte. Elles parlent de ce désir de transcendance ou de destruction qui fonde la nature humaine.

➔ La plus chère ?

Celle intitulée *Des forces*, réalisée en marbre blanc de Carrare avec des sangles de transport. Si le marbre blanc revisite la sculpture classique, les sangles de transport bleues ajoutent une tension avec l'espace.

Et votre toute nouvelle œuvre ?

Venus, dans un marbre noir habituellement réservé à l'architecture. Alors que la matérialité du marbre tire *Venus* vers la terre, sa posture évoque la légèreté, le désir de s'envoler, d'échapper à sa condition terrestre.



Venus, sa dernière œuvre est exposée dans un jardin de sculptures dans le Sud-Ouest.

■ Envers et contre tout, solo show de Rachel Labastie /Galerie Analix Forever.
18 au 20 octobre. Galeristes.
2, rue Perrée, 3^e. www.galeristes.fr
et www.rachellabastie.net



Rachel Labastie.
Portrait aux Ailes,
2019.

artvisions●●



Rachel Labastie, RACHEL LABASTIE, Sans feu ni lieu,

Eleven Steens, Bruxelles, Du 24 avril au 29 juin 2019

Rachel Labastie crée une oeuvre venue de la nuit des temps. Avec ses mains, l'artiste donne une nouvelle vie aux matériaux que sont la porcelaine, la céramique, l'argile, le marbre ou le verre. Et livre des installations de l'ordre du sacré.

Elle a les yeux, les cheveux noirs. Elle pourrait être l'héroïne d'un roman de Marguerite Duras. La douceur de la voix de Rachel Labastie déchire l'âme lorsqu'elle parle de ses oeuvres. Parcours, arrêt, contemplation. Et le regard et le corps du visiteur d'être déstabilisés par tellement, oui tellement de forces pour réussir l'exploit d'une délicatesse, d'une tendresse, voire d'une détresse absolue. Suspendus à un clou, de gigantesques *Entraves* de porcelaine blanche caressent les murs comme un collier de pétales monumentaux et subtils acceptés par un frêle cou consentent. « Peut-être s'agit-il de ces entraves les moins visibles que nous portons pourtant tous, celles de nos « prisons » intérieures ? », se demande l'artiste lors d'un entretien avec Caroline Engel. Ni cri, ni hurlement. Seule une attache sensuelle et affolante. Une vision.

Elle a des flammes dans les yeux. Les cheveux noirs et épais de ses ancêtres yéniches tombent sur ses épaules. Salopette en jean et chemise à carreaux, Rachel Labastie dirige le visiteur dans une atmosphère métaphysique et initiatrice. Elle nomme ses oeuvres. Calice. Retable. Foyer. Territoire. Enlissement. « La belle échappée »... résonnent dans l'espace et claquent en

tombant sur le sol. Des titres qui énoncent l'Homme disent tout dans leur simplicité. Des installations qui expriment le Sacré offrent tout au regard. Pourtant, encore au delà « De l'apparence des choses », la jeune femme remonte aux origines. Revenir à soi ou bien revenir au monde, « au monde-soi » et donner à voir. Pour retrouver « des tensions entre les individus, des individus et l'espace, entre les peuples et les territoires », confie l'artiste.

Voici deux mains en verre ou en marbre tendues par des sangles qui n'en peuvent plus de se tenir entre tant de puissance et de légèreté dans le vide. Sur un socle des doigts en terre s'entrelacent. Au sol, un foyer en céramique expose en son centre des ossements. Sur le papier, un cercle composé de cendres résiduelles dévoile une « cuisson primitive ». Au mur, des haches restent prises dans leur mouvement. Ici ça coupe et ça tranche. Ça fait mal. Le corps brûle et l'esprit se trouble. Emotion et panique. Le visiteur perd pied. Car partout la douleur convoque l'ardeur de la prière et demande l'apaisement. Rachel Labastie « ne nous révèle pas les « choses » qui lui sont « arrivées » mais nous parle de leur perception, écrit Barbara Polla, de celles qui sont arrivées jusqu'à elle, traversant le passé depuis la nuit des temps... ». Sa voix résonne encore dans tout le corps lorsqu'elle chante en marchant lentement et cassant le sol de feuilles d'argile cuite. Sa voix, ses mains, son corps transmettent le désir de liberté de chaque être humain. Son oeuvre est essentielle. Nécessaire. Rachel Labastie a les yeux, les cheveux noirs.



Anne Kerner.

Les Blogs

De l'art helvétique contemporain



Rachel Labastie, « Des Forces », Editions Macula, [Espaces Editeur Artgenève](#), 30 janvier – 2 février.

Barbara Polla insiste sur un aspect essentiel de l'oeuvre de Rachel Labastie : l'artiste « comme James Joyce se concentre sur son monde intérieur. Un monde intérieur riche d'expériences et de questionnements que l'on devine violents ». Et d'ajouter « elle ne nous révèle pas les « choses » qui lui sont « arrivées » mais nous parle de leur perception. » La créatrice les évoque en sculptant en ce qui élargit contextualisation et psyché. Si bien qu'il n'existe plus de frontière entre le monde réel et expérier voir entre le monde conscient et inconscient (personnel et collectif).

Une telle traversée ramène aux temps primitifs. Avec différents matériaux et reliques vernaculaires Rachel Labastie crée un monde en perte d'orientation pour une raison majeure : il jouxte des abîmes. La puissance «machinique» est mise en branle pour piéger le regard à travers d'étranges cérémonies minimalistes. De la civilisation humaine et ses croyances il ne reste que des morceaux d'humains et des « ruines ». Mais tout demeure vivants. D'où l'enchantement des images. Le minéral reprend son importance dans la magnificence que l'artiste organise telle un princesse potentielle d'un hypothétique nouvel âge. Elle organise un matérialisme métaphysique selon une féerie en charpie et par un retour entre autres à l'argile, le verre ou le bronze.

L'oeuvre est hypnotique et jouissive dans les fusions proposées. Les apparences se déforment sous la puissance d'une poésie première. Elle permet d'écraser ce que l'artiste intitule «l'Apparence des choses». Demeurent les vestiges propres à conserver une mémoire culturelle et une narration paradoxalement peu éloignée d'une récit autobiographie mais dégagé des inepties de l'autofiction. Surgissent une réflexion sur les liens familiaux et sociaux, un rêve d'unité et de fraternité à travers des archétypes et symboles d'un inconscient collectif que l'artiste transforme afin que nos comportements et notre civilisation subissent une même modification.

[Jean-Paul Gavard-Perret](#)

SEMAINE DU 3 AU 9 OCTOBRE 2018 ARTS LIBRE

JEAN-BERNARD MÉTIS, NANJING, ACIER
PÉRIODE CHANG D'ESPACE D'UN JOUR
COURTESY GALLERY LA FOREST D'IVOIRE

La parution de la semaine



Rachel Labastie

Française (1978) elle vit à Biarritz et à Bruxelles où elle a exposé en solo (B-Gallery, 2012). Une monographie lui a été consacrée à l'occasion de son expo au printemps 2018 à Labanque, centre d'art à Béthune (France). Trois textes éclairent sa démarche au regard des très nombreuses

illustrations pleine page de l'ouvrage. Dans le portrait dressé par Barbara Polla, il est question d'une approche "joycienne", une "concentration sur le monde intérieur"; aussi, "de donner à la 'terre brute' les formes de ses désirs; du feu qui est 'la civilisation', de la roue, d'une première performance et d'une voix de femme, des mains qui sont 'l'outil premier' de l'artiste, de hache, d'un atelier de céramiste, de liberté..." Autant de références aux œuvres de la sculptrice céramiste qui travaille la terre (et le verre) et rejoint dans une sorte de mythologie personnelle, les entrailles de l'histoire de la terre. De son côté, Paul Ardenne annonce "l'être, d'esprit métaphysique", avance que deux raisons poussent l'artiste au modelage et à la cuisson : "la forte sensualité que génèrent la terre et le feu, [...] et la très haute technicité requise", parle des "objets sculptés" de l'artiste et estime que les œuvres "suggèrent toutes un risque de défaillance, un désordre possible dans l'ordre rangé de sa vie... et de la nôtre". Et implique le corps. Ce que reprend Marie-Laure Bernardac qui en réfère aussi à Eva Hesse et à Louise Bourgeois, et qui introduit, avec les origines gitanes de la céramiste, le rituel et la magie autour du feu, et même une certaine violence. Toutes contributions qui livrent la richesse humaine de la démarche, de l'œuvre et de la personne. (C.L.)

→ Des Forces, Rachel Labastie, 160 p., bio et expos. Ed. La Muette/Le bord d'eau.

→ Rachel Labastie participe jusqu'au (24.03.19) à l'expo Que fut 1848 ? au Frac de Dunkerque.

D.R.

D.R.



Statt religiöser Darstellungen zeigt das an einen Altar erinnernde Objekt von Jay Gard nur „provisorisch zusammengebastelte“ TV- und Computerbildschirme.



Ihre Gehirne aus Bronze hat Künstlerin Anna Poetter von echten Organen abgegossen.

Fragmente des schnellen Wandels

„Ansbach Contemporary“ noch bis 30. September – Kritik an der Gegenwart

ANSBACH – Die Ansbacher Biennale ist in die zweite Runde gestartet. 18 Künstler und Künstlerinnen beteiligten sich 2016, insgesamt 23 sind es 2018. Sie kommen aus Deutschland, Österreich und Frankreich und wirken zum ersten Mal mit „Was bleibt?“ ist das Motto der diesjährigen „Ansbach Contemporary“, die an drei Orten präsentiert wird. Wieder mit dabei sind die Gotische Halle im Schloss und das Kunsthaus Reitbahn 3, neu ist das Stempflehaus. Bislang sehr zufrieden mit der Resonanz zeigt sich Johannes Vetter, der die Veranstaltung gemeinsam mit Inan Alkan organisiert hat.

Die Frage nach dem, was Bestand hat, wird den Zuschauer dieser Ausstellung unweigerlich beschäftigen. Denn, was vordergründig bei vielen der hier gezeigten Kunstwerke ins Auge fällt, ist, dass sie nicht aus beständigen Materialien gefertigt sind. Von der Stuckmarmor-Wurstschleife der Wienerin Elisabeth Windisch einmal abgesehen. Diese stellt eigentlich den Umkehrschluss her, indem sie etwas höchst Vergänglichem, einem Lebensmittel, Dauerhaftigkeit verleiht.

Wegwerf-Artikel einer Wohlstandsgesellschaft

Vorherrschend sind es jedoch genau die Wegwerf-Artikel einer Wohlstandsgesellschaft, die bei der Biennale zu imposanten Kunstwerken komponiert werden. Sie sind Spuren, Fragmente, Zeichen einer Zeit, die sich in einem immer schnelleren Wandel befindet. Zusammengesetzt wie ein Mosaik, zeichnen diese Arbeiten ein sich der heterogenen Wirklichkeit annäherndes Bild. „Was wir hier zeigen, ist ein Querschnitt zeitgenössischer, junger Kunst, die auf ihre Art die Auseinandersetzung mit der Gegenwart sucht“, sagt Johannes Vetter.

Es fällt auf, dass eigentlich keine der ausgestellten Arbeiten besonders

herausragt, auch wenn manche dies aufgrund ihres Formats suggerieren. Es gibt nicht das eine, alles überragende Kunstwerk, das die Ausstellung definiert. In der Tat sind es Sprengsel, Aspekte, Details eines komplexen Ganzen, das vom Einzelnen kaum mehr erfasst werden kann.

Die monumentale Schneeflocke „Déjà-vu“ des Berliner Felix Oehmann etwa, die man in der Gotischen Halle findet, gefertigt aus Karton und Kunstharz, ist so etwas wie ein Symbol für das nicht Greifbare der Gegenwart: Will man ihr näher kommen, sie erfassen, so schmilzt sie hinweg.

Viel düsterer in ihrer Wirkung, aber thematisch anschließend, ist die

Arbeit der Anglerin Künstlerin Rachel Labastie. Die menschlichen Knochen in dem Aschehaufen und die leeren Stiefel, in denen dieser Mensch einmal gesteckt haben mag, stellen die Frage nach dem, was bleibt, auf höchst drastische Weise.

Kommunikation ist ins Nichts gerichtet

Das Objekt des Berliner Jay Gard entlehnt seine Form einem klassischen, dreiflügeligen Altar. Doch statt religiöser Darstellungen gähnt die Leere von „provisorisch zusammengebastelten“ TV- und Computer-Bildschirmen. Die Götzen unserer heutigen Zeit vermitteln keine Botschaft: Sie umrahmen das Vakuum

einer ins Nichts gerichteten Kommunikation.

Die von echten menschlichen Organen abgegossenen Gehirne der Nürnbergerin Anna Poetter spielen mit ihrem Goldglanz auf das an, was viele beschäftigt: Geld. Doch das kann man, wie schon der Cree-Hauptling Tatanga Mani erkannte, nicht essen. Und trotzdem speist es unsere Phantasie auf eine Weise, die zum Weinen ist, wie Zoé Claire Müller und Johannes Böttner aus Berlin mit ihrer Brunnen-Installation befinden. Die Quelle wird gespeist von „Tränen“ im Überfluss. Zu sehen ist dieses Werk, ebenso wie die bronzenen Denkkapitate, im Stempflehaus.

Im Kunsthaus Reitbahn 3 hat der Regenbogen des Berliner Lukas Glinkowski sein Aussehen bereits entschieden verändert, weil die Auflockerung an das Publikum zum Mitgestalten hier ernst gemeint ist. Für einige Verwirrung dürfte das Video von Patrycja German aus Berlin sorgen. Bei dem Versuch, sich – ohne einmal abzusetzen – zehn Liter Barschisch einzuverleiben, geht vieles daneben. Um die Künstlerin herum färbt sich alles rot, sie sitzt wie in einer Blutlache. Der Wiener Aktionskünstler Hermann Nitsch hat Ähnliches allerdings bereits in den 1960er Jahren zelebriert.

Perfektion übertrifft die Wirklichkeit

Kühl und makellos sind dagegen die Arbeiten des Ausrachers Andreas Blank. Seine aus Marmor, Basalt und Serpentin hergestellten Objekte übertreffen in ihrer Perfektion die Wirklichkeit. Weiße Hemden, Aktentöcher, elegante Herrenschuhe bilden genau jene Ausstattung, die Manager und Bankier kennzeichnet. Sind diese nicht eigentlich die wahren Herrscher der heutigen Zeit?

Es äußert sich in diesen so unterschiedlichen, so scheinbar beziehungslosen, zum Teil aus Abfällen gefertigten Werken viel unterschätzte Kritik an der Gegenwart. Die einzelnen Teile setzen sich zusammen zu einem facettenreichen Bild des Ist-Zustandes. Splitterhaft, flüchtig, vergänglich zeichnet die Ausstellung das Bild einer Zeit, in der sich der Kunstbetrieb einem immer größeren Tempo unterworfen ist: vielleicht eine Erkenntnis, die bleibt.

MARTINA KRAMER

Die Ausstellung „Ansbach Contemporary“ wird noch bis zum 30. September gezeigt. Geöffnet ist Mittwoch und Samstag von 10 bis 13 Uhr und 14 bis 17.30 Uhr, Donnerstag, Freitag und Sonntag von 14 bis 17.30 Uhr. Montag und Dienstag ist geschlossen.



Symbol für das nicht Greifbare der Gegenwart: Felix Oehmanns monumentale Schneeflocke.



Für einen Moment des Schauderns sorgt beim Betrachter das Werk von Rachel Labastie. Dargestellt sind menschliche Knochen in einem Aschehaufen.



Die Objekte des Künstlers Andreas Blank übertreffen in ihrer Perfektion die Wirklichkeit.

DARK MOFO 2018

Festival prepares to excite

Themes explore incarceration and freedom

SUSAN OONG and
CHANEL KINNIBURGH

EXCITEMENT is building ahead of Tasmania's popular midwinter festival, with some key exhibitions and shows opening today to kick off Dark Mofo 2018.

As mysterious upside down crosses are installed across the city and workers begin to prepare Princes Wharf No. 1 for next week's Winter Feast, the Tasmanian Museum and Art Gallery will open its Dark Mofo centrepiece *A Journey to Freedom* today.

Across the river, Rosny Barn will launch Troy Emery's *Wildlife* exhibit, featuring shaggy, dog-like sculptures. The show is open today between 11am-5pm.

Late rock 'n' roll legend Lou Reed's guitars and amps will create a roaring hum at Domain House from 2-8pm. The free act involves 24 strings activated by magnetic cones unleashing a surge of sound.

Tanya Tagaq will also bring

a musical act to the stage on day one, performing an explosive live score to a screening of Robert J. Flaherty's silent chequered classic *Nanook of the North*, at the Odeon Theatre from 8pm. The film documents the life of an Inuk family in the Arctic.

The appearance of the inverted red crosses have had many locals scratching their heads. Creators Christian Wagstaff and Keith Courtney, from CPS Productions, were scheduled to enlighten locals about their work involving three 20m crosses yesterday.

But the public will have to wait a little longer for the reasons for the installation after the media event was postponed. CPS Productions were behind the mind-bending *House of Mirrors* set up at Dark Park in 2016.

The themes of incarceration and freedom are central to the new exhibition opening tonight at the Tasmanian Museum and Art Gallery.

A Journey to Freedom is

guest curated by Swiss-born Barbara Polla and brings together thought-provoking works by 13 European and Australian contemporary artists, including a photographic series by Tasmanian Ricky Maynard.

Sam Wallman has two works in the exhibition, including *At Work Inside Our Detention Centres: A Guard's Story*.

The powerful art work gives the audience an insight into the interaction between asylum seekers and guards at Australia's immigration facilities.

His other work, which has been painted on a gallery wall, explores the history of imprisonment in Tasmania, as well as issues relating to contemporary and future prisons. Part of the painting references a drug research trial in England, which involves chemicals that would psychologically disturb a prisoner into thinking they've been in jail for thousands of years, rather than a week or two.

From donning a virtual reality headset for a seven-min-



WHAT DOES IT MEAN?
An inverted cross near
the IXL Jam Factory on
the waterfront.
Picture: KATY MORGAN

ute journey into outer space by artist Shaun Gladwell, to video installations, sign-writing and navigating around a small concrete slab the size of a prison cell, the multimedia artworks ask viewers to think about what imprisonment means and how we can change it.

"By imprisonment, I mean the real ones of the walls of the jails but also the imprisonments we have inside our minds," said curator Ms Polla.

"These works specifically talk about prisoners, but in some ways we are all imprisoned in

our body and in our brain."

Along with her international curating work, Ms Polla has had an interesting background, first training as a medical doctor in her hometown of Geneva before entering the Swiss National Parliament as an MP.

Co-curator Dr Mary Knight said having different institutions working together "creates some very exciting projects".

A Journey to Freedom opens today at 6pm and runs until July 29.

TODAY'S HIGHLIGHTS

Troy Emery: *Wildlife*. Rosny Barn, 11am-5pm

Laurie Anderson and Hsin-Chien Huang: *Challenger*. Domain House, 2-8pm

Lou Reed: *Drones*. Domain House, 2-8pm

Various artists: *The Pink Palace*. Corner of Argyle and Bathurst streets, 5pm

James Newitt: *Delay*. Contemporary Art Tasmania, 5pm

Various artists: *Dark (Other)*. Times. Pimsoll Gallery, 6pm

Various artists: *A Journey to Freedom*. TMAG, 6-9pm

Second Echo Ensemble: *By My Hand*. Black Temple Gallery, 7pm

Tanya Tagaq: *Nanook of the North*. Odeon Theatre, 8pm

For details and tickets visit www.darkmofo.com.au

PROBING: Artist Rachel Labastie, of France, at TMAG's *A Journey to Freedom* exhibition.

Picture: RICHARD JUPE



LE FEU EN PARTAGE

de Rachel Labastie

En 2017, dans le village abandonné d'Egulbati, en Espagne, Rachel Labastie découvre dans les habitations désertées des morceaux de tuiles, de pots, de vaisselle, et même l'atelier d'une céramiste encore truffé d'échantillons, de sculptures et d'objets usuels. Elle décide alors de mélanger ces fragments symbolisant l'histoire de ce village à de l'argile crue qu'elle transforme en bâton – une forme évoquant à la fois la carotte (échantillon de prélèvement du sous-sol) et l'accessoire du marcheur –, et de les cuire sur place et sans four pour arrêter le temps et figer la mémoire. Une technique toujours vivace dans certaines régions d'Afrique ou de Corée. Pour se familiariser avec ce savoir-faire ancestral, Rachel Labastie se plonge dans la lecture d'ouvrages histo-

Techniques de James C. Watkins et Paul Andrew Wandless, et teste, à moindre échelle, la construction d'un four primitif dans son jardin. Enfin prête, elle creuse un trou de trois mètres de diamètre dans la terre d'Egulbati, l'entoure de toutes les briques collectées dans l'atelier et alimente le feu avec le bois des forêts alentours. La nuit venue, les anciens villageois escortés de txalapartistes, ces musiciens basques traditionnels jouant sur des instruments de bois ou de pierre, sont invités à participer à cette cérémonie. Près de neuf heures seront nécessaires pour faire monter la température à 900 °C, un temps de communication et de partage... jusqu'à l'extraction des sculptures au petit matin. Un rituel en forme d'hommage au passé, au présent et au futur. ■



Cérémonie vernaculaire, performance,



Rachel Labastie, Des forces, DFM 1, 2017. Sculptures, sangles, crochets et marbre de carrare . Dimensions variables. Production Labanque

[#Evénements](#), [#Photo](#), [#TrendArt](#) Un, Deux, Trois... Labanque !

by Patrice Huchet on 13 avril 2018

Merci à Patrice Huchet pour cet article dans Mowwgli.com sur mon exposition en cours à Labanque à Béthune.

A l'étage nous sommes accueillis par une roue en osier qui tourne sans fin. Elle évoque la roulotte des origines Yéniches (peuple nomade de l'Europe et grands vanniers) de la grand-mère de Rachel Labastie. Toutefois entourée de haches en céramique plantées dans le mur, comme elle l'est, l'œuvre pourrait nous inviter à une fête foraine ou encore évoquer une attaque de diligence. En tout cas un jeu de forces est à l'épreuve. D'ailleurs « Des forces » est le nom de ce sixième chapitre de son projet intitulé De l'apparence des choses.

Des forces contraires, il s'agit bien de cela dans cet épisode. Tout le parcours oscille entre érection et suspension, dureté et fragilité, violence et sensualité. Rachel Labastie joue des paradoxes et de l'apparence des choses. Elle utilise l'argile crue, le bois, la céramique, le verre, le marbre dans ses huit installations où se manifestent le geste, l'apesanteur, le feu, la violence et la magie.

Les œuvres les plus frappantes sont peut être celles qui justement nous rapproche du rituel et de la magie, par exemple avec Foyer, une œuvre faite d'ossements modelés en grès noir reposant

sur des tessons roses et bruns. Un amas qui évoque les restes d'un charnier, de fouilles archéologiques d'un tombeau ou encore d'une grotte du paléolithique. Elle montre le paradoxe du feu dont la maîtrise est indispensable pour sa création et qui réchauffe, nourrit, permet de fabriquer mais aussi brûle, détruit. Il est symbole de vie et de mort. Il est aussi celui qui permet la communion dans des rituels chamaniques, ou des fêtes. En témoigne son intervention réalisée en 2017 dans un village de Navarre comme une cérémonie ritualisée. Dans un village abandonné, en fouillant dans les ruines des maisons, elle a ramassé des tuiles, des morceaux de céramiques et les tessons trouvés. Puis elle a réalisé un immense four primitif dans la terre pour cuire ses morceaux trouvés dans des bâtons d'argile. Ce feu qui a brûlé toute la nuit pour la cuisson a permis le rassemblement de tous les villageois. Cette cérémonie autour du feu révèle le désir du collectif afin de convoquer la communion autour des disparus, d'une histoire, comme un rite chamanique.

Eprise de liberté, elle dénonce toutes les entraves. Avec la série Entraves, des chaines, des colliers d'esclaves sont accrochés au mur comme les équipements dans une écurie et attendent le forçat ou l'esclave. Le paradoxe naît de la fragilité de la céramique blanche utilisée qui contraste avec la gravité du propos.

Dans ce premier étage qui lui est entièrement consacré, Rachel Labastie pointe du doigt la dualité incarnée dans la matière en transformation. Magie du feu, rituel sacré, bâtons de pèlerin, roue du destin, on a envie d'écouter ses histoires et de la suivre dans cette cérémonie qui réunit la communauté des humains.

Les forces de Rachel Labastie à Labanque

MARS 16, 2018

C'est le chapitre 6 de « L'Apparence des Choses », le premier volume de l'œuvre de l'artiste française que vit et travaille actuellement entre Bruxelles et Madrid. Céramiste au sens le plus large – elle utilise aussi bien la terre crue que la céramique, le marbre que le verre, la porcelaine que la vidéo – l'artiste propose à Labanque, à Béthune, une exposition centrée sur les rapports de force physiques et mentaux entre individus, entre les individus et l'espace, entre les individus et la matière, entre les peuples et leurs territoires.

En ouverture de l'exposition, en haut de l'escalier monumental du bâtiment qui faisait autrefois partie de la Banque de France, une grande roue en osier tourne sur elle-même, accrochée au mur : *Djelem Djelem*. un hommage à la

grand mère maternelle de l'artiste : Jenisch, nomade, marchande d'osier, elle voyageait à travers l'Europe, peut-être s'est-elle arrêtée près de Genève, où Rachel Labastie expose aussi... Le voyage, le déplacement, le geste du vannier, le travail, la création, le mouvement perpétuel : toutes activités chères à l'artiste. Le mouvement, autour de la roue, est aussi symbolisé par les haches de céramique, certes figées dans le mur, mais qui semblent être arrivées là au bout d'un geste de violence qui envahit le cadre bourgeois de l'espace de l'ancienne banque devenue lieu de culture.

La pièce la plus violente est cependant *Le foyer*. Placé en regard de la cheminée principale de l'appartement qui fut autrefois celui du banquier, *Le Foyer* est une pièce terrible et magistrale. Des os calcinés – fémurs, péronés humérus, vertèbres, omoplates, bassins, mais aussi crânes... – entassés les uns sur les autres, évoquent ce foyer autour duquel se réunissent désormais les spectateurs, en l'absence des protagonistes initiaux. La délicatesse de l'œuvre, sa beauté, la douceur de ce qui semble être de la pierre et des cendres mais qui est en réalité fait de la même



céramique que les os brûlés (seule la différence de cuisson donne la différence de nuance), happe notre regard qui rencontre aussi des mains, croisées en une supplication, dans une vitrine... L'intelligence de l'installation est époustouflante. Pas d'os de mains ni de pieds dans *Le Foyer* cependant : les mains, les pieds, sont présents ailleurs dans l'exposition.



Les mains, surtout, sont partout d'ailleurs. Elles se tiennent, avec force, elles s'empêchent, elles s'entravent les unes les autres – elles glissent, elles échappent aussi. Car aucune *force*, aucune contrainte ne saurait retenir la créativité de Rachel Labastie. Ses mains de marbre de Carrare blanc ou noir, veinées de gris, ses mains de verre, tirées ou suspendues par de classiques sangles de transport bleues, structurent l'exposition de salle en salle, jusqu'aux *Entraves* de céramique blanche, l'une des œuvres signatures de Labastie, suspendues dans la dernière salle. Des surprises aussi, beaucoup de nouvelles pièces, produites par Labanque : des caisses de bois contenant les sculptures de l'artiste, comme prêtes à partir en voyage. Emporter partout sa terre avec soi : comment ne pas évoquer Petrit Halilaj. Mais pour Labastie, c'est la terre qu'elle transforme plutôt que la terre qui l'a portée.

Last but not least, les *Réceptacles* : peut être la pièce la plus mystérieuse. Des sortes de troncs en céramique, mais tordus, volontairement déformés, vivants de ce fait même et qui contiennent, comme un trésor oublié, un joyau une poignée de verre brisé, la rosée du matin, quelques gouttes de pluie, la poésie d'une nature évanescence mais qui nous revient, entre les mains de la sculptrice, comme une offrande.

Une offrande tout en *Forces*.

BY JEAN-PAUL 2 | 17 MARS 2018 · 9 H 54 MIN

Rachel Labastie, *L'Apparence des Choses Chapitre VI : Les forces* (Exposition)



La force des choses : Rachel Labastie

Une nouvelle saison de « *L'apparence des choses Chap VI* » permet entre autres de présenter les « *forces* » des céramiques, dessins et installations de Rachel Labastie dans les appartements de l'ancienne Banque de France. Il existe là tout un jeu d'action de puissances "occultes" (ou presque) qui se renforcent ou se neutralisent. L'artiste transforme l'espace, les « corps » et les « esprits » à travers l'argile brut, la céramique, le verre, le marbre, le bois dans des scénarios où se mélangent l'indicible (feu) et le visible en une sorte de sorcellerie évocatoire. Elle transforme le monde des « objets » en diverses oppositions. Liberté et enfermement, envol et chute, violence et fragilité créent des états de hantise car nous sommes toujours dans une attente entre équilibre et déséquilibre au sein de scénarios où les changements mêlent résistance et fluidité. Ce travail oblige à une révision perceptive. Et ce, au sein de tout un système de possibles par des transformations où le corps (même s'il est absent) et les matières sont en jeu et en tension. L'artiste parfois les sculpte (à partir d'une boue molle qui sèche) à mains nues, avec coudes et genoux afin que les pièces se dispersent ou se déploient et se concentrent. Il existe autant des enlisements que des gestes d'hospitalité.

Le projet est ambitieux, entre de « belles échappées » comme au sein de « *Caisses* » ou d'« *Entraves* ». Les directions à suivre ne sont jamais sûres là où les objets « traitent » l'espace au moyen d'entraves, de « restes », d'éclatements, sangles, etc. Existence toujours des pas de côté en des rituels qu'on pourrait prendre pour chamaniques. En de telles structures les tensions jaillissent afin de se transformer en appel et entraides et réceptions. Dans les installations se succèdent des sortes d'évolution là où tout est à la fois statue et aussi objet de construction.

La démarche a pour objectif de repenser la question des perspectives de l'art et sa représentation, de casser des codes pour offrir d'autres structures moins statutaires et esthétiques au sens classique du terme.

En prélude, il existe bien sûr tout un travail d'analyse qui demande d'abord de la désarticulation et de la pensée pour que l'expérience devienne fluide et perde tout aspect « usine à gaz ». L'artiste cherche moins le singulier que le neuf. Elle s'attache plus à générer l'espace qu'à une recherche purement formelle. La compréhension est là pour ouvrir le futur et offrir par divers types et plans d'expérimentation un travail sur la cuisson, les couleurs, le dépeçage ou le modelage.

L'ensemble ramène à l'origine de l'art et des civilisations premières. Un tel travail permet de repartir plus fort, loin des cloisonnements et des cocons là où jaillissent des haches, des outils, des bottes (détournées de leur fonction première) et divers types d'hérésies afin que les diktats formalistes capotent. L'artiste transforme jusqu'aux données minimalistes et le

décompositions de Tony Smith ou d'Eva Hesse à travers des implants. Ils créent de la souplesse dans le rigide.

Mais Rachel Labastie ne se contente pas de créer des formes « impures ». Elle transforme l'espace là où les notions de sculpture et la peinture « s'absentent » pour « expanser » l'espace de manière « floue » ou primaire selon des rituels qui tiennent autant de l'art que de l'artisanat. De grandes roues en osier rappellent les racines de l'artiste (une de ses grands-mères était une yéniche, une ancienne nomade sédentarisée).

L'artiste invente des rituels qui donnent toute liberté à l'imaginaire dans ses rapports aux objets et aux espaces. Les gestes les plus simples rejoignent l'alchimie en supprimant dans l'art l'aspect fétichisation. Surgit une vision souterraine, l'appel à de nouveaux collectifs, une archéologie du présent au sein de traces oubliées ou disparues que l'artiste ranime en conteuse visuelle. Elle ne fige rien. Elle ouvre des hypothèses contre la violence du monde et ses universaux et en appelle à des libertés sous forme de propositions et non de clés.

jean-paul gavard-perret

Rachel Labastie, *L'Apparence des Choses Chapitre VI : Les forces*, La Banque, Centre de production et de diffusion en arts visuels, Béthune-Bruay, du 17 mars au 15 juillet 2018

LABANQUE - BÉTHUNE

Des artistes braquent Labanque

Par Mailys Celeux-Lanval • le 12 avril 2018

À Béthune, en 2007, une succursale de la Banque de France a été transformée en centre d'art contemporain. Onze ans plus tard, Pierre Ardouvin, Rachel Labastie et Brian Griffin investissent Labanque, de la salle des coffres aux appartements du directeur. Haut les mains !



Rachel Labastie. Des forces, DFM 2, 2017, Sculpture, sangles, crochets et marbre noir. Dimensions variables

La visite se poursuit dans les anciens appartements du directeur de la banque, à l'étage du centre d'art. C'est là que Rachel Labastie (née en 1978) s'est installée. Son parcours, entre douceur et tension, est nettement moins joueur que celui de Pierre Ardouvin. Artiste consciencieuse et attentive au processus de fabrication de ses œuvres, Rachel Labastie explique s'être imprégnée de l'aura des matériaux nobles de cet espace privé, avec moulures et cheminées en marbre. Ce qui a débouché par exemple sur une sculpture impossible à figer, faite d'un mélange d'argile et de graisse. Très proche de l'artisanat, Rachel Labastie travaille des formessimples avec une haute technicité : on croise ainsi des roues en osier, des bottes de pluie en grès, des mains enlacées en marbre ou des cartographies tatouées sur des feuilles de porcelaine (bluffant !)... Il y a de la résistance au réel dans cet art proche de la matière et des savoir-faire. On s'en convainc à travers une vidéo restituant une performance de 2017 : L'artiste a tout d'une sorcière !

La noche que lo hace visible.

Rachel Labastie et Nicolas Delprat

ACTUALITÉS - 12/04/2018 - Article : CORINNE CRABOS

Rachel Labastie et Nicolas Delprat ont passé la frontière pour faire œuvre dans un petit village abandonné de Navarre en Espagne : Égulbati. Sur leurs pas, nous aussi nous passons la frontière pour découvrir dans le centre d'art contemporain de Huarte, le rendu de leur travail. Partir, parcourir est déjà un écho à leur démarche et prépare à accueillir le fruit de leur temps passé à Égulbati.

En introduction à la visite de l'exposition, une vidéo de 18 mn, initie à la réflexion et à la mise en œuvre de ce projet. On voit les deux artistes prendre possession du lieu, l'investir. On voit les corps transporter, poncer, casser... Le geste comme un rituel envers/avec la matière et l'espace. Cette notion du rituel va jusqu'à une cérémonie où un four éphémère a pris la forme d'un bûcher au centre du village, une nuit de pleine lune avec autour, comme il se doit, des personnes d'ici et d'ailleurs racontant des histoires en attendant le matin et le dévoilement des objets cuits toute la nuit. À l'entour, les ouvertures des maisons, condamnées par des briques rouges et trouées par effraction, ont été souligné par la main de Nicolas Delprat grâce à un dispositif de structure en fer recouverte de peinture phosphorescente qui prend la lumière du jour et la restitue la nuit. Et le rond parfait de la pleine lune peut donner l'impression d'une histoire qui se répète depuis la nuit des temps.

La suite de l'exposition est la trace, ce qui reste de ce temps d'Égulbati. Trace du travail des artistes et traces de la mémoire d'un village de Navarre. Traces d'un présent encore vif mais achevé et traces d'un passé lointain qui résiste. De cette tension, naît une émotion qui fait déambuler lentement parmi les œuvres. Prendre les précautions d'un archéologue car bien sûr le travail des deux artistes relève de cette pratique. Faire remonter le passé et le rendre présent à nouveau. Une réactivation de la perte qui permet de reprendre le fil de la narration, de se réapproprier une histoire.

Les bâtons de Rachel Labastie tout simplement adossés à un mur blanc sont un appel à reprendre la marche. Pour revenir ou repartir mais avec toute la mémoire d'un lieu, d'un paysage, d'une vie commune. Bâtons d'argile, délicatement incrustés de morceaux de céramique, trouvés dans le village : tessons, goulots de bouteilles, bouts d'assiettes. Joie et émotion en apercevant un chiffre ou une lettre. Interrogation ou doute devant un morceau à la forme intrigante. Ces bâtons deviennent parures de diamants ou sceptres précieux d'un village de Navarre. Leur grâce fragile possède l'allant de la fierté, du courage de l'exil et de la douleur de la perte. Ils ne hurlent pas, ils murmurent leur histoire et celui d'un peuple, ils soutiennent sa marche.

Face à eux, presque à leur pied, le souvenir du four où ils sont nés. Un cercle plein de tessons de céramiques enfumées qui fait écho un peu plus loin à *Ici, il y a, là, cendre*, un rond de cendres sur papier, rappel de la présence de la lune cette fameuse nuit d'octobre.

Dispersées à l'entour des traces d'Égulbati, des œuvres plus anciennes de Rachel Labastie montrent son cheminement d'artiste et anticipent, augurent de ce qui va se passer dans cette résidence. Outils en terre qui creusent, haches en céramique fichées dans le mur, roue en osier se revendiquant des voyages tsiganes : autant d'objets qui traversent les temps, parlent des temps et rejoignent la ligne narrative de ce village abandonné.

Comme les maisons inhabitées du village, avec leurs fenêtres incandescentes, faisaient cercle autour du four de Rachel Labastie, les tableaux de Nicolas Delprat font cercle à nouveau en se déployant sur les murs de cette grande salle. C'est le fruit du travail mené lors de sa résidence à La Casa Velazquez de Madrid, en prolongement de l'action entamée à Égulbati. La présence de la lumière utilisée sur les maisons prend ici possession de la toile. À la ligne blanche fluorescente du contour mémoriel d'une ouverture murée, forcée et circonscrite, se superposent des coulées, des aplats de couleurs vives qui disent le chaos de l'histoire, ses dérèglements, sa douleur. Couleurs qui sont aussi la mémoire des graffitis trouvés dans le village par l'artiste et qui sont réactivés dans le présent des toiles. Les tableaux de Nicolas Delprat donnent à voir la lumière qui persiste d'une présence humaine même si toute présence a disparue.

L'exil, le voyage, le retour, la mémoire, l'attachement, la perte, l'obscurité de l'histoire mais aussi sa lumière sont des images mentales qui trouvent dans cette exposition une expression et une forme poétique porteuses d'histoires à venir.

La noche que lo hace visible

Exposition Rachel Labastie – Nicolas Delprat

Du 24 mars au 29 avril 2018

Centro Huarte, Navarre (Espagne)

Proposée par Coop (Bidart, France) et le Centro Huarte, Navarre (Espagne)

Commissaire : Julie Laymond

Cérémonie : <https://youtu.be/pLmeXbiz028>

Exposition : <https://youtu.be/d6WayZk1ojs>



Cassiers, 2017.

© Rachel Labastie

LES FORCES CONTRAIRES DE RACHEL LABASTIE

À Béthune, Labastie, un centre de production et de diffusion d'art contemporain situé dans les anciens locaux de la Banque de France, présente un ensemble de pièces anciennes et récentes de Rachel Labastie. Cette diplômée des Beaux-Arts de Lyon, qui vit aujourd'hui entre Bruxelles et Madrid, s'est formée en autodidacte à la terre, jusqu'à en maîtriser toutes les étapes, du modelage à la cuisson, et à en faire son médium principal. Chacune de ses expositions personnelles porte le même titre, *De l'apparence des choses*, comme celui d'un livre auquel elle ajoute des chapitres. Le dernier s'intitule *Des forces*, et ce sont bien des forces complémentaires et opposées dont il est question : celles de la nature humaine, capable de transcendance et de violence, comme celles du temps qui enfout et révèle.

Rachel Labastie a une âme de conteuse, chacune de ses séries raconte une histoire. L'année dernière, par exemple, en résidence dans un village abandonné de Navarre, elle a schématisé des éléments de céramique qu'elle a ensuite incorporés dans de l'argile pour confectionner des bâtons, à la fois canotes temporaires et cannes du marcheur. Puis, elle a creusé dans le sol un immense four

qu'elle a tapissé de tuiles pour y cuire ses bâtons au cours d'une cérémonie nocturne en compagnie des habitants des villages voisins. Deux de ces bâtons sont montrés à Béthune, ainsi que des *Cassiers* (2017), habituellement réservés au transport d'œuvres, dont les parois, enduites d'une argile crue (qui ne sèche pas et qu'elle a mise au point elle-même), sont marquées d'empreintes de mains, de poings, de genoux, autant de preuves de l'aspect physique de son travail. Pour ses *Haches* (2013), outils et armes qui prolongent le bras, Rachel Labastie a utilisé une terre chargée en manganèse, instable à la cuisson. La force du feu, comme une trace indirecte, grille le manche des haches, et leur donne un mouvement, un envol, lorsqu'elles sont accrochées au mur. C'est aussi le feu qui est au cœur du *Foyer* (2011), le feu qui réchauffe et rassemble. Les éléments qui composent cette œuvre ressemblent à du bois brûlé posé sur des pierres, mais ils symbolisent des os et des restes de corps humains modelés en grès. Comme les pierres de la base, qu'elle a fait cuire différemment, à une température plus basse, pour en faire éclater la matière. Une vanité contemporaine qui parle d'héritage. ■

ANNE-CLAIRE MEFFRE



Foyer, 2011.

© Rachel Labastie

De l'apparence des choses, Chapitre VI, Des forces, du 17 mars au 15 juillet, Labastie, 44, place Georges-Clémenceau, Béthune (62). Tél. : 03 21 53 04 70.

Publié part artpress le 1 février 2016

Rachel Labastie : un art de résistance

Résister aux dictatures par les armes ou par l'art est essentiel pour tenter l'aventure des libertés et de la démocratie.

L'art est résistance. Résistance aux extrémismes, résistance à une vie réifiée, organisée par d'autres. Résistance à l'oppression des médias, au temps de nos vies qui se raccourcit inéluctablement.

Que reste-t-il aujourd'hui des protagonistes et des discours politiques de la guerre d'Espagne, de ses morts, de ses passions, de ses résistances ? Il reste *Guernica*.

Pablo Picasso le disait ainsi : « La peinture n'est pas faite pour décorer les appartements. C'est un instrument de guerre offensive et défensive contre l'ennemi ».

Rachel Labastie crée des résistances plastiques aux contraintes sécuritaires qui sont imposées. C'est un point de vue politique, non pas seulement une œuvre pour un projet entre professionnels de l'art, mais une affirmation, une force visible active et compréhensible par tout un chacun. Depuis ses débuts, son passage par le salon Jeune Création, ses projets dans les centres d'art et, en ce début d'année, dans l'espace d'art contemporain La Terrasse, Rachel Labastie se situe au plus près des matériaux difficiles à travailler, de ceux qui demandent un savoir-faire, une expérience. Ce n'est pas le genre d'artiste à faire réaliser ses pièces par des petites mains talentueuses, elle a gardé le sens du travail manuel qui fut aussi celui d'une partie de sa famille : des gens du voyage, des fabricants de paniers, de hottes, d'objets divers en osier, c'est dire si elle intervient à propos dans sa défense des libertés.

Dans l'exposition proposée par Sandrine Moreau et Barbara Polla à Nanterre : *le Sens de la peine*, Rachel Labastie présente deux réalisations : *les Cerveaux* et *Entrave collective*.

« Les Cerveaux » de Rachel Labastie sont des petites boules blanchâtres, pleine de circonvolutions, de tracés infimes, des connexions en cire et paraffine, matériaux utilisés pour fabriquer des bougies, amener la lumière.

Ces cerveaux semblent prêt à l'emploi et pourraient être greffés sur quelques-uns de nos hommes politiques, ceux qui ne réagissent qu'au baromètre de leur popularité électorale.

Ces cerveaux sont peut-être une réserve d'âme de penseurs, de philosophes ou bien le rappel de ce qui est nécessaire à la vie en société : l'empathie. On ne sait jamais vraiment ce que dit une œuvre, cela dépasse la description, touche à l'émotion directe. Ce que l'on sait, c'est que ces cerveaux ne font pas partie des multiples têtes de morts que l'on croise dans les expositions, ils sont près de la vie et rayonnent lorsque les portes de l'espace d'art de Nanterre se ferment, que les lumières s'éteignent, ils émettent alors des ondes sensibles dans les villes alentour.

Une autre pièce de Rachel Labastie est une longue chaîne : *Entrave collective*. Comme son nom l'indique, elle limite les déplacements, la liberté de circuler. Mais contrairement aux entraves qui furent le lot des esclaves et des prisonniers d'antan, elle est en négatif, blanche, et en porcelaine, ces lourds maillons de forçats peuvent se briser comme une feuille de thé.

Au regard de toutes les pièces réalisées au fil des jours par Rachel Labastie, on devine bien la trame de ses pensées : une dénonciation constante des contraintes imposées par le pouvoir. C'est une résistance de chaque œuvre, une ouverture vers toutes les libertés, même les plus infimes et le respect des peuples oubliés, des condamnés, des exilés.

Laurent Quénéhen

RACHEL LABASTIE

Rachel Labastie ne nous reçoit pas dans son grand atelier, à Bruxelles, qu'elle partage avec un autre artiste (et compagnon), Nicolas Delprat, mais dans sa galerie parisienne du Marais.

Rachel Labastie présente chez Odile Ouizeman un nouveau chapitre intitulé *De l'apparence des choses*, cinquième volet d'une série initiée en 2008. « *J'ai développé une thématique pour chaque nouvelle exposition. Chaque chapitre, de manière répétée, consiste en la présentation de quelques sculptures, rarement plus de trois à la fois, pas toujours nouvelles, dont l'accumulation fait avec le temps l'équivalent d'un livre* », explique-t-elle. Née en 1978, à Bayonne, elle étudie tout d'abord, les arts plastiques au lycée, puis elle quitte l'Océan qu'elle aimait tant regarder quand elle était enfant, pour s'installer à Lyon et suivre des cours à l'École des beaux-arts, d'où elle sortira diplômée en 2003.

Depuis toute petite, elle aime le travail manuel, probablement à cause de sa grand-mère, dont elle était très proche. Cette branche-là de sa famille voyageait pour travailler; ces gens du voyage, des Yéniches, fabriquaient des paniers, des hottes et toutes sortes d'objets en osier. De cette filiation, elle a conservé le sens du travail : « *j'aime passer par l'expérience du faire, je préfère tout faire moi-même et apprendre si nécessaire. J'aime cette tension qui m'implique physiquement dans la réalisation des œuvres et j'aime sentir que j'habite le temps nécessaire à leur existence* », précise-t-elle. Lorsqu'elle était à Lyon, elle travaillait le métal, le verre...

Rachel Labastie et
Crochets, porcelaine
enfumée, dimensions
variables, 2016.

Le foyer, 2011
Grès, 1,20 x 35 cm.
Photo Nicolas Delprat
Musée archéologique de
Lezoux.

Photos : Anthony Girardi



la terre n'était pas encore présente dans son travail, dans sa réflexion. De toutes les manières, depuis toujours, elle se définit comme sculpteur, et non pas céramiste, car pour elle « *un sculpteur est quelqu'un qui réfléchit et questionne la matière quelle qu'elle soit* ». Avant toute chose, s'impose une image mentale dans laquelle Rachel Labastie s'immerge totalement, qu'elle poursuit

par le dessin, l'écriture, et elle im- ensuite le médium qui lui per- de la transmettre et la partager. comme cela que la terre lui est v pour la première fois, en imagin- Ailes, en 2008. « *Il y avait un désin- vol, de liberté et en même temps qu- chose de désespéré lié au sol p- poids du corps et le mot terre m'est- à l'idée. Je l'ai utilisée comme n'im- quel autre langage. J'ai réalisé ces- grandes ailes dans un grès très cha- qui venait d'Espagne. Pour les cuis- loué un atelier au Pays Basque, d'un monastère, où il y avait des- de procession, c'était une coïnciden- confie-t-elle avec son accent cha- du Sud-Ouest.*

Telle une nomade, elle voyage à la recherche d'un four, cette la mènera à l'École supérieure beaux-arts du Beauvaisis pour ses *Entraves*, qu'elle a tout d'a- modelées au Point Éphémère à mais aussi ses énormes *Dents* en Un peu fatigués par leurs nomb- déplacements, Rachel et Nicolas alors envie de se poser, de trouva-



lieu confortable pour partager leur existence et travailler chacun dans son propre espace. Ce sera Bruxelles, près de la gare du Midi. Dans la plénitude de son atelier, à l'aide de ses mains, la grande jeune femme aux longs cheveux noirs, va faire surgir des œuvres uniques, sensuelles, d'une force incroyable mais aussi d'une grande fragilité. De ses mains qui malaxent avec force l'argile sans l'aide d'aucun outil, à la manière d'une performance corporelle, physique et charnelle à la fois, elle pousse des cris, elle s'insurge « *sur la condition humaine et pose un regard critique sur les modes d'aliénation physique et mentale produits par une société toujours plus encline à contrôler les corps et les esprits. Sans avoir tout lu de Michel Foucault* », confesse-t-elle. Elle avoue sans ambiguïté que la terre, crue, cuite, est aujourd'hui son médium de prédilection. Cela est particulièrement visible dans *Enlèvement* (2014), un grand bateau qu'elle avait réalisé au Transpalette de Bourges, à mains nues (on en voit encore les traces), avec 1,5 tonne d'argile, mais on ne sait pas si la barque sort de la vase ou bien sombre.

À travers ses thèmes de réflexions, le corps, bien qu'absent de ses œuvres, est au cœur des questions qu'elle soulève. Les corps peuvent disparaître, soit du bateau, être calcinés, comme dans son installation, *Foyer* (2011), même si on peut y voir l'image des restes d'un feu de camp ou des restes archéologiques de temps très anciens. À chaque fois, ses sculptures renvoient aux corps qui souffrent, comme ces objets qui relèvent du registre de la violence que suggère sa série des *Haches* (2013) en terre cuite, qu'elle plante à même le mur ou ses *Entraves* (2008-2012), d'énormes chaînes en porcelaine blanche pour contenir les prisonniers mais qui pourraient se libérer en les brisant par la fragilité de la matière. De là, découle tout naturellement le rapport au geste, qui la fascine, et l'angoisse, toujours par l'éternelle ambiguïté de l'être humain dont les mains peuvent construire les plus belles choses au monde et en même temps être capables des pires destructions. Face à l'absence du corps, elle veut que ce soit le spectateur qui s'identifie : « *le corps dans la sculpture est présent, c'est le corps du spectateur* ».

DOMINIQUE POIRET

De l'apparence des choses, chapitre V, Galerie Odile Quizeman, Paris, jusqu'au 4 mai.

Terre et Exil, Cité des Arts, Bayonne, jusqu'au 9 mai.

Le sens de la peine, Centre d'art la Terrasse, Nanterre, jusqu'au 28 mai.

Ceramix, la Maison rouge, jusqu'au 12 juin.



Série Outils :

Pelle, 2015. Terre crue, 53 x 40 x 141 cm.

Pelle et mur, 2016. Terre crue, 215 x 140 x 5 cm.

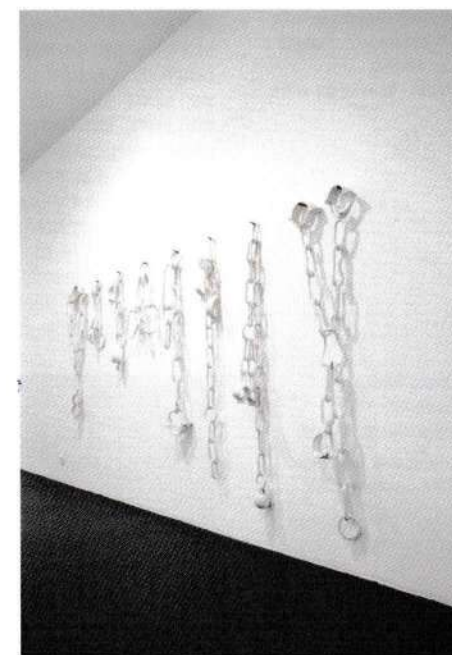
Pioche, terre crue, 2016. 60 x 7 x 93 cm.

Liberté, Liberté chérie, 2016

céramique, 116 x 5 x 56 cm.

Entraves, 8 sculptures, 2010.

Porcelaine, 180 x 345 cm.



ÉVÈNEMENT

CERAMIX À MAASTRICHT

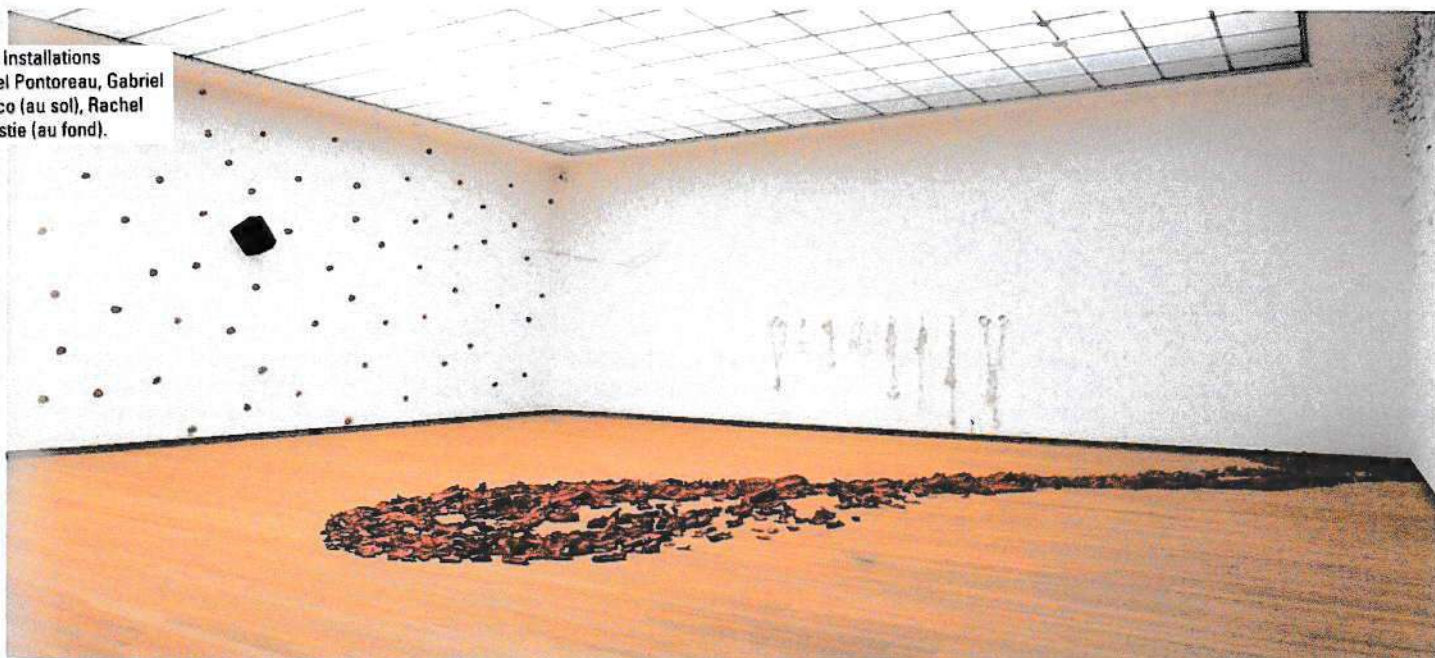
Art et céramique de Rodin à Schütte

Vue du musée des Bons-Enfants à Maastricht où se tient l'exceptionnelle exposition internationale *Ceramix, de Rodin à Schütte*, jusqu'au 31 janvier 2016.



« Ceramix » est une exposition magistrale dont l'ambition est d'écrire l'histoire de la céramique dans l'art des ^{xx}e et ^{xxi}e siècles. Elle est visible à Maastricht jusqu'au 31 janvier, dans le cadre magnifique du musée Bonnefanten. Elle sera présentée à Sèvres et à La Maison Rouge à Paris à partir du 9 mars.

Salle Installations
Daniel Pontoreau, Gabriel Orozco (au sol), Rachel Labastie (au fond).



la revue de la céramique et du verre

N° 206 janv. fév 2016

Beaux Arts

LE GUIDE
DES ÉCOLES
D'ART
2016

magazine



«L'ENGOUEMENT POUR LA CÉRAMIQUE S'EXPLIQUE POUR BEAUCOUP PAR UN RAPPORT DIRECT AU MATÉRIAU.»

CAMILLE MORINEAU

CI-DESSUS EN HAUT

MARILYN LEVINE *Masupa*

Ceci n'est pas un sac mais une œuvre d'art. Dans le domaine de la céramique peut-être plus qu'ailleurs, il faut savoir se méfier des apparences. C'est ce que semblent dire les œuvres de Marilyn Levine (1935-2005), artiste passée maîtresse dans l'art de l'illusion et des faux-semblants. 1992, céramique, 26,7 x 29,2 x 25,4 cm.

CI-DESSUS EN BAS

RACHEL LABASTIE *Les Bottes*

Elle aime donner à voir le sens premier du matériau brut et s'amuse de toutes les possibilités formelles qu'offre la céramique. L'artiste avoue avoir eu à sa sortie d'école un véritable coup de foudre pour une matière «avec laquelle on ne peut jamais dire où l'on va exactement». 2013, céramique, grès enfumé, 36 x 10 x 28 cm.

CI-DESSUS À DROITE

JOHN ISAACS *Ngorongoro*

John Isaacs s'est approprié le fameux urinoir renversé de Duchamp, devenu icône de l'histoire des avant-gardes, pour le barrioler des couleurs de l'arc-en-ciel. Un pied de nez réjouissant à l'héritage du maître. 2013, céramique émaillée, 72 x 46 x 37 cm.

Nadj, il avait réalisé une œuvre éphémère en argile lors d'une performance intitulée *Paso doble*, en insistant sur son caractère organique et vital. Et ce n'est pas Harumi Nakashima qui le contredira, lui qui évoque volontiers sa relation charnelle avec la terre. Ni Michel Gouéry qui travaille la céramique de manière «instinctive» et «évidente» pour engendrer des créatures à la fois étranges et ultraréalistes, semblables à des extraterrestres, dans la veine du caustique Erik Dietman, dont les œuvres étaient toujours sur le fil entre grotesque et poésie.

«L'engouement pour la céramique s'explique pour beaucoup par un rapport direct au matériau, ce besoin de toucher la matière, après des années où l'art digital et la vidéo ont dominé la scène artistique française», relève Camille Morineau. Les artistes évoquent souvent la «jouissance» et le «ravissement» qu'elle leur procure. C'est le cas de Rachel Labastie qui avoue avoir eu un «coup de foudre» pour la céramique qu'elle

décline sous tous ses aspects afin de creuser les paradoxes entre matière et objet représenté : entraves de porcelaine, ailes de grès posées à même le sol, outils en terre crue... Elle apprécie la part d'imprévu de son travail. Car la phase de la cuisson réserve toujours des surprises, plus ou moins heureuses... Jusqu'au dernier moment, rien n'est jamais acquis. Auteur de sculptures impressionnantes aux formes très sexuées, Elsa Sahal aime, elle aussi, cette «capacité [de la céramique] à se métamorphoser, les infinies possibilités de sa polychromie avec les émaux» : «Ce rapport au réel qu'implique [ce matériau] plein d'humilité vous rappelle toujours à l'ordre ; un ordre matériel avec de nombreuses contraintes.» Les plasticiens qui font des incursions occasionnelles dans le domaine de la céramique s'adaptent comme ils peuvent à ces difficultés techniques – la porcelaine, par exemple, exige plusieurs cuissons (à feu variable) alternant avec différentes phases de décoration et de pose des

le festin

le festin

ÉTÉ 2016

n°98

le festin

TOUTE L'AQUITAINE EN REVUE

lucielaval.fr

librosophia.com

contentactic.com



Le travail de **Rachel Labastie** ne cesse de questionner l'être humain. Sa capacité à créer et détruire, comme l'exprime un objet tel que la hache, à la fois arme et outil, qu'elle transpose dans son art de prédilection, la céramique. Sa puissance et sa fragilité également, comme avec ces cerveaux de paraffine, frêles boules blanches mises à nu. Et dans sa sociabilité aussi, qui relève parfois de l'aliénation volontaire. Dans ses œuvres, telles ces entraves de porcelaine ou ces bottes de grès qu'elle arrache à la terre, « *le corps est absent, ainsi le spectateur peut projeter le sien* ». On devine cependant la présence de l'artiste qui, elle, n'hésite pas à utiliser son corps à la façon d'un instrument de travail façonnant la matière : ainsi en est-il des empreintes de genoux et marques de mains sur la monumentale barque de terre que constitue *Enlèvement*. Rachel Labastie a tout récemment fait partie d'une exposition présentant un panorama de la céramique, « *Céramix, de Rodin à Schütte* », à Paris, « un honneur ». Cette année, l'artiste est également à l'affiche de **La Littorale** (ex-Biennale d'art contemporain) d'Anglet, qui se tient du 26 août au 2 novembre au sein du Parc Izadia, invitée par Paul Ardenne, le commissaire de l'exposition. « Le son de l'océan évoquera aussi le voyage », dit-elle à propos de son embarcation extirpée du sol, pourtant promise à un destin contraire.

Originaire de Biarritz, celle qui vit à présent à Bruxelles ne se lasse pas de revenir contempler encore les sables d'Ibarritz à Bidart. Enfant, elle rêvait d'être marin, mais c'est avec l'élément terre qu'elle se confronte aujourd'hui et trouve à s'exprimer. DG

rachellabastie.net

lalittorale.anglet.fr

COURTE SELECTION PRESSE

Reportages :

Interview pour Arte créative :



<http://creative.arte.tv/fr/episode/rachel-labastie-chaines-en-porcelaine-et-ossements-en-terre-cuite?language=en>

Alors qu'elle s'attelle à la patiente et méticuleuse réalisation de moulages, Rachel Labastie revient sur les origines d'"Entraves" (2008-2010), délicat ensemble de chaînes d'esclaves qu'elle a matérialisé en porcelaine

virginale.

Il se dégage une violence sourde, puissante des expositions et des sculptures de Rachel Labastie, une tension inversement proportionnelle à l'expression posée et apaisée de l'artiste. Alors qu'elle choisit des objets relevant du registre de la violence comme des haches, Labastie n'exalte aucunement une activité pulsionnelle. Bien au contraire, elle réalise ses pièces avec beaucoup de minutie, un labeur patient au cours duquel elle pose sa réflexion sur l'enfermement, l'aliénation, la contrainte mentale autant que physique. Chaque matière, de la paraffine jusqu'à la porcelaine, en passant par le grès ou la glaise, est sujet à une expertise de l'artiste qui la teste, la déjoue, la façonne en dents disproportionnées, en cerveaux, en outils, en ossements, en masques de soudure, en bottes de pluie. Des effets de présence à partir desquels elle tisse les chapitres de son œuvre.

Bénédicte Ramade

Interview par sculpture nature :



<http://www.sculpturenature.com/rachel-labastie-enlissement-2016/>

L'artiste française Rachel Labastie présente *Enlissement* (2016), une sculpture représentant une embarcation à moitié enfouie dans la vase, installée dans le parc naturel d'Izadia (Anglet) dans le cadre de La Littorale #6 Biennale internationale d'art contemporain.

Rachel Labastie est née en 1978 à Bayonne, France.

Elle vit et travaille entre Bruxelles et Paris.

rachellabastie.net

La Littorale #6 "Rivage, Rivages"

Du 26 août au 2 novembre 2016

Commissariat : Paul Ardenne

COUP D'ENVOI DE CHOICES À PARIS

PAR ROXANA AZIMI

Francisco Tropa



Francisco Tropa, *Terra platónica*, 2012, bronze, 40 x 200 x 50 cm.
Vue de l'exposition « Les Prairies », au FRAC Bretagne, Les Ateliers de
Rennes - Biennale d'art contemporain 2012. Photo : Aurélien Mole.
Courtesy Galerie Jocelyn Wolff, Paris.

D'un côté, un squelette sur une table qui pourrait être celui d'un anthropologue. De l'autre, une sorte de lanterne-clepsydre. L'artiste portugais Francisco Tropa exposé par Jocelyn Wolff est de la famille des érudits qui braconnent aussi bien du côté des sciences que de la magie. ■

FRANCISCO TROPA, jusqu'au 21 juin, Galerie Jocelyn Wolff, 78, rue Julien-Lacroix, 75020 Paris, tél. 01 42 03 05 65, www.galeriewolff.com

Michel Aubry

Michel Aubry, que la galerie Eva Meyer présente au Palais des beaux-arts, est un sculpteur du son. Il use de roseaux sardes pour « mettre en musique » vêtements ou installations. Ces accords inaudibles, il les matérialise en agençant des constructions géométriques d'une folle précision. De l'invisible rendu visible. ■

GALERIE EVA MEYER,
11, rue Michel Le
Comte, 75003 Paris,
tél. 01 46 33 04 38,

www.marionmeyercontemporain.com



Michel Aubry, *Mise en musique de la tenue de travail de Moholy-Nagy*, 1925 - 2003, costume d'enseignement au Bauhaus, châssis en fer, 21 barres en inox poli. Courtesy Michel Aubry et Galerie Eva Meyer, Paris.

Rachel Labastie

Rachel Labastie séquence son travail en chapitres, avec une constante : le paradoxe. Elle jongle avec des formes et matières contraires (par exemple des chaînes en porcelaine) pour pointer une société aliénante qui juggle corps et esprits. Avec notre consentement. L'artiste le dit bien : « Peut-être qu'être libre, c'est juste avoir conscience du poids de nos chaînes ? ». ■

DE L'APPARENCE DES CHOSSES, CHAPITRE IV : MARCHER SUR LE FEU,

jusqu'au 7 juin, Galerie

Odile Ouizeman, 10-12, rue

des Coutures Saint-Gervais, 75003 Paris, tél. 01 42 71 91 89,

www.galerieouizeman.com



Rachel Labastie, 1^{er} plan : *Le foyer*, céramique et grès, 110 x 110 x 40 cm, 2011 ; 2^e plan : *Entraves*, porcelaine et clous d'acier, dimensions variables, 2008. Courtesy Galerie Odile Ouizeman, Paris.

Jirí Kolár

Poète et écrivain, le Tchèque Jirí Kolár se voyait en « témoin fortuit ou plutôt oculaire » du monde, lui qui fut ébranlé par sa visite d'un camp de concentration allemand. C'est cette conscience aiguë de la tragédie et une désillusion face aux utopies qui traversent les collages présentés à la galerie Le Minotaure. Au-delà de simples calembours visuels et exercices formels, cet homme éclairé cherchait à souligner la multiplicité du réel. Car seule une lecture univoque du monde peut nous faire basculer dans l'horreur. À méditer. ■

JIRÍ KOLÁR, jusqu'au 7 juin, Galerie Le Minotaure, 2, rue des Beaux-Arts, 75006 Paris, tél. 01 43 54 62 93, www.galerie-le-minotaure.com

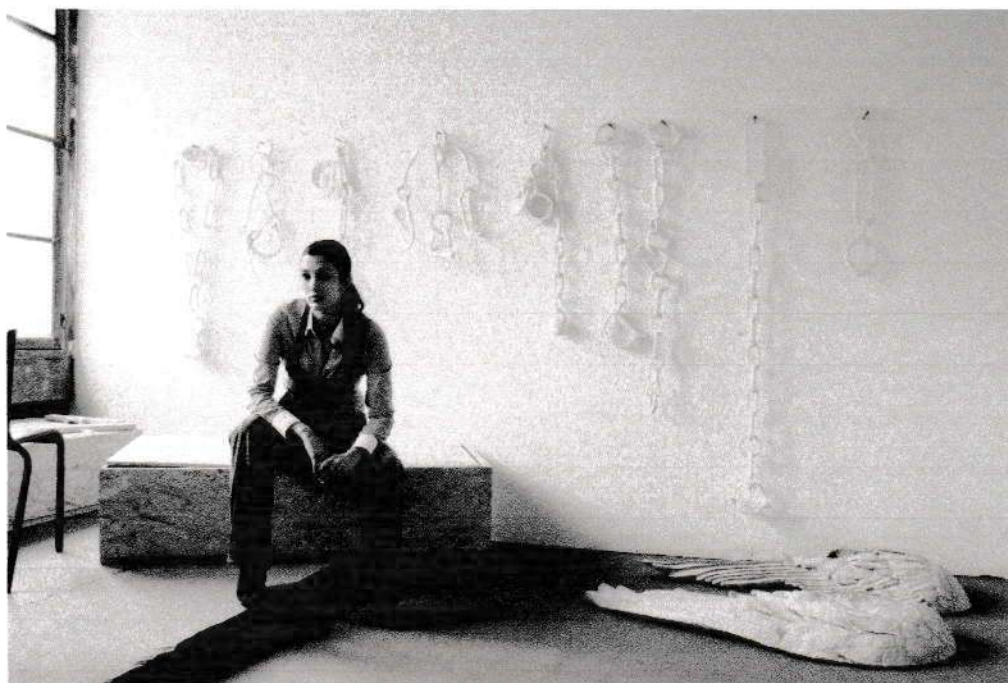


Jirí Kolár, *Comme si l'ange lorgnait par une fente dans la palissade* (Bronzino + portrait Renaissance de jeune fille), 1996, collage par déchirure sur carton, 32,4 x 27 cm. Courtesy Le Minotaure, Paris.

les quotidiennes : Un regard de femme sur l'actualité

Notre chroniqueuse Barbara Polla est subjuguée par la sculptrice Rachel Labastie dont l'exposition «Là où naissent les fantasmes» s'ouvre ce 28 janvier à Paris. A découvrir jusqu'au 25 février. Avec ce titre, j'en suis certaine, vous imaginez immédiatement que Barbara va encore vous parler de fantasmes érotiques, forcément sexuels, des fantasmes des hommes en particulier...

Eh bien non ! «Là où naissent les fantasmes», c'est le titre d'une exposition imaginée par une galeriste passionnée par l'immatériel, Odile Ouizeman, à Paris. Odile nous parle de cinéma intérieur, de l'atmosphère enveloppante d'un rêve éveillé. Et nous dit que les œuvres agissent, qu'elles nous ouvrent et mettent en éveil sens, pensées et émotions. Barbara Polla défend le travail de l'artiste Rachel Labastie qui présente son oeuvre avec celles de Stephan Crasneanski, Nicolas Delprat et Laurent Pernot.



La galeriste et écrivain nous a ouvert les yeux sur le merveilleux travail de Rachel Labastie. Dans cette exposition de rêves, la galeriste montre, entre autres, le travail de Rachel Labastie, une jeune sculptrice qui cherche et produit des œuvres à la fois séduisantes et violentes qui nous parlent d'aliénation, mais aussi de la douceur du geste.

Les ailes du désir

Sur le sol de la galerie, une paire d'ailes en grès, les ailes d'un ange, les ailes du désir, celles de l'envol, de la liberté... Mais non: les

(Images copyright Rachel Labastie, courtesie galerie Odile Ouizeman, Paris)



ailes sont à terre, lourdes et fragiles, et nous parlent du poids du corps plus que de légèreté, de notre asservissement à notre condition humaine plus que de celle des anges...

La première exposition de ces ailes était intitulée «De l'apparence des choses», cette apparence qui préoccupe Rachel Labastie au point qu'elle passe ses jours et ses nuits à tenter de se l'approprier, en travaillant la matière pour aller au-delà de l'apparence.

Des haches fragiles

Et dans le mur de la galerie, des haches sont fichées. Les haches, symbole même d'une violence première, forestière, domestique, terrible. Mais les haches de Rachel Labastie sont en céramique... et qui plus est, réalisées dans une terre très particulière, dont tous les céramistes lui ont dit de se méfier, car cette terre se déforme avec la chaleur.

Mais c'est justement pour ce défaut-là que Labastie choisit cette terre car, par voie de conséquence, ses haches sont voilées et nous parlent plus du geste, d'une tentative «empêchée», que de violence. Les choses résistent: le poids des ailes prévient l'envol suggéré par elles, la fragilité des haches contrecarre leur violence inhérente.

Les fantômes naissent dans l'âme des artistes.

Du 28 janvier au 25 février 2014, «Là où naissent les fantômes», Galerie Odile Ouizeman, 10-12 rue des Coutures Saint Gervais, 75003 Paris. u 28 janvier au 25 février 2014, «Là où naissent les fantômes», Galerie Odile Ouizeman, 10-12 rue des Coutures Saint Gervais, 75003 Paris.



(Images copyright Rachel Labastie, courtesie galerie Odile Ouizeman, Paris)



Rachel Labastie. *Ailes*, 2008. Grès et émail.

Rachel Labastie

« Je me sens comme mes sculptures, sur la brèche, maintenue dans une incertitude », explique Rachel Labastie. Tension, surtension, ambivalence, équivoque qualifient les œuvres de la jeune artiste diplômée des beaux-arts de Lyon. Elle jongle avec un plaisir certain à troubler les pistes dans une « singularité dérangeante » qui interroge l'inconscient collectif. Dans cette exposition "Marcher sur le feu", l'artiste symbolise ce lieu de transmission et de partage comme de sacrifice, tout comme sa propre pratique de la céramique. Des œuvres fortes et fragiles à la fois s'offrent au regard. Comme ses *Haches* en terre cuite qui semblent plantées dans le mur. Comme ce *Foyer* composé de fragments de corps calcinés. Comme ses *Bottes*, images de la traversée du temps. À 35 ans, Rachel Labastie, qui expose également à Bourges avec Françoise Pérovitch, nous entraîne dans son univers d'une beauté sublime et inquiétante et promet d'être vite une "grande".

■ **Galerie Odile Ouizeman. 10/12, rue des Coutures Saint-Gervais, 3^e. Tél. 01 42 71 91 89.**
www.galerieouizeman.com Jusqu'au 7 juin